
8. R

BIBLIOTHÈQUE THÉOSOPHIQUE

19370

HISTOIRE DE L'ÂME

SES VÉHICULES

ET SES CONDITIONS D'EXISTENCE

PAR R. A.

53

PARIS

PUBLICATIONS THÉOSOPHIQUES

10, RUE SAINT-LAZARE, 10

—
1904



HISTOIRE DE L'AME

8.R
19370

La BIBLIOTHÈQUE THÉOSOPHIQUE se compose d'ouvrages publiés par le *Comité de publications théosophiques*.

OUVRAGES DÉJÀ PUBLIÉS :

La Philosophie ésotérique de l'Inde (4^e édition),
par J.-C. Chatterji.

Le Christianisme ésotérique, par Annie Besant.

Les Lois de la destinée, par le docteur Th. Pascal.

Le Credo chrétien, par C.-W. Leadbeater.

BIBLIOTHÈQUE THÉOSOPHIQUE

HISTOIRE DE L'ÂME



SES VÉHICULES
ET SES CONDITIONS D'EXISTENCE

PAR R. A.

PARIS

PUBLICATIONS THÉOSOPHIQUES

10, RUE SAINT-LAZARE, 10

—
1904

845
1904

INTRODUCTION

Le Monde Astral.

*L'homme y recueille ce qu'il a semé dans
sa vie terrestre*

L'homme est son seul législateur, son propre juge, le seul maître de son destin. Il se punit et se récompense lui-même. Il exerce, dans le cercle de sa propre vie, une royauté sans limites. Image véritable du Dieu dont il descend, il a en partage les dons les plus hauts et les pouvoirs les plus divins, la liberté, la volonté, la faculté créatrice. Lui-même forma, de toutes pièces, le petit univers où s'écoule son existence. Lui-même édifie, dans l'heure présente, la demeure future dont la mort lui ouvrira les portes.

Ciel ou enfer, paradis ou purgatoire, séjour d'allégresse ou lieu de gémississement, là où le portera le vol de son âme, lui-même se conduira. Nul juge ne le citera devant sa barre, nul

Minos, nul Osiris. Aucune sentence ne sera prononcée contre lui, aucune couronne ne lui sera décernée. Mais les faits de sa vie, ses actes, ses paroles, ses sentiments, ses pensées, plus inexorables mille fois que les symboliques juges des Enfers, plus justes aussi, plus clairvoyants, et si l'on y songe bien, plus miséricordieux ; les faits de sa vie l'environneront de leur réseau serré, l'enfermeront dans une sphère sans issue, et lui apporteront tour à tour, par le seul déroulement de leurs conséquences, des peines ou des joies exactement méritées.

L'homme, après la mort, cesse d'agir, il recueille le fruit de ses actes ; il a quitté le monde des causes pour entrer dans la région des résultats. Il n'est généralement plus libre, il n'a plus de volonté, il n'est plus créateur. Ces pouvoirs divins, il les exerce sur la terre, dans sa conscience physique, mais, lorsqu'il a dépouillé son enveloppe de chair, il perd avec elle la faculté de vouloir, et c'est par là qu'il est vraiment mort. Les progrès de l'évolution lui conféreront bien successivement, dans tous les mondes, le pouvoir qu'il possède sur la terre seulement. Mais ces progrès sont eux-mêmes déterminés par l'usage qu'il a fait de son libre arbitre durant la vie physique.

Déjà, un nombre relativement grand d'hommes, semblables à nous, ont su conquérir, par des

efforts persévérants, les capacités que nous obtiendrons un jour. De ceux-là, on ne peut pas dire qu'ils meurent. Ils ne quittent pas le monde des causes, puisque soit ici-bas, soit dans les régions astrales, soit même dans les espaces plus subtils encore de la pensée, ils peuvent vouloir et agir. Leur vie se poursuit donc sans interruption de monde en monde. Le sommeil ni la mort ne mettent obstacle à leur activité. Pendant quelque temps, entre deux incarnations, ils s'absentent de la terre. Mais, durant cet intervalle, ils restent conscients et vivants dans les mondes supérieurs, domaines de la sensation et des pensées, que les religions appellent enfer, purgatoire ou ciel.

Les autres humains conservent aussi la conscience et la vie, lorsque leur âme a rompu définitivement ses liens avec leur corps physique. Mais cette vie et cette conscience ne s'accompagnent plus de volonté. L'homme est devenu passif. Il ne peut plus engendrer ni désirs, ni pensées. Car, au degré dont nous parlons, l'origine de toute émotion comme de toute intellectualité réside dans le corps physique. Quand l'âme est soudainement séparée de la source où s'alimente et se renouvelle son énergie, le flot s'arrête et se tarit. N'ayant, ni sur le plan astral, ni sur le plan mental, un corps assez complètement organisé pour puiser directement dans ces

deux milieux de nouveaux éléments de vie, elle subsiste sur le fonds plus ou moins riche que les sens et le cerveau ont su lui amasser durant l'incarnation physique. L'existence dans l'au-delà, se borne, pour le commun des hommes, à reproduire les faits du passé.

Nous sommes donc bien nos propres justiciers et les seuls maîtres de nos destinées. Nous créons nous-mêmes notre enfer et notre ciel. Vérité si simple et si lumineuse qu'à peine énoncée elle s'impose à la raison et captive le cœur. Elle rehausse l'homme dans sa dignité, lui révèle la mesure de sa force, éveille la plénitude de sa volonté.

Cependant le monde occidental a peine à l'accueillir. Annoncée déjà bien des fois, depuis le début de la race, elle s'efface et s'oublie avec le temps. Aujourd'hui, on la trouve trop dure, trop inflexible ; elle évoque l'idée d'une loi d'airain. Au noble et salutaire principe de la responsabilité totale, notre molle civilisation préfère la notion d'un juge divin, que l'on suppose accessible à la pitié, facile à fléchir par des prières, toujours disposé à prononcer l'absolution du coupable. L'âme européenne, par une telle fiction, tâche de se dérober au fardeau de ses responsabilités, et à s'assurer en paix l'impunité de ses fautes. Dieu est si bon, si miséricordieux, il me pardonnera, dit le pécheur, il me fera grâce.

Pensée consolante, sans doute. Mais entrer par faveur dans un ciel qu'on n'a pas mérité n'est pas l'idéal le plus haut à proposer à l'effort humain. Il est permis de discerner dans cette conception un germe d'affaiblissement et même de démoralisation.

Dans l'ancienne Grèce, à l'époque de la décadence religieuse, des devins ambulants qui se réclamaient de l'école orphique, allaient, dit Platon, de porte en porte offrir, moyennant une honnête commission, de racheter les péchés de toute la famille et même des ancêtres.

Nous voyons aujourd'hui encore quelque chose de semblable. Les églises enseignent les moyens d'épargner aux morts les conséquences de leurs fautes, et comment par un seul acte bon, accompli dans de certaines conditions nullement difficiles à réaliser, on peut neutraliser les effets de cent ou de mille actes mauvais. La vie est ainsi rendue plus douce, mais au prix d'un abaissement de la dignité personnelle, d'une véritable *diminutio capitis*, qui nous touche et nous amoindrit dans notre estime de nous-mêmes. Et quelles tentations d'enfreindre les commandements d'une divinité si débonnaire, comment résister aux séductions de péchés, si agréables à commettre et si aisément pardonnés!

Il n'est plus pour maintenir l'homme contre la séduction de ses penchants, que l'appel persuasif

de l'amour divin. Seul, ce murmure intérieur du Dieu caché peut montrer le droit chemin parmi des sentiers si tortueux. Seul, il peut enseigner l'énergie et le courage. Mais quand le souffle de l'âme se tait et que seul parle le souci de faire son salut, alors que devient le chrétien ? Trafiquant de reliques, acheteur d'indulgences et de prières, ne ressemble-t-il pas, trait pour trait, à ces (orphétélistes) dont nous venons de parler et que stigmatisait Platon ?

Aussi de nobles esprits se sont-ils à notre époque détournés d'une religion qu'ils regardent comme trop basse et que, mieux comprise, ils estimeraient assez haute pour leur courage. Mais n'étant ni mystiques, ni croyants il est tout simple qu'ils aillent, par fierté virile, chercher refuge dans la négation systématique de toute vie future. Mieux vaut le néant, disent-ils, qu'un monde où la justice n'est pas souveraine. Et volontiers, ils s'écrient avec Leconte de l'Isle :

« O Mort, accueille-nous dans le sein étoilé
Affranchis-nous du temps, du nombre et de l'espace
Et rends-nous le repos que la vie a troublé. »

Comment les blâmer ? Le sentiment de la justice est si puissant en nous que le méconnaître, c'est perdre le bonheur. A ce besoin primordial de la nature humaine, l'enseignement théosophique donne entière satisfaction en montrant que la vie future est la suite inéluc-

table de l'existence actuelle. Énoncée dans ces termes froids et précis, notre doctrine peut paraître sévère. On n'objectera rien à sa logique mais on l'accusera de dureté. Nous verrons par la suite si ce reproche doit subsister. Mais il est certain qu'elle n'est point destinée aux faibles.

Le temple de la Sagesse Antique, s'il est une vertu que les leçons, que les exemples de nos instructeurs tendent plus directement à développer en nous, certes, c'est la fermeté d'âme. Leurs écrits, comme leurs actes, nous enseignent que la vérité doit être regardée en face et sans trembler. La vieille légende d'OEdipe et du Sphinx garde son sens profond. L'énigme de l'univers est résolue par les courageux, par ceux qui fixeront d'un regard tranquille les yeux terribles du monstre, non par les faibles qui se détournent et se couvrent le visage, pour ne point voir.

Sachons donc voir le monde tel qu'il est, et non tel que nous le souhaiterions. Nous avons au-dedans de nous-mêmes, l'assurance invincible que nous sommes responsables de nos actes, de nos désirs, de nos pensées. Soyons assez braves pour assumer toutes les conséquences de cette conviction, et préparons-nous à retrouver tôt ou tard les résultats de notre conduite, soit ici-bas, soit au-delà du tombeau. Ici-bas, quand nous mettons la main au feu,

nulle miséricorde ne nous préserve de la brûlure. Or, les lois qui régissent la sensation sont essentiellement du même ordre que celles dont l'empire gouverne les phénomènes physiques. Les unes, comme les autres, sont constantes, inéluctables ; elles ont été fixées par la volonté divine au commencement des temps ; elles resteront immuables jusqu'à la disparition de l'Univers.

C'est dans cette constance et cette fixité des lois de l'évolution que nous puisons l'espérance, la certitude du salut final. Autrement, si une puissance, bienfaisante ou mauvaise, pouvait, à son caprice, suspendre le jeu de ces lois, quelle garantie aurions-nous de parvenir au terme de notre progrès, qu'elle foi pourrions-nous avoir dans le succès ?

La vie d'outre-tombe d'après les traditions religieuses.

Cette chose qui peut sembler surprenante, du moins au premier coup d'œil, cette idée que la vie future est la suite et la reproduction du passé, semblait avoir été, dans les temps lointains de l'humanité primitive, mieux connue sinon mieux comprise qu'à notre époque. Par le rapproche-

ment des légendes de tous les peuples, par l'étude des coutumes et des traditions, on constate que les premières opinions des hommes de toute race sur la mort et la vie de l'au-delà, ressemblent singulièrement aux idées que l'Inde a fidèlement préservées et que l'enseignement théosophique rapporte aujourd'hui aux oubliées nations de l'Occident. Voici, en substance, les grandes lignes de ces croyances préhistoriques.

L'âme, après la mort, vit dans un double, sorte de fantôme, ayant la consistance de l'air. Ces spectres légers continuent d'habiter, de hanter les lieux où s'est écoulée l'existence du défunt. On les représente comme avides de nourriture, et si on ne prend soin d'apaiser leur faim et leur soif par des offrandes et des libations, ils peuvent se rendre redoutables aux vivants. De là l'origine du culte des ancêtres, qui se pratique encore aujourd'hui chez nombre de peuples, par exemple dans l'Inde, en Chine, au Japon, dans tout l'extrême-Orient. Les Annamites sont particulièrement attachés à ces vieilles coutumes. On rencontre souvent, aux environs d'Hanoï, des groupes de cinq ou six personnes, assemblées dans un champ, une prairie, une rizière abandonnée, près d'un petit tumulus, et occupées à brûler, avec des bâtonnets d'encens, des effigies de papier représentant un cheval, un

éléphant, des chiens, une maison. C'est un sacrifice à l'ancêtre disparu. Ses descendants espèrent ainsi lui envoyer dans l'au-delà l'ombre des choses qu'il a aimées sur la terre et dont le regret doit le poursuivre dans son nouveau séjour.

La coutume peut sembler d'une naïveté enfantine. Elle évoquera peut-être en nous le souvenir d'une parodie des vers burlesques de Scarron dans son « *Énéide travesti*. » Il ferait dire à Enée qui revient des enfers :

Le long d'une ombre de rocher
J'aperçus l'ombre d'un cocher
Qui, tenant l'ombre d'une brosse,
Nettoyait l'ombre d'un carrosse. (1)

A l'insu du poète comique, qui pensait se moquer, son badinage exprime une profonde et féconde vérité. Les observations faites par les clairvoyants tendent, en effet, à montrer que la conception, plaisantée par le malicieux Scarron, se rapproche fort de la réalité. Les occupations des morts dans l'au-delà sont, par une nécessité

(1) Scarron suit de plus près le texte de Virgile : *Ideumque etiam currus, etiam arma tenentem* et l'a traduit en réalité par ces trois vers :

Idœus, qui là-bas fouette
Comme en son vivant il faisait
Lorsque des chars il conduisait ;

(N. D. C.)

logique, toutes semblables à leurs travaux, leurs plaisirs, leurs activités d'autrefois. La superstition des Annamites n'est donc point si dénuée de sens, et si on la rapproche des croyances dont les poèmes homériques nous ont gardé le reflet fidèle, si nous les comparons aux doctrines égyptiennes sur l'Amenti, nous voyons qu'un fond commun d'idées, sur les conditions de la vie dans l'autre monde, constitue la base première des traditions religieuses. C'est l'élément le plus ancien que la science ait pu découvrir sous l'amas des mythes et des légendes. Le culte des mânes, la foi en la survivance des esprits se retrouvent ainsi dans toutes les littératures.

Les Sémites n'ont jamais été bien superstitieux. Renan les loue de s'être montrés moins spirites que les Aryens, et d'avoir compris de bonne heure que ce qui ne respire pas ne vit pas. Cependant les Sémites partagèrent la foi commune. « La tendance spirite des vieux âges », lisons-nous dans l'Histoire du peuple d'Israël, « reprenait sa revanche par la croyance aux re-faïns, ombres vaines des morts qui demeurent sous terre. » — Ainsi la plus matérialiste, la plus positive des races apporte également son adhésion à la tradition universelle de l'humanité. Pour elle, comme pour les autres peuples, la vie persistait après la mort, et dans les mêmes conditions que nous avons déjà indiquées, c'est-à-dire

qu'elle était une imitation, une ombre vaine, dit Renan, de l'existence physique. La persistance de ce dernier trait donne sujet à réflexion. Nous le retrouvons, plus fortement empreint, dans la pensée grecque.

Homère nous parle « des spectres qui vont, à travers le pays des rêves, jusqu'à la prairie des asphodèles, séjour des esprits, où résident les fantômes des hommes épuisés. » Là, se répète la vie de la terre, mais affaiblie, diminuée, assombrie, car les réalités terrestres font défaut. Achille, dont les passions physiques bouillonnent avec une violence presque animale, redoute la fade monotonie de cette redite incessante. Il dit tristement : « Mieux vaut travailler pour un maître sans patrimoine que de régner sur tous ceux qui ont vécu. » Chez un homme qui a mis toute sa joie dans le déploiement de ses activités physiques cette mélancolique réflexion ne doit pas étonner. Les poètes grecs disent encore que ces fantômes sont impalpables, presque inconscients, sans volonté ni mémoire.

Au chant XI^e de l'Odyssée, nous voyons Ulysse se rendre à l'entrée des enfers, pour y interroger les mânes de Tirésias. Il creuse une fosse, y verse des libations de vin, de miel, d'eau saupoudrée de farine, et y fait couler le sang d'un mouton et d'une brebis. Les ombres accourent vers l'offrande, avides et pressées. Il les écarte avec son

glaive. Survient alors le fantôme de sa mère. Elle ne reconnaît pas son fils. Mais après avoir goûté aux mets du sacrifice, un peu de vie et de mémoire lui reviennent. Ulysse, par trois fois, essaie d'embrasser l'ombre chérie, mais il ne touche que l'air. De même Achille s'efforce inutilement de saisir le spectre de Patrocle. « En vérité, s'écrie-t-il, il subsiste dans la demeure d'Hadès, une âme et un double, mais il n'y a plus de corps. »

Nous voyons donc qu'au temps homérique, les conceptions sur la mort étaient loin d'être inexactes. Nous n'avons pas de peine à y retrouver nos enseignements théosophiques sur les divisions inférieures du plan astral. Quelques détails paraissent se rapporter plus particulièrement aux coques fluidiques, enveloppes abandonnées par l'âme à son entrée dans le devakhan, ou monde mental, et qui errent au gré des courants de l'au-delà. Épuisées, inconscientes, elles donnent alors, comme le spectre de la mère d'Ulysse, le spectre illusoire d'une forme animée par une intelligence.

Depuis cette aventure, la méprise du plus subtil des Grecs, s'est répétée bien des fois. Elle se renouvelle encore aujourd'hui. Et l'on peut se demander si les entretiens qu'on demande si avidement à ces automates de l'au-delà valent bien et les peines que l'on prend et les dangers que l'on court.

Différents véhicules de l'âme.

Mais, pour revenir à notre sujet, les caractéristiques, relevées dans les citations précédentes, s'appliquent également aux véritables défunts, aux intelligences désincarnées, et nous mettent sous les yeux un tableau singulièrement fidèle de leur genre d'existence dans les parties inférieures du monde astral. Il est facile de nous en assurer.

Nos psychologues modernes s'accordent généralement à diviser les facultés de l'âme en trois groupes, sensibilité, intelligence et volonté. La psychologie occulte complète cet enseignement. Elle montre que la triple division admise par nos penseurs n'est pas une classification purement artificielle mais qu'elle correspond à trois corps distincts. Ces trois corps sont plus ou moins organisés, suivant le degré plus ou moins élevé atteint par l'âme dans son développement. Durant la vie, ils agissent en association plus ou moins étroite avec l'enveloppe physique, et font converger vers le cerveau toutes les vibrations dont ils sont le siège. Celles qu'y envoie le corps astral s'y traduisent en sensations, celles du corps mental y apparaissent comme idées, celles du corps supérieur y déterminent les volitions. Le système cérébro-spinal est donc la table d'harmonie, la harpe où les ondes descen-

dant des corps subtils viennent s'exprimer en résonances.

La conscience physique de l'homme est une synthèse de toutes les impressions qui agitent dans l'invisible les trois corps supérieurs. Mais notre enveloppe charnelle n'est pas seulement le carrefour où aboutissent et se croisent tous les mouvements de l'âme, elle est aussi, du moins pour la généralité des hommes, le lieu d'origine des ondes qui s'élèvent jusqu'aux corps de la volonté. Cela montre évidemment que le développement de la grande majorité des hommes n'a pas encore été poussée très loin. De notre temps, comme à l'époque d'Homère, les vibrations de provenance physique sont les seules qui aient assez de force pour parvenir jusqu'au siège de la conscience individuelle. Le corps astral, bien que baigné dans l'océan de matière astrale, bien qu'assailli de tous côtés par les contacts et les chocs du monde astral, y reste à peu près insensible, tant qu'il est lié et associé au corps physique.

Les occultistes donnent, de cette particularité des exemples assez frappants. M. Leadbeater, dans son livre des *Aides Invisibles*, rapporte quels violents efforts d'énergie durent faire les expérimentateurs, agissant sur le plan astral, vaant de réussir à imprimer, sur le cerveau d'une femme de la campagne, l'idée qu'un péril

menaçait son enfant. Cependant c'est là une pensée bien facile à éveiller chez une mère, toute prête, semble-t-il, à surgir sous la plus légère suggestion. La moindre vibration partie du plan physique eût fait jaillir une réponse immédiate. Mais sur le plan astral, il fallut des tentatives répétées. Pourquoi ? c'est que le corps physique est jusqu'à présent le seul qui soit, sinon achevé, du moins convenablement organisé. Les autres ne servent encore que comme organes de transmission entre le cerveau et la volonté. Lorsque le corps physique est au repos, et que les secousses d'en bas cessent de monter vers l'âme, alors nos corps de la sensation et de la pensée commencent à se façonner et à acquérir une existence indépendante.

**Conception théosophique du purgatoire.
L'élémental du désir.**

Cette transformation s'accomplit plus ou moins rapidement suivant la nature des habitudes de la conscience physique. Le goût des sensations fortes, la recherche des plaisirs violents, placent de plus en plus le corps astral dans la dépen-

dance du corps physique. Ils s'appuient mutuellement l'un sur l'autre et se développent du même pas. Ce sont deux associés profondément unis par les liens de l'habitude et de l'intérêt.

Le trépas venant rompre une association si intime il est facile de concevoir que le corps astral soit jeté dans une immense angoisse. Plus la solidarité des deux corps aura été étroite et plus le coup sera pénible. On nous dit que le corps astral se sent comme frappé à mort par cette séparation. Comme il forme une sorte d'être collectif, doué d'une conscience rudimentaire, il cherche à retenir la vie prête à le fuir, s'efforce d'échapper à la désagrégation qui le menace. Instinctivement, et non par l'effet d'un calcul dont il n'est pas capable, il dispose les divers éléments de son corps par ordre de densité, en couches concentriques, la plus épaisse et la plus résistante au dehors. La conscience de l'homme a subi un arrêt durant cette métamorphose. Quand le calme est revenu et que l'élémental kâmique, — c'est le nom qu'on lui donne — a terminé ses travaux de défense, les relations normales se rétablissent entre la volonté, l'intelligence et la sensibilité.

La conscience reparait donc, mais habituée à se reposer sur une base physique, elle reste affaiblie et maladroite. D'ailleurs, elle ne perçoit plus le monde extérieur que par la périphérie

du corps astral. Et, comme elle est dans un monde de sensations et de désirs, elle éprouve surtout les appétits les plus grossiers auxquels l'a habituée ce corps. Seules, des vibrations d'une lourdeur presque physique, l'impressionnent et l'éveillent. Elle perçoit une sorte d'atmosphère suffocante, elle se meut dans un milieu qui semble résister à ses efforts de locomotion. Les anciens comparent ce monde à un marécage, à un bourbier. Les désirs dont l'âme est assaillie sont précisément les plus vils et les plus répugnants de ceux dont elle a cherché l'apaisement durant sa vie physique. Elle est sollicitée par la faim, tourmentée par la soif, aiguillonnée par un appétit de sensations fortes. On imagine donc facilement ce qu'ont voulu dire les poètes grecs, en nous décrivant les ombres astrales des défunts comme des fantômes épuisés, en quête d'aliments et de libations, prêts à nuire s'ils ne sont pas secourus par les vivants. C'est bien là le premier stade de l'évolution qui s'accomplit après la mort, état très long pour ceux qui ont mis leur intelligence au service de leur sensualité, plus court pour les autres.

Quand la première des sept enveloppes dont s'est entouré l'élémental kâmique s'est, à la fin, usée, entr'ouverte, sous les chocs réitérés des vibrations venues de l'ambiance astrale, c'est le deuxième cercle qui met l'âme en communica-

tion avec le monde extérieur. La matière dont il est formé étant plus subtile, les désirs qu'éprouve le désincarné, sont d'une nature plus raffinée, sans être cependant bien nobles. Il en est de même pour le cercle suivant ; c'est dans le passage à travers ces nouveaux états de conscience, que devient plus manifeste le caractère à peu près exclusivement réflexe de la vie posthume. De même qu'ici-bas, notre corps répète automatiquement, et sans l'intervention de notre volonté, les mouvements auxquels nous l'avons plié, de même dans l'au-delà, notre corps astral dévide mécaniquement l'écheveau de ses vibrations habituelles. C'est ainsi que le défunt répètera jusqu'à satiété les actes et les occupations de sa vie. Et plus forte aura été la volonté dépensée dans ces actes, et plus leur répétition involontaire s'en prolongera.

La conscience, enfermée dans cette prison construite par elle-même, cherchera vainement à se dégager. Satisfaite, au commencement, de pouvoir se livrer entièrement à ses goûts favoris, elle se fatiguera au bout d'un certain temps. Elle apprendra ainsi la vanité des choses si passionnément désirées. Les Grecs faisaient allusion à cette période de l'existence astrale en disant par exemple que, dans l'Hadès, Orion persistait à chasser et Minos à juger. L'âme, en dépouillant ainsi enveloppe après enveloppe,

passant de cercle en cercle, monte, pour ainsi dire, dans une atmosphère de plus en plus subtile, de plus en plus étrangère aux lourdes sensations, aux pesants désirs du monde terrestre. Elle traverse ainsi le pays des rêves, dont parle Homère. Là les souhaits et les aspirations prennent forme. Tout ce que l'homme a rêvé d'avoir, il le possède.

Dans un livre Hindou, le Yoga Vaisishta, on trouve le récit suivant : « Un jour, un Brahmane, assis sur le haut d'une colline, vit passer le roi avec une suite nombreuse et splendide. Voyant cette magnificence, il pensa soudain : « Combien ce prince est heureux. Toute félicité l'entourne ! Quand donc atteindrai-je à cette félicité ? » Il accueillit ce désir et le garda dans son esprit. Toutefois, il ne s'écartait point du sentier de la justice. Il vieillit et mourut. Or, après sa mort, il devint un monarque glorieux, maître d'un vaste territoire, commandant à d'innombrables sujets, recevant des ambassades, expédiant des courriers, mettant en marche des armées, dirigeant des guerres, construisant des forteresses et des villes. Cependant cet empire immense était enfermé tout entier dans les limites du corps de ce brahmane défunt. La même loi s'applique aux autres hommes. Ils vivent au sein même des songes qu'ils ont caressés sur terre, car ces songes forment la substance de leur corps astral.

Les chimères, vainement poursuivies pendant la vie, se réalisent et prennent une forme tangible.

Là des philanthropes bâtissent des écoles et des hôpitaux, tracent des jardins publics, et reçoivent de la façon la plus douce à leur amour-propre, l'hommage reconnaissant de la foule. Là, les artistes les plus pleins d'eux-mêmes, le mieux persuadés de leur propre talent, recueillent enfin les applaudissements auxquels ils estiment avoir droit et que la terre leur décernait trop parcimonieusement, à leur gré. Là aussi les savants et les philosophes s'entourent de leurs livres, de leurs instruments, de leurs élèves, et se complaisent à répéter, jour après jour, les travaux où ils se sont complus autrefois et dont l'accomplissement leur apporte les plus agréables émotions, Joie pour les uns, souffrance pour les autres suivant que les désirs sont plus ou moins dépendants de la matière physique, mais en tous cas, répétition mécanique du passé, tel est le plan astral après la mort, pour la très grande majorité des hommes.

Première impression du monde céleste.

Il est difficile d'échapper à une certaine impression de mélancolie après avoir fait cette

constatation. Vraiment, une telle existence ne semble pas très désirable, et l'on conçoit que les Grecs, avec le clair génie dont ils avaient reçu le don, aient compris que la vie posthume ne pouvait tenir tout entière dans cette vaine image du passé. Ils avaient vu que ce passage à travers l'astral était, en somme, une purification, une élimination, plus ou moins pénible, des scories amassées par la nature sensuelle autour de l'âme. Ils savaient que l'Hadès était un purgatoire, et qu'on y séjournait plus ou moins longtemps avant d'aboutir au terme naturel de l'incarnation. Ce terme, ils le plaçaient dans un lieu de calmes délices, baigné d'une pure lumière enveloppé d'une atmosphère radieuse, dans un climat toujours égal. C'étaient les Champs-Élysées. Les plus éclairés parmi eux avaient pour but d'y parvenir le plus promptement possible, d'abréger par conséquent, autant qu'il était en eux, la traversée de l'Hadès. Les procédés employés consistaient à accomplir durant la vie physique, la plus grande partie des purifications que la nature impose après la mort. Tel était l'objet des mystères d'Eleusis, le but des enseignements secrets donnés dans les associations orphiques et dans l'école de Pythagore.

Aristophane, dans sa comédie des Grenouilles, met en scène Dyonisos à la recherche de Cerbère. Le Dieu traverse un marais infesté de monstres,

un abîme boueux où sont plongés des criminels, une région sombre entrecoupée de fondrières, de maigres prairies, de bosquets rabougris ; puis il voit des buissons de myrte où des groupes d'hommes et de femmes, environnés d'une vive lumière, écoutent le doux concert des flûtes. — « Qui sont ces bienheureux », demande-t-il à Héraclès qui le conduit. — « Les initiés, » répond son guide.

Comment abrégér la vie purgatorielle.

Dans les mystères d'Eleusis, comme d'ailleurs dans les anciens rites funéraires de l'Égypte, on cherchait en effet à prémunir le mort contre les embûches du plan astral et à le diriger au plus vite vers le plan mental. Les procédés différaient. Le « livre des Morts » que les prêtres d'Égypte plaçaient dans le cercueil, près de la momie, contenait une collection nombreuse de formules magiques, dont l'usage devait faciliter la translation de l'âme à travers les différentes régions de l'Amenti. L'idée sera plus claire, si nous disons qu'il s'agissait de rompre, par le pouvoir magique des sons, les sept enveloppes dont s'entoure l'élémental kâmique.

Dans les mystères grecs, on enseignait, sem-

ble-t-il, une méthode plus philosophique. Le désir étant la chaîne qui attache l'âme au corps astral, on montrait au disciple les graves conséquences d'une conduite dominée par la passion. M. Leadbeater rapporte qu'autrefois, avant la décadence de cette forme très élevée d'enseignement, l'hierophante faisait apparaître, devant l'auditoire, des fantômes et leur faisait décrire leurs impressions, leurs sensations, leurs souffrances. Les mystes, c'est-à-dire les initiés aux mystères du plan astral apprenaient ainsi, par des leçons expérimentales, pourquoi la vertu ici-bas était préférable au vice, et plus conforme à l'évolution. Pénétrés de ces enseignements, ils s'efforçaient d'affiner, de leur vivant, par la pratique rigoureuse de la vertu, les éléments impurs de leur corps astral. Ils le rendaient ainsi plus maniable, plus soumis au pouvoir de leur volonté. Ils pouvaient, par suite, après la mort s'opposer avec succès aux efforts désespérés de l'élémental kâmique. Ils gardaient donc, sur le plan astral, l'exercice de leur liberté, et savaient mener une vie aussi active et spontanée que dans le monde physique.

Nous possédons, en vérité, le même pouvoir. Comme les initiés d'Eleusis nous sommes capables, si nous le voulons fermement, d'échapper à la passivité quelque peu attristante du destin habituel de l'homme en Kâma-loka. Les ensei

gnements que la sagesse des anciens temples réservait aux seuls initiés, sont aujourd'hui — en partie — départis ouvertement à la foule. A Paris même, il y a deux ans, M. Leadbeater nous a indiqué les méthodes qui peuvent nous libérer de notre esclavage astral. Un effort violent et résolu de la volonté suffit, au delà du trépas, à briser nos chaînes. Mais une condition est imposée. Il faut que les chaînes, dont nous avons forgé nous-mêmes chacun des anneaux, soient déjà prêtes à se rompre, quand la mort vient nous prendre. Il faut qu'elles aient été limées graduellement, durant notre vie, par la pratique du bien, par la mise en œuvre régulière des procédés de purification, que préconisent tous les systèmes de Yoga.

Si nous le voulons, nous serons libres et conscients sur le plan astral, mais dans la mesure où nous aurons appris à exercer notre volonté hors de notre corps de chair, durant notre existence physique. Ceux, dont toutes les forces de l'intelligence, de l'imagination et du vouloir ont été tendues vers la recherche des biens matériels seront évidemment, dans l'autre monde, des créatures purement passives, incapables de modifier le milieu dont elles seront environnées.

Mais ceux qui, par l'effort de leur pensée, par l'intensité de leurs affections, par la pureté de leurs sacrifices auront appris à se détacher plus

ou moins des choses terrestres, ceux-là seront après la mort, dans le royaume de l'illusion et de la fatalité, plus libres et clairvoyants que dans leur enveloppe charnelle. Leur vue sera plus nette, plus aiguë, leur volonté mieux obéie, et sachant la route qu'ils doivent suivre, ils monteront, sans inutile délai, vers les paisibles régions de la pensée pure, vers la radieuse lumière, dont parle Aristophane, vers le doux concert des flûtes, vers la sereine contemplation des idées divines, vers le monde céleste.

Les aides invisibles.

Mais la purification accomplie dans le corps physique n'a pas seulement pour objectif d'abréger la traversée de l'Hadès antique. Un tel résultat, serait trop peu de chose pour une âme vraiment pure et bonne. Dans cette vallée de la mort elle croquera sur sa route tant de malheureux et d'ignorants, tant de pauvres créatures que la soudaine disparition du monde physique jette dans l'épouvante, tant de matérialistes qui se désespèrent de ne pas comprendre où ils sont, tant de chrétiens auxquels l'ardeur de leurs désirs mal éteints, apparaît comme la brûlure des flammes de l'enfer, et qui gémissent comme

des enfants perdus. A ces angoisses, à ces désespoirs, ne sera-t-il pas permis de porter un peu d'espérance, un peu de cette lumière et de cette paix que l'Eglise romaine souhaite à ses trépassés ? L'âme heureuse et purifiée ne pourra-t-elle dans son ascension vers le ciel, suspendre un instant son vol pour se pencher fraternellement sur les misères qu'elle rencontre ? En douter, serait méconnaître l'excellence et la Justice de la loi divine. L'homme sur la terre, par ses efforts vers le bien, s'acquiert, dans l'au-delà, un double pouvoir. Non seulement il s'affranchit des entraves du désir, mais il se rend capable d'en délivrer les autres. L'exercice régulier de la vertu lui crée, nous l'avons dit, un corps astral plus pur, plus complètement organisé, plus maniable, qu'il peut gouverner à son gré, et dont il peut user pour se transporter, à sa fantaisie, dans les diverses régions du Kâmaloka. Il pourra donc aider, consoler, fortifier. Il n'aura garde de manquer à cette douce et bienfaisante mission. Il descendra dans les sombres bas-fonds, il s'élèvera sur les clairs sommets. Dans la mesure permise par leur passé, il apaise les affligés, il instruit ceux qui se méprennent. Au désespéré, il apporte une promesse de bonheur prochain, au chrétien, il montre la vanité de ses épouvantes, au philosophe matérialiste il annonce une vie nouvelle et meilleure. Et, par un

juste salaire du bien qu'il accomplit, l'exercice même de cette sainte mission précipite et achève la dissolution de son propre corps astral. Les matériaux épurés dont se compose ce corps, n'étant plus ni liés par le désir de vivre, ni maintenus par l'instinct de l'élémental kâmique, s'ouvrent et se présentent sans résistance aux chocs vibratoires des sept régions astrales. Ils se consomment et fondent, comme sous l'action d'une flamme ardente. Les désirs s'éloignent, se dispersent, s'enfuient comme les spectres à l'approche du soleil, et l'âme de l'homme juste, ainsi portée par ses bonnes actions, arrive d'elle-même aux portes du ciel, et pénètre dans la gloire du monde mental.

Ni tribunal, ni juge, ni sentence. Nous sommes nos seuls justiciers, les maîtres de notre avenir, les artisans de notre destin. A chacun de nous s'applique rigoureusement la parole dite autrefois à l'apôtre : Ce que tu lieras sur la terre sera lié au ciel, ce que tu délieras sera délié.

CHAPITRE PREMIER

DÉFINITIONS

- Le corps mental est l'instrument de la pensée, le véhicule de l'intelligence. C'est un organisme, composé de matière mentale, et par le secours duquel l'Ego, l'âme ou la Monade — tous ces termes ont le même sens —, parvient à prendre connaissance de l'Univers inférieur.

Il est bon de reprendre un par un les différents termes de cette définition.

Le corps mental est un organisme, car il est, à l'exemple des organismes que nous connaissons dans le monde physique, une association de molécules constituant un tout, obéissant à une impulsion centrale et disposée en vue d'une œuvre définie. Les molécules qui forment ses différentes parties sont empruntées aux sept subdivisions de la matière mentale ; l'impulsion

centrale à laquelle il obéit vient de l'Ego; l'œuvre qu'il produit est la pensée.

Nous avons dit qu'il est composé de matière mentale. Qu'est-ce donc que la matière mentale? C'est la cinquième des sept transformations que subit la matière cosmique, sous l'influence de la volonté divine.

Peut-être n'est-il pas inutile de rappeler rapidement quelques explications générales sur la Matière et la Monade.

La Monade

Notre enseignement théosophique compte sept états de matière et, par suite, divise l'univers en sept grandes régions. La Monade, qui plus tard deviendra l'âme humaine, est une émanation immédiate du premier Logos, de Dieu le Père, suivant la formule chrétienne. Elle plane donc au-dessus des sept régions matérielles, côte à côte, si l'on peut s'exprimer ainsi, avec le deuxième Logos, le Verbe divin. Mais il est une différence fondamentale entre ces deux aspects de la divinité. Le Verbe représente le point le plus élevé de la courbe ascendante de l'évolution. Il a passé à travers des incarnations sans nombre; il est le premier et le plus parfait dans

l'infinie série des êtres. C'est le Fils assis à la droite du Père. — La Monade, au contraire, représente le point initial de la courbe descendante de l'évolution. Elle émerge de l'Absolu, elle n'a encore jamais été incarnée, elle est pure et glorieuse dans le monde de l'Esprit, mais elle ignore totalement le monde de la matière au-dessus duquel elle plane. Il faut qu'elle y descende pour le connaître et devenir omnisciente à son tour. Tel est le but de l'évolution. Tel est le pèlerinage que l'âme doit accomplir (sept contrées à visiter, sept langues, sept interprètes). Il lui faudra donc autant de corps qu'il y a de régions matérielles, pour entrer successivement en contact avec chacune d'elles. Il lui faudra sept corps.

Les sept Corps de l'Homme

Des deux premiers, les plus subtils et les plus éthérés, il ne peut rien être dit. Ils se rapportent à des mondes absolument inaccessibles à la pensée. D'ailleurs, on nous dit que l'évolution normale de la Monade humaine, dans la période que nous traversons, ne doit pas la porter jusque là. Le troisième corps rentre dans notre cadre. Nous en parlerons, mais très sommairement, car il est aussi très mystérieux. C'est, pense-t-on, le véhicule de la volonté, non pas de cette volonté

terrestre, chancelante, inégale, débile, qui dirige ici-bas nos actions, mais d'une volonté immuable, calme et puissante que l'on peut vraiment appeler divine et qui conduit la marche du monde. Le quatrième corps a fait l'objet d'études et d'observations plus précises. C'est le corps de la Sagesse et de l'Amour. — Le cinquième est le corps de la Pensée. Nous en parlerons assez longuement. Le sixième (corps du désir), et le septième ou corps physique ne seront pas examinés dans cet ouvrage.

Notre évolution s'effectuant seulement sur cinq des grands plans cosmiques, il s'ensuit que nous avons cinq corps. Mais, pour des raisons qui ont été données dans d'autres ouvrages l'enseignement théosophique partage le corps physique en deux éléments distincts : le corps physique proprement dit, dans lequel nous avons notre conscience à l'état de veille, et le double éthérique. De même, le corps mental, comme nous le verrons en détail par la suite, se compose de deux véhicules distincts destinés à fonctionner l'un sur les quatre divisions inférieures du plan mental, et l'autre sur les trois divisions supérieures. Ce double corps mental et ce double corps physique portent donc à sept le nombre de nos corps.

Toutefois, il ne faut pas perdre de vue que, logiquement, notre développement régulier comporte

autant de corps que d'atomes permanents : c'est-à-dire cinq dans notre manvantara.

Il est à remarquer qu'après la mort tous les résultats du corps physique : habitudes, tendances, facultés acquises par l'un ou l'autre de nos deux corps physiques, sont intégralement recueillis et emmagasinés dans un seul atome physique.

De même pour le corps mental : il arrivera un jour où la molécule mentale qui sert, après chaque existence, à reconstituer notre corps de la pensée, deviendra inutile et se dispersera dans l'espace, laissant au seul atome mental la fonction qu'elle exerce à présent. Ceci, évidemment, n'arrivera que dans une époque bien lointaine pour la plupart d'entre nous, lorsque nous aurons franchi le cercle des renaissances, et que nous serons délivrés de la nécessité de nous réincarner. Mais si éloignée que soit cette éventualité, nous devons la tenir pour certaine et inéluctable. Et comme elle est de nature à donner une notion plus nette de la constitution de l'homme, il peut y avoir avantage à ne pas la passer sous silence. L'idée capitale à retenir est que nous avons autant de corps qu'il y a de plans dans l'univers, c'est-à-dire sept, si nous considérons le Cosmos dans son ensemble, et cinq si nous bornons notre vue au champ de notre évolution humaine.

La matière mentale en général

La matière mentale est la cinquième des sept transformations que subit la matière cosmique sous l'influence de la volonté divine. Elle est composée d'atomes animés d'un rythme particulier; leur vibration beaucoup plus lente que celle des quatre types supérieurs est cependant plus rapide que celle de l'atome astral et de l'atome physique. Elle forme la cinquième des enveloppes dont se recouvre la vie divine, dans sa descente dans le monde de la manifestation. Les activités qu'elle permet d'exprimer sont donc comparativement limitées, puisque cinq fois déjà la toute-puissance du Logos s'est imposé à elle-même des entraves volontaires, en revêtant successivement cinq vêtements, cinq robes de matière, pour parler comme les Gnostiques, de plus en plus lourdes et de plus en plus étroites. Emprisonnée dans cette nouvelle gaine de la matière, la vie divine manifestera extérieurement ses énergies sous forme de pensées. Elle ne pourra plus saisir l'Univers dans son ensemble, comme elle le faisait sur les plans supérieurs, mais elle en prendra une connaissance partielle, successive, soumise au temps et à l'espace.

Si imparfaite que soit cette vision du monde ex-

térieur, elle constitue encore, pour la Monade dont l'ascension commence sur le plan physique un progrès des plus importants. Car, jusque-là, soit dans son corps physique, soit dans son corps astral, la Monade était aveugle et sourde. Elle pouvait, grâce au premier, répondre mécaniquement aux choses de l'extérieur; à l'aide du second, elle était capable de sentir. Mais elle ne pouvait rien connaître de ce qui l'entourait, elle ne pouvait pas sortir d'elle-même. Elle se sentait vivre, elle éprouvait, dans les diverses aventures de son voyage, à travers les règnes minéral et végétal, des sensations qui allaient en s'affinant de plus en plus, des émotions qui prenaient de plus en plus nettement le caractère du plaisir et de la peine; mais les causes de ces sensations, de ces émotions, de ces plaisirs et de ces peines, elle était incapable de les chercher, de les trouver et de se les représenter. Elle était incapable d'établir, entre elle-même et le monde extérieur, la distinction salutaire qui est le fondement même de l'intelligence. La matière astrale, trop lourde et trop lente, ne se prêtait pas à cette séparation. La confusion du moi et du non moi subsisterait donc éternellement si la matière mentale plus subtile, plus plastique, ne donnait à l'Égo les moyens de s'isoler dans l'Univers, et, en s'isolant, d'observer, de connaître et de comprendre.

Telle est, sommairement indiquée, la princi-

pale caractéristique de la matière dont est formé le corps mental. Nous verrons plus tard comment s'édifie cet organisme, comment il fonctionne. En ce moment, nous n'en sommes qu'aux notions préliminaires, et nous devons dire, avant d'aller plus loin, ce que nous appelons l'Ego.

L'Ego, le Penseur

Nous savons que la Monade est une émanation de la substance divine, une âme indivisible, indécomposable, possédant en germe toutes les perfections du Père dont elle procède, égale au Fils par sa nature divine, mais qu'elle est au-dessus de l'univers et sans contact avec la matière. Elle ne connaît donc pas le monde manifesté. Elle vit dans le Plérôme, c'est-à-dire suivant les gnostiques, la région de la plénitude spirituelle. Elle remontera ensuite au séjour céleste, et s'y assoiera à la droite du Père, après avoir acquis, dans les souffrances de son long sacrifice, la conscience cosmique dont sa pureté la tenait éloignée tout d'abord. Nous savons aussi que la Monade s'incarne, pour ainsi parler, dans un atome de chacun des cinq plans (atmique, bouddhique, mental, astral et physique) qui constituent le champ de son évolution. Les trois pre-

miers atomes reliés entre eux par un fil de matière bouddhique forment la triade supérieure, et la Monade agissant dans cette triple enveloppe, s'appelle l'Ego. Lorsque cet Ego se manifeste sur le plan mental, c'est-à-dire lorsqu'il pense, il le fait par l'intermédiaire de son atome mental. On le désigne alors sous le nom de Penseur. Le Penseur, c'est donc l'Ego ou l'Ame, ou la Monade, en activité sur le plan mental.

Cette conception peut paraître un peu vague. Pour la rendre plus accessible à l'intelligence, on fera bien, croyons-nous, de la matérialiser quelque peu.

Chaque fois que nous parlerons du Penseur, nous pourrons l'identifier avec l'atome permanent du plan mental. Dans ce sens, évidemment symbolique, mais encore suffisamment exact, l'Ego dans le monde de la pensée serait donc l'atome permanent. C'est, en effet, autour de cet atome que se formeront, dans la suite des âges, les organes mentaux dont la Monade a besoin pour penser ; et c'est par lui qu'elle se met en rapport, d'abord avec ces organes, puis avec le monde extérieur.

A pousser l'analyse dans ses dernières profondeurs, nous aurions à considérer quatre éléments distincts : 1° La Monade spirituelle, indépendante de tout véhicule, si subtile qu'on puisse l'imaginer ; 2° l'atome permanent où elle établit

sa demeure durant toute la période cosmique ; 3° le corps mental qui s'organise autour de l'atome central ; 4° enfin le plan mental ou monde de la pensée.

Mais dans un but de simplification il sera préférable, croyons-nous, de porter notre attention sur trois seulement de ces éléments et d'écarter provisoirement la Monade spirituelle ou plutôt de la confondre avec l'atome permanent. C'est dans ce sens que nous emploierons désormais le terme d'Ego ou de Penseur.

Nous avons dit que le corps mental était un organisme composé de matière mentale et employé par l'Ego pour connaître les mondes inférieurs. Il nous reste à expliquer le dernier terme de cette définition et à voir comment et pourquoi les informations données par le corps mental se bornent aux mondes inférieurs. Nous en aurons alors fini avec le préambule et nous pourrons aborder définitivement l'examen de notre vaste sujet.

Les trois mondes inférieurs

Et d'abord, qu'appelle-t-on les mondes inférieurs ? Ce sont les trois plans physique, astral et mental. Le terme s'explique de lui-même, puis-

que cette triple région est au bas de l'échelle cosmique. Les plans supérieurs sont les plans bouddhique et nirvanique. Ces deux derniers mondes s'étendent sur tout le système solaire. Ils subsistent sans modification durant toute la durée de ce système ; les disparitions et réapparitions successives de chaque chaîne planétaire ne les affectent pas. Ils ne peuvent pas être connus par le Penseur. Rien de ce qui vit dans ces hauteurs ne peut être perçu par la pensée. Là existent les réalités éternelles dont le reflet sur le plan mental constitue les modèles d'après lesquels se développeront dans le temps et l'espace les êtres et les choses des trois mondes inférieurs. Au delà de ces archétypes, le Penseur ne peut pas s'élever. Pour passer outre, il lui faudra un autre véhicule, dont nous aurons à parler. Mais alors, il cesse d'être le Penseur pour devenir le Sage.

Dans le triloka, au contraire, dont nous nous occupons à présent, (dans les régions physique, astrale et mentale), il n'est rien qu'il ne puisse connaître au moyen du corps de la pensée. Toutes les vibrations qui se produisent sur les plans physique ou astral éveillent des vibrations correspondantes sur le plan mental, c'est-à-dire s'y traduisent en idées. C'est là seulement que l'univers devient intelligible à l'Ego. Tout y revêt une forme définie, tout y prend un sens, tout

s'y range dans un ordre logique. La confusion qui existait sur le plan astral cesse graduellement, le mélange prend fin, le moi sort de lui-même et perçoit le non-moi, la conscience apparaît, l'Ego se sépare nettement de son milieu, un centre d'individualité se forme, se complète ; le sentiment du Moi s'établit définitivement, et la vie divine enfermée dans le corps mental se regarde comme isolée et distincte de la vie divine qui circule et agit dans le reste de l'Univers.

C'est une grande illusion, qui amènera bien des souffrances, mais c'est un grand progrès, qui annonce déjà l'heure de la réunion finale.

Fonctions du Corps Mental

Tel est, à grands traits, le rôle du corps mental. On peut y discerner trois fonctions distinctes.

La première, c'est d'isoler le Penseur. L'intellect, comme une épée tranchante, coupe tous les nœuds qui attachent l'Ego au monde des sensations ; il le place dans un cercle magique où il est à l'abri des atteintes de l'extérieur, et d'où il peut observer, paisiblement, les spectacles qui se présentent. Mais cet isolement, comme

toutes les solitudes, produit l'égoïsme, et l'égoïsme sera le grand écueil de la vie intellectuelle.

La deuxième fonction du corps mental, c'est de donner le calme. Le corps astral, nous l'avons vu, enlaçant l'âme dans les remous tumultueux de la sensation, ne lui laisse pas un instant de repos et l'empêche de prendre conscience d'elle-même. L'intellect, au contraire, par son action isolante, tend à supprimer le trouble des sens, et à procurer la quiétude. C'est un fait d'expérience que pour mettre promptement terme à un violent mouvement de l'âme, accès de colère ou crise de désespoir, il suffit de chercher à s'analyser. L'intervention de l'intellect amène presque aussitôt l'apaisement. Cette constatation a une très grande portée. Elle explique la nature du bonheur que connaît l'Ego sur le plan mental, soit durant la vie, soit après la mort, lorsqu'il est délivré de tout alliage kâmique, c'est-à-dire de toute association avec la matière astrale. C'est un calme indicible, une paix immuable qui permet à l'Ego de contempler sans distraction les pures pensées qui forment son ciel mental. Cette ineffable quiétude contrastant avec les agitations des autres mondes, produit le sentiment d'intense félicité que nous décrivent les livres théosophiques.

Ici, nous trouvons la troisième fonction de l'intellect : la représentation. La psychologie contempo

rairie se borne généralement à l'étude de cette dernière fonction. Pour elle, le rôle de l'intellect est à peu près uniquement de fournir à la conscience une représentation de l'univers. Les travaux faits à ce sujet par les philosophes sont d'une grande valeur, et il y a grand profit à les consulter. Mais, sur les deux premiers points, il n'y a guère, semble-t-il, que les théosophes qui aient écrit ou parlé.

Résultats pratiques.

En tout cas, les spéculations de nos grands penseurs s'accordent au mieux avec les recherches des occultistes pour établir la conclusion suivante : la conscience humaine ne connaît de l'univers que ce que lui en montre son intellect, et par suite, la connaissance ainsi obtenue ne présente aucune garantie de certitude. Mais les psychologues ne savent pas comment remédier aux imperfections qu'ils soupçonnent dans l'intellect, car pour eux, l'intellect est une chose vague, sans existence réelle, c'est un mot ajouté à la langue philosophique pour la commodité des discussions, c'est un des aspects de la conscience, mais ce n'est pas, disent-ils, une entité particulière. De là les difficultés qu'ils éprouvent à bien comprendre le mécanisme de la pen-

sée et à découvrir en quoi la représentation de l'univers peut être faussée par l'instrument de la connaissance. Les théosophes savent que l'intellect est non point une abstraction logique, mais un corps vivant et agissant.

Ils appliqueront donc à l'étude de ce corps les méthodes fécondes d'observation, d'expérimentation, de recherche scientifique et obtiendront ainsi des résultats meilleurs. Il suffit pour s'en convaincre, de lire le livre de Mme Besant : *Le Pouvoir de la pensée*.

Il m'a paru indispensable de donner ces aperçus généraux de notre sujet avant de l'étudier d'une manière plus détaillée. Nous nous sommes ainsi familiarisés avec des idées assez difficiles à saisir, nous avons défini un certain nombre de termes dont nous aurons à faire un fréquent emploi. Nous savons dans les lignes principales, ce qu'il faut entendre par Monade, Ego, Penseur, corps mental, matière mentale.

Nous pouvons maintenant entrer dans des explications plus complètes.

Les deux matières mentales.

Nous avons déjà dit que le corps mental se composait de matière empruntée à chacune des sept subdivisions du plan mental. Cette matière,

considérée dans son ensemble, est de deux sortes. Elle est composée d'atomes, c'est-à-dire des plus simples éléments possibles qui puissent se trouver sur le plan mental. Ces atomes sont groupés en molécules de plus en plus complexes, suivant six types différents. Ces combinaisons se produisent sous l'action de la première effusion de vie divine, et cette première effusion de vie vient du troisième Logos, ou, pour employer l'expression chrétienne, de la troisième personne de la Trinité. Les atomes mentaux, groupés en associations moléculaires, sous le souffle du troisième Logos, telle est la première espèce de matière mentale.

Lorsque cette matière est vivifiée à nouveau par la deuxième effusion de vie divine, qui descend du deuxième Logos (deuxième personne, Christ), elle prend une nouvelle nature, elle devient susceptible de s'agréger en organismes vivants.

Il y a donc sur le plan mental deux matières : l'une, brute, douée de propriétés purement mécaniques, et l'autre, vivante, c'est-à-dire déjà capable de spontanéité. Cette deuxième matière est appelée essence élémentaire. Toutes les deux entrent dans la composition du corps mental et y jouent un rôle différent. Il est donc utile de les mentionner et de les distinguer. Aux regards du voyant, ces deux matières offrent des diffé-

rences très marquées et se comportent de façon très dissemblable.

Une expérience rapportée par M. Leadbeater met bien en relief la diversité qu'il s'agit d'établir. Les observateurs avaient remarqué dès le début de leurs investigations qu'il existait sur le plan de la pensée une essence élémentale absolument distincte de la matière brute. Mais comme l'une et l'autre étaient soumises à l'action de la pensée, et contribuaient en même temps à produire sa forme, il était malaisé de discerner la part qui revenait à chacune dans la création des formes mentales. L'un des observateurs se posta sur la plus basse des subdivisions ou sous-plans du plan mental. Les autres se placèrent immédiatement au-dessus, dans le sixième sous-plan. (Il est inutile de rappeler que ces expressions ne doivent pas être prises à la lettre : elles signifient tout simplement que, par un effort d'accommodation mentale, les observateurs dirigeaient leur effort intellectuel sur l'une ou l'autre des subdivisions matérielles du plan mental). Celui d'en bas était chargé d'émettre les pensées, et ceux d'en haut avaient pour mission d'examiner les conditions dans lesquelles les pensées ainsi émises allaient naître, vivre et mourir. Une pensée d'affection fut lancée vers un ami qui demeurait dans un pays très éloigné du lieu de l'expérience. Voici

ce qu'on vit. Une puissante vibration s'éleva dans la matière mentale tout autour de l'opérateur, et se propagea rapidement dans l'espace, exactement comme le cercle qui se forme dans l'eau autour du point où l'on a jeté une pierre, avec cette différence toutefois que la vibration mentale représente une sphère qui s'étend dans plusieurs dimensions, au lieu de courir sur une surface plane. Cette vibration perdit peu à peu de son intensité à mesure qu'elle s'éloignait : finalement elle cessa d'être perceptible. La sphère ainsi formée était brillamment nuancée, mais ces couleurs s'éteignirent avec l'affaiblissement de ses vibrations. Tel fut l'effet produit par la pensée sur la matière brute.

Sur l'essence élémentale l'effet fut tout autre. La pensée y créa instantanément une sorte de fantôme d'apparence humaine, d'une seule couleur, mais avec différentes teintes. Cette forme s'élança au travers de l'océan, dans la direction de l'ami à qui allait le souhait sympathique de l'opérateur, et là, elle attira une enveloppe d'essence élémentale prise sur le plan astral, devenant ainsi un élémental artificiel ordinaire, prêt à remplir son rôle bienveillant. Néanmoins, sa jolie couleur rose demeurait encore visible sous le voile de matière astrale qu'elle avait attiré autour d'elle. — Cette expérience met donc en lumière deux points principaux. Le premier, c'est que la ma-

tière brute et l'essence élémentale sont, sur le plan mental, deux choses très différentes et qu'il importe de distinguer avec soin. La deuxième, c'est qu'une pensée devient un être vivant, ayant deux corps, empruntés l'un à l'essence élémentale du plan astral, l'autre à l'essence élémentale du plan mental. Mais ce détail vient un peu prématurément dans la première partie de notre début. Nous aurons occasion d'y revenir plus tard. Ce qu'il convient surtout de retenir, c'est qu'il y a deux sortes de matière mentale.

Aspect du monde mental

Si maintenant nous cherchons à nous figurer ce qu'est ce monde mental où une si petite élite d'êtres humains a le privilège de pénétrer consciemment, nous pouvons le concevoir comme une mer immense de pensées. Chaque vague, chaque ride, chaque tressaillement, tout y prend un sens.

Au milieu de cet océan se tiennent et se meuvent des formes plus compactes et plus définies, des centres lumineux d'où s'échappent constamment des vibrations colorées, sphères brillantes, fantômes animés, semblables à celui qui vient d'être décrit. Ces centres sont les in-

dividualités pensantes, les corps mentaux dont se servent les âmes humaines, ou d'autres êtres d'une nature différente, pour connaître l'univers. Ils ont plus ou moins d'éclat, des contours plus ou moins précis, une physionomie plus ou moins vivante, suivant le degré de développement plus ou moins élevé de l'Ego dont ils sont les serviteurs. Ils se composent de deux parties distinctes. L'une, constituée avec la matière appartenant aux quatre divisions inférieures du plan mental, s'appelle le corps mental proprement dit, et a pour rôle de fournir à l'Ego les images concrètes sous lesquelles il se représente l'univers inférieur, le monde des formes. L'autre est composée de la matière plus subtile et plus spiritualisée des trois sous-plans supérieurs. On l'appelle, pour des raisons qui seront expliquées plus tard, mais dont déjà nous pouvons dire un mot, le corps causal ou des causes.

Fonctions du corps causal.

Ce corps est destiné à conserver, à la fin de chaque incarnation, les résultats de l'existence qui va prendre fin, résultats qui deviendront causes dans la vie suivante. Le corps causal a une

autre fonction, c'est de mettre le Penseur en contact avec les idées éternelles ou archétypes qui résident, depuis le commencement du manvantara, sur la partie supérieure du plan mental, et qui constituent les modèles divins, reflets de la pensée même du troisième Logos, d'après lesquels tout l'avenir du monde doit se dérouler. Ce sont les causes de tous les phénomènes qui se produiront, dans la suite des mondes et des manvantaras, dans les trois régions mentale, astrale et physique. C'est dans le corps causal que les causes sont perçues par l'Ego quand son développement lui permet de le faire. La dénomination de corps causal est donc deux fois justifiée.

Le monde des archétypes.

Ce monde des archétypes, dont le divin Platon a si magnifiquement parlé, est le monde des véritables réalités ; c'est la véritable patrie de l'homme, c'est là qu'il doit tendre à revenir après son douloureux voyage dans les contrées de l'illusion. Ce monde réel, composé comme nous l'avons dit, des trois sous-plans supérieurs du plan mental, est le seul qui subsiste pendant toute la durée du manvantara terrestre. Dès la première ronde, il émerge des mondes spirituels

et demeure jusqu'à la dernière. Il est immuable depuis le commencement jusqu'à la fin des temps. On peut parler de lui comme éternel, bien que sa durée ne dépasse pas celle d'une période cosmique.

Le corps causal, qui est de même nature que ce monde des archétypes, étant lui-même un archétype, puisque c'est la forme réelle de l'homme céleste, ce corps causal jouit donc de l'immortalité durant tout un manvantara. Le corps mental, au contraire, étant constitué avec la matière moins durable des quatre sous-plans inférieurs, ne peut avoir qu'une existence éphémère. C'est pourquoi il se disperse, il meurt à la fin de chaque incarnation, pour se reformer sur un modèle nouveau d'après les lignes directrices du corps causal.

Roupa et aroupa.

Il est bon d'ajouter un mot d'explication au sujet des termes roupa et aroupa, souvent employés en parlant des corps mental et causal. On dit que le premier appartient au monde roupa, ou des formes, et le second au monde aroupa, ou sans forme. Cela revient à dire que le premier appartient au monde des idées concrètes, et le second au monde des idées abstraites.

Une abstraction ne donne pas d'image, et par suite n'a pas de forme. Elle ne peut être connue par le mental et représentée par le cerveau que comme une absence d'images, une privation de formes. Il y a des objets rouges, mais il n'y a pas de couleur rouge. Si l'on veut se représenter la couleur rouge indépendamment de tout objet et de toute nuance, on tente une impossibilité. Et si l'on croit pouvoir obtenir l'image d'un rouge abstrait, c'est que, involontairement, on se sera représenté le rouge d'un ou de plusieurs objets particuliers. On aura donc formé une image concrète. La représentation de l'idée du triangle en général, c'est-à-dire de la triangularité, est au-dessus de tout effort cérébral. Chaque fois que nous nous imaginerons un triangle, il aura une forme déterminée. Pour connaître le rouge absolu, ou l'idée générale de triangle, il faut renoncer à employer le cerveau. Pour nous, ces idées sont donc purement métaphysiques, et sans forme, *aroupa*, comme disent les Hindous.

Mais dans le monde des archétypes, pour le corps causal assez développé pour les percevoir, ces idées sont évidemment une forme. L'expression *roupa* et *aroupa* ne doit donc être entendue que dans un sens relatif.

Ayant ainsi établi la séparation du corps mental et du corps causal, nous allons procéder successivement à l'étude de chacun d'eux.

CHAPITRE DEUXIÈME

La Molécule mentale

Puisque le corps mental inférieur meurt et renaît comme le corps physique et comme le corps astral, il doit donc avoir, comme eux, un noyau permanent qui lui permette de se reformer. Ce noyau existe, en effet ; c'est une molécule appartenant au 4^e sous-plan, c'est-à-dire à la subdivision médiane du plan mental. Une molécule quelconque est, comme nous le savons, un agrégat d'atomes animés d'un mouvement d'ensemble. Chacun de ces atomes conserve son rythme particulier tout en obéissant à la cadence de son groupe.

La molécule, bien que formée d'éléments distincts, doit donc être considérée comme une unité stable. C'est autour de ce centre constant que se formeront et se déformeront les diverses combinaisons ou associations de matière men-

tale qui constitueront, dans le cours de l'évolution, les différents et successifs corps mentaux de l'animal et de l'homme. Cette molécule centrale est attachée à la triade monadique, Atma-Bouddhi-Manas, — chaîne composée de trois atomes, par le fil doré de matière bouddhique dont il est question dans les stances de Dzyân. Elle commence son évolution dans l'âme-groupe à laquelle elle appartient.

Il est essentiel de remarquer que cette molécule appartient à la catégorie de matière que nous appelons essence élémentale. Elle a donc été vivifiée deux fois ; d'abord par l'influx du troisième Logos, puis par le souffle du deuxième Logos. Elle est donc partie intégrante de l'essence élémentale répandue sur toute l'étendue et dans toutes les profondeurs des régions mentales. Cette essence élémentale étant répartie en sept grands groupes principaux, notre molécule mentale appartient donc à l'un deux. De ce fait, elle a déjà de certaines aptitudes qui la différencient des six autres groupes ; son avenir est déjà orienté d'une certaine façon. Les individualités pensantes qui vivent sur le plan mental, hommes, dévas ou autres, vont se servir d'elle pour penser conformément au type auquel elle appartient. On peut croire que le hasard seul guide son développement, et qu'elle entrera fortuitement dans les pensées de l'intelligence près de laquelle elle

se trouvera, à peu près de la même façon qu'une molécule d'air entre dans la bouche et les poumons de l'homme dont elle se trouve le plus rapprochée, au moment où il respire. Mais il n'y a rien de fortuit ni d'accidentel dans la conduite de l'évolution humaine. La petite molécule dont nous parlons, et qui deviendra un jour une puissante machine intellectuelle, peut bien sembler perdue dans les fluctuations de la mer d'essence élémentale. En réalité, elle est l'objet de soins très attentifs. Les grands êtres, que les Hindous appellent des dévas et que les Chrétiens nomment des anges, agissent volontairement sur elle. Ils la saisissent dans le remous de leurs pensées, ou la dirigent vers d'autres êtres pensants, afin qu'elle puisse acquérir la faculté de vibrer d'après un certain rythme.

C'est là le premier pas sur la longue route qu'elle va parcourir jusqu'à ce qu'elle puisse devenir le siège d'une conscience intellectuelle. Elle est, pendant des âges sans nombre, le jouet des forces intelligentes en action sur le plan mental. Un manvantara tout entier se passe dans cet apprentissage. Puis, à la fin de ces millions d'années, la chaîne bouddhique qui l'attache à l'atome mental s'allonge vers le plan astral et la fixe à un atome astral. Désormais elle sera moins libre et moins vagabonde, étant liée à la destinée de cet atome astral.

Après un manvantara encore, un atome physique s'ajoute à la chaîne monadique, c'est-à-dire à la chaîne que forment les trois atomes de la Triade supérieure, Atma-Bouddhi-Manas, la molécule mentale et l'atome astral. Alors, la stabilité de notre molécule mentale augmente.

Durant tout ce temps, il est permis de supposer qu'elle a continué, sous l'action des dévas, à développer lentement ses facultés vibratoires. Elle devient ainsi de plus en plus apte à devenir un centre de pensée. Mais elle ne pourra réellement commencer à se former un corps mental que le jour où lui parviendront, par l'intermédiaire des deux atomes permanents astral et physique, auxquels elle est associée, les vibrations produites par la Monade sur le plan physique. Ce moment se présente, lorsque la Monade, ayant traversé les règnes minéral et végétal, est déjà entrée dans le règne animal. Le cadre de notre sujet ne permet pas de donner des explications complètes sur ce point particulier. Mais peut-être suffira-t-il de dire, à titre d'éclaircissement, que la Monade, ou si l'on veut la chaîne monadique, (cinq atomes et une molécule), séjourne successivement dans certains corps minéraux, puis dans divers organismes végétaux, herbes, arbrisseaux, arbres et enfin entre dans un corps animal. Là elle possède déjà en propre deux véhicules, le corps physique qui a pour centre l'atome permanent physique et le

corps astral qui a pour centre l'atome permanent astral. Le corps mental n'existe pas encore, mais sous la poussée des vibrations de plus en plus vigoureuses qui s'échappent des deux foyers inférieurs, la molécule mentale, va peu à peu amasser les énergies nécessaires à l'édification du corps mental. — Tant que la Monade vit dans les deux règnes minéral et végétal, la molécule mentale continue, de la manière passive et vague dont nous avons parlé, la série des expériences qui développent par degrés ses qualités internes. Toutes ces expériences, nous l'avons vu, lui viennent du milieu mental. Le premier choc qu'elle reçoit d'en bas éveille en elle, non plus des qualités à l'état potentiel, mais une activité directe et manifeste. C'est du corps astral, c'est de la sensation que lui vient ce premier choc.

Prenons un exemple : examinons l'une des créatures qui se trouvent au bas de l'échelle animale, la petite hydre d'eau douce. C'est un organisme des plus rudimentaires, composé d'une poche stomacale, et de longs tentacules très déliés. Il vit fixé sur les plantes aquatiques, et se nourrit de petites proies vivantes, de crustacés minuscules qu'on appelle des daphnies et qu'il saisit au passage. Il a des propriétés très singulières. Si on retourne la poche qui lui sert d'estomac, il continue à digérer, sans malaise apparent. Si on le coupe en morceaux, chaque

fragment se complète et devient un animal parfait; un tel être n'a guère que des sensations. Nous pouvons donc le prendre comme exemple, et chercher comment, dans cette créature encore si primitive, apparaîtront les premières lueurs de la pensée.

D'abord, il faut bien préciser les conditions dans lesquelles se trouvera notre molécule mentale. C'est elle qu'il faut suivre par la pensée, et ne jamais perdre de vue; car c'est autour d'elle que va naître le corps mental. L'hydre que nous considérons est, bien entendu, animée par une série atomique (les cinq atomes et la molécule). Cette série atomique a déjà passé pendant deux manvantaras, par de nombreuses incarnations, (j'emploie le mot au figuré, car incarnation signifie proprement union avec la chair) de nombreuses incarnations minérales et végétales.

Dans ces diverses existences elle a tiré bénéfice non seulement des expériences auxquelles ses véhicules physique et astral ont été soumis, mais aussi de toutes celles qui ont affecté l'âme collective dont elle fait partie.

L'Âme collective.

On appelle âme collective, assez improprement peut-être, une enveloppe composée d'atomes physiques astraux et mentaux, et qui contient un

certain nombre de monades (Atma-Bouddhi-Manas) des règnes minéral, végétal ou animal. C'est, en somme, une sorte de corps collectif, commun à un certain nombre de monades et directement animé par l'intelligence du Logos ou des grands Etres qui sont ses ministres.

Dans le règne minéral, ce corps collectif est triple, il est physique, astral et mental. Les monades, en évolution dans un filon d'or, ou de cuivre, ou dans les gaz de l'atmosphère, ont un corps physique commun, un corps astral commun, un corps mental commun.

Dans le règne végétal, les plantes ont un corps physique particulier, distinct, séparé, un corps astral commun (sauf chez certaines plantes sensibles, où il est déjà distinct), un corps mental commun.

Dans le règne animal, la monade a un corps physique particulier, un corps astral distinct, et, dans les espèces très inférieures, un corps mental commun qui va en s'isolant de plus en plus et finit par se séparer nettement du groupe plus avancé dans les types supérieurs. Par conséquent, à mesure que les Monades montent sur la courbe de l'évolution, les groupements se scindent de plus en plus, jusqu'au moment où les séries atomiques se trouvent complètement isolées et indépendantes les unes des autres. A ce moment le corps causal se forme, et l'homme est sur

le point de naître. Mais au point que nous considérons, c'est-à-dire dans le cas de l'hydre, l'individualité est loin d'exister. Un très grand nombre de ces animaux sont associés en une collectivité par l'âme dont nous venons de parler, et lorsque l'un d'eux meurt, c'est l'âme du groupe, ou plutôt le corps mental commun du groupe qui recueille les fruits de l'existence terminée.

Un tel animal, nous l'avons dit, n'a guère que des sensations, des besoins suscités par les chocs de l'extérieur. Ainsi quand une proie, trompée par son apparence végétale, frôle en passant ses tentacules, le contact éveille le désir, et les bras s'allongeront pour saisir la victime. Mais d'elle-même la petite hydre ne cherchera pas sa nourriture. A peine peut-on dire qu'elle l'attend, car l'attente suppose une représentation mentale. Pour désirer un objet, il est nécessaire de se le représenter. Le désir ne peut exister sans une image. L'activité mentale de l'hydre est donc très confuse et très vague. Cependant, chaque fois qu'une proie se présente, une fugitive image de plaisir s'évoque dans la conscience naissante, une vibration va toucher la molécule mentale. Et comme celle-ci a, nous le savons, acquis dans l'interminable série de ses expériences antérieures, la faculté de vibrer en réponse à un choc, elle provoque à son tour, dans le milieu où elle est plongée, un mouvement qui

attire autour d'elle un léger nuage d'essence élémentale. Ce nuage, encore de forme bien indécise, sera la représentation mentale du plaisir que l'hydre a déjà éprouvée, en pareille occasion, et veut éprouver encore. L'image mentale, à son tour, suscite dans le corps astral une émotion correspondante, et la projection du désir vers l'objet souhaité amène le mouvement physique des tentacules dans le même sens. Le nuage qui s'est temporairement assemblé autour de la molécule mentale ne garde sa forme que durant un temps très bref. Il se dissipe presque aussitôt. Mais un nouveau contact causera la même suite de phénomènes. Cette fois la molécule mentale sera mise en activité un peu plus tôt, l'image se formera plus nettement, et persistera un peu plus longtemps. Après bien des faits du même genre, l'image ne s'effacera plus, elle restera toute formée autour de la molécule mentale; et cette représentation permanente d'un objet désirable sera le premier corps mental.

Grâce à lui, la conscience commencera à se séparer du monde ambiant, à se connaître comme un moi distinct. Sans que nul contact physique soit nécessaire, le besoin évoquera le désir, c'est-à-dire l'image d'une proie à saisir. Et l'animal, de lui-même, se mettra en mouvement pour chasser.

Mais alors son corps immobilisé ne pourra plus

le servir efficacement. La molécule mentale est déjà trop développée pour résider dans un véhicule qui n'est plus approprié à ses exigences. Pour continuer son évolution, elle devra être transférée dans un véhicule mieux organisé, plus souple, plus mobile, qui lui permette de s'élancer et de courir après sa proie.

C'est ainsi que la série atomique dont nous parlons en viendra à se séparer automatiquement de l'âme collective dont elle a fait partie jusqu'à présent. Elle sera accompagnée, dans cette scission, par toutes les Monades qui sont au même degré de développement qu'elle-même. Une nouvelle âme collective se formera, qui prendra pour habitat les corps d'une nouvelle espèce animale plus apte au perfectionnement de son intelligence naissante.

On peut considérer ce changement de domicile comme s'accomplissant mécaniquement, en vertu d'une attraction vibratoire. Mais il est peut-être plus simple et plus exact à la fois d'admettre que les monades voyageuses sont guidées dans leur exode vers leur nouvelle demeure physique par l'intervention volontaire des dévas, et sous la direction de ceux-ci, par les innombrables catégories d'esprits de la nature et d'élémentals.

De la sorte, la molécule mentale, qui était précédemment associée au corps astral et physique

d'une hydre d'eau douce, est mise en rapport, par exemple, avec l'un des organismes inférieurs du genre poulpe.

Là, des sensations plus complexes amènent à leur suite des images plus nombreuses. Le nuage confus d'essence élémentale qui se forme autour de la molécule mentale continue de prendre une forme de plus en plus nette. La mémoire commence à paraître: les images qui la forment restent enchaînées les unes aux autres, si bien que lorsqu'une d'elles est évoquée devant la conscience encore bien confuse que nous décrivons, les autres apparaissent en même temps. Les différents contacts qu'expérimente l'animal au cours de ses excursions, la résistance que lui oppose sa proie, les attaques auxquelles il est en butte, tous ces faits donnent naissance à des souvenirs, c'est-à-dire à des images mentales fixées autour de la molécule mentale.

A l'état de repos, ces images vibrent très faiblement et ne sont pas perçues par la conscience. Mais dès qu'un contact déjà éprouvé vient frapper le corps physique, les vibrations auxquelles ce choc donne naissance, montent à travers les différents degrés de la matière physique et astrale jusqu'à la molécule mentale, et la secousse imprimée à cette dernière remet en activité les images endormies dont elle est entourée. Ces images à leur tour éveillent dans la conscience

les sensations déjà expérimentées autrefois dans des circonstances semblables, et l'animal associe insensiblement telle image mentale avec l'idée de plaisir et telle autre avec l'idée de peine. Le désir apparaît non plus sous l'aspect primitif qu'il avait chez l'hydre d'eau douce, mais sous une forme complexe et multiple qui marque le véritable point de départ de l'évolution mentale.

Chez l'hydre un contact physique amenait une seule représentation mentale, la plus simple et la plus grossière de toutes, celle de la faim à satisfaire ou si l'on veut d'une proie à saisir. Chez le poulpe un contact physique également unique provoque toute une série d'images mentales, non plus seulement l'idée d'un gibier à capturer, mais l'idée de réaliser ce but de telle ou telle façon, l'idée d'un échec associé à tel mouvement du corps, l'idée d'un succès rapportée à tel autre mouvement. Le discernement s'éveille déjà. Déjà la molécule mentale fait sentir son action directrice sur le corps astral en provoquant et canalisant le désir. De ce besoin de saisir sa proie le plus adroitement possible, naît le désir de voir, d'entendre, de sentir, de posséder des organes de locomotion et de préhension mieux adaptés au milieu. Le corps astral grandit et se perfectionne sous l'influence du mental naissant, le corps physique s'affine et se développe sous la poussée des dé-

sirs, et l'organisme physico-astral tout entier réagit à son tour sur le mental.

Puis la petite molécule mentale dont nous suivons l'évolution passe à travers des corps sans nombre, elle devient poisson, reptile, insecte, oiseau, mammifère ; elle traverse des vicissitudes interminables, et toujours elle grandit, toujours elle acquiert de nouvelles facultés ; toujours elle s'isole plus complètement des compagnes dont elle partageait en partie les destinées dans l'âme-collective ; toujours elle tend vers l'individualité.

Elle y parvient enfin ; elle est alors seule dans une mince enveloppe de matière atomique qui faisait jadis partie de l'âme-collective, mais qu'elle a peu à peu spécialisée à son usage, dans le long processus que nous avons indiqué. Elle est solitaire, elle s'est séparée de l'univers, elle s'est élevée jusqu'à la notion du moi ; elle va maintenant gouverner les corps dont elle s'est rendue maîtresse. Elle est ou chien, ou éléphant, ou cheval, ou chat ; elle possède des facultés déjà très étendues, l'association des idées, le jugement, le raisonnement. Elle est le centre d'un corps mental suffisamment stable pour vivre de longues années dans un corps physique, pour survivre à la mort de celui-ci dans le corps astral, et enfin, quand ce dernier se disperse dans le Kama-loka, pour avoir une courte existence devachanique. Elle a donc accompli sa mission.

Corps mental et Corps causal

A dater de ce moment, la molécule mentale est parvenue au sommet de sa courbe. Un autre cycle s'apprête à commencer, celui de l'atome mental. L'animal va entrer dans le règne humain.

Comment se fait ce passage ? Par un acte de sacrifice de la conscience inférieure. Le chien, à un moment donné, ou le cheval, ou l'éléphant accomplit un acte de dévouement qui le place, *ipso facto*, en dehors du règne animal. Un chien donnera, par exemple, sa vie pour son maître.

Cet acte, si on l'examine, a pour essence l'immolation d'une individualité au profit d'un être différent, l'immolation d'un moi au profit d'un non-moi. C'est un acte très dissemblable des faits de dévouement dont les animaux se montrent chaque jour capables pour protéger leurs petits et préserver leurs semblables. Dans ce dernier cas, l'animal n'a pas une conscience nette de lui-même, il agit pour sauver la race menacée, sous l'impulsion de l'âme-collective, sous la poussée de l'instinct. Il agit, non pas comme individu, mais comme membre d'une collectivité.

Le chien qui se sacrifie à son maître, agit à l'encontre des intérêts de la collectivité à laquelle il appartient. Il n'est donc pas guidé par l'ins-

tinct de la race. Cela montre qu'il s'est séparé de l'âme du groupe, gardienne des instincts et des besoins de l'espèce. En outre, il agit à l'encontre de son intérêt individuel; et cela montre que la molécule mentale n'est pas absorbée tout entière par les sollicitations physiques, astrales et mentales du triple corps dont elle est l'âme; cela prouve qu'elle cesse de regarder vers le bas pour porter son attention vers le haut. Ce premier effort qu'elle fait, dans la direction de l'atome mental, suffit à faire d'elle une entité prête à entrer dans le règne humain, prête à recevoir la troisième effusion de vie divine, prête à s'unir à l'atome mental de la triade monadique. Cette nouvelle phase de l'évolution nécessite un corps nouveau, le corps causal que nous étudierons dans le prochain chapitre

Le corps mental, que nous avons examiné jusqu'ici, passe à la seconde place; c'est le corps mental inférieur. Entré dans le règne humain, il ne cesse de s'accroître et de se développer. Il était déjà le siège de facultés remarquables, la mémoire, l'association des idées, le raisonnement même. A présent, des pouvoirs plus hauts vont s'ajouter aux premières conquêtes; ce seront l'induction, la déduction, la généralisation, l'intelligence métaphysique, la raison. Chacun de ces progrès s'effectue avec le secours de l'atome mental qui peu à peu prend le commandement. Quand

son autorité s'exercera tout entière, quand la molécule mentale se sera définitivement soumise à lui, et que le corps causal sera maître incontesté des autres corps. l'homme étant devenu pleinement conscient sur le plan des idées immortelles, sera lui-même immortel. Mais tant que dure le combat entre les deux centres intellectuels, l'inférieur et le supérieur, tant que la lutte se poursuit, l'œuvre n'est pas finie. Cette bataille est très longue, très ardente, très disputée.

Centres nerveux et sensoriels.

Le mental inférieur, sans cesse nourri par l'exubérante vitalité du corps astral, est lui-même très vigoureux. D'ailleurs il tire son principal secours d'une machine à la fois puissante et délicate qu'il a construite pour son propre usage sur le plan physique. Cette machine est le système cérébro-spinal, l'organe de l'intelligence et de la volonté. De persistantes impulsions venues du corps mental ont déterminé dans la partie antérieure du corps astral, celle qui correspond à la tête, dix centres bien marqués. Ces dix centres amènent, à leur tour, la formation de foyers semblables dans la matière éthérique, et les vibrations de cette dernière exercent, sur les mo-

lécules des quatre sous-plans inférieurs du plan physique, une énergique attraction, dont le résultat sera d'édifier peu à peu les cellules nerveuses du cerveau. Les dix centres que nous avons mentionnés se divisent en deux séries; cinq centres ont pour fonction de transmettre à la conscience mentale les vibrations venues du monde physique. Ce sont les cinq sens, ou plutôt les centres corticaux des cinq sens. Quant aux cinq autres centres, leur rôle est de communiquer au monde physique les vibrations émanant de la conscience, ce sont les centres moteurs. Ils communiquent avec les organes du mouvement. Le mécanisme dont dispose le mental, pour se mettre en relation avec le monde extérieur comprend donc un appareil de réception et un appareil d'émission. Le fonctionnement en est facile à suivre.

J'ai devant moi une table chargée d'un livre. Ce livre frappe mon regard, c'est-à-dire que les ondes lumineuses, qu'il envoie dans toutes les directions, viennent frapper mon œil et impressionnent ma rétine. Les vibrations causées par le choc sur les cellules nerveuses ébranlent à leur tour les molécules éthériques dont sont constitués les neurones, ou cellules nerveuses, et le mouvement se propage ensuite dans le corps astral, où il rencontre le centre astral de la vision. Là elle devient une sensation

de couleur. Elle est perçue par la conscience astrale comme une tache colorée; rien de plus, aucune idée n'est encore présente, car le corps astral ne produit que des sensations. Puis, du corps astral, la vibration venue du plan physique passe dans le corps mental et là seulement elle éveille une image. La sensation colorée prend une forme, un sens et devient la représentation d'un livre. Cette représentation n'est pas, comme on l'enseigne généralement de nos jours, un objet de pure imagination, sans consistance, sans réalité. C'est, au contraire, une forme très matérielle, produite, dans l'essence élémentale, par l'activité propre de la molécule mentale.

On se souvient que cette molécule a, pendant des millions d'années, à travers toute la série de ses existences, appris à exprimer toutes sortes de pensées concrètes. Dès que lui parvient la vibration particulière dont nous parlons, elle émet en réponse une autre vibration qui agira comme un aimant dans le milieu mental et attirera instantanément, autour de son tourbillon de force, une certaine quantité d'essence élémentale, laquelle donnera l'image d'un livre. Puis, le procédé continue, l'image du livre appellera les idées que le mental est habitué à associer à l'idée du livre, l'idée d'étude, par exemple, de science à acquérir. Une autre forme-pensée paraîtra qui en évoquera d'autres, et ainsi de suite à l'infini. Mais bornons-

nous aux deux idées simples de livre et d'étude. Ayant été perçues par la conscience, elles donnent lieu à des vibrations qui redescendent vers le plan astral et y deviennent le désir de lire; ce désir produit une forme mixte, faite de matière mentale, (représentation du livre et de l'étude) d'un côté et de matière astrale, (l'élan de la conscience vers le livre, vers l'acte de lire), d'un autre côté.

La forme ainsi façonnée est un être vivant, qui a pour corps l'essence élémentale du plan astral et pour âme l'essence élémentale du plan mental.

Cet être aura une plus ou moins grande vitalité, suivant que la pensée qui l'anime est plus ou moins vigoureuse. De même, il s'éloignera plus ou moins de l'Ego qui l'a jeté dans la circulation; mais partout où il ira, il tendra à provoquer des vibrations de même nature que son propre mouvement. Il cherchera partout à inspirer le désir de lire et d'étudier. Il est inutile de tenter une description de son apparence. Nous avons dit déjà un mot de ce sujet au début du précédent chapitre; et les indications déjà données peuvent suffire pour le moment.

Pour suivre un moment du regard notre formé-pensée, nous avons négligé la vibration venue du plan physique. Cette vibration, devenue pensée sur le plan mental, se transforme en désir, dans le corps astral; le désir se change en acte, quand la vibration parvient au cerveau

physique. Elle y arrive, nous le savons, à travers la matière éthérique, et y provoque deux ordres de phénomènes intellectuels, l'un dans les neurones ou cellules nerveuses du centre cortical de la vision, — ce sera l'image physique du livre, reflet de l'image mentale — l'autre dans les neurones des centres moteurs de la main, ce sera l'ordre donné à la main par le cerveau de saisir le livre. La même étude pourrait se poursuivre pendant très longtemps. Mais l'explication n'a déjà été que trop longue.

Nous devrions nous souvenir que le processus décrit par l'enseignement théosophique, n'est point imaginaire, point hypothétique, mais que c'est un fait observé bien des fois par les clairvoyants. Des expériences ont été faites à maintes reprises et scientifiquement conduites en vue de déterminer dans quelles conditions se forment les pensées et comment fonctionne le corps mental. Les résultats de ces investigations ont permis de formuler certaines lois qui sont d'une valeur morale inappréciable. L'homme, qui les connaît et se décide à les appliquer avec persévérance, peut, au bout d'efforts plus ou moins longs, notablement accroître ses facultés intellectuelles, en même temps qu'il purifie sa nature passionnelle. Nous allons examiner brièvement ces lois, car elles ont, il est bon de le répéter, un très grand intérêt pratique.

Toute pensée s'exprime sur le plan mental au moyen d'une combinaison particulière de molécules empruntées à l'une ou l'autre des subdivisions de ce plan. Il n'y a pas de nuance intellectuelle qui ne trouve sa traduction exacte dans l'une des combinaisons qui peuvent se former dans la région des idées. On n'en sera pas surpris si l'on songe que les occultistes comptent plus de 2.400 variétés d'essence élémentale. Par suite, dire que le corps mental est composé de matériaux appartenant à tel ou tel sous-plan, c'est dire qu'il est apte à exprimer tel ou tel ordre de pensées, qu'il a une tendance à reproduire telles ou telles images. Si le corps mental est composé de matière tirée des 2.400 catégories d'essence élémentale, il aura la faculté de vibrer en réponse à toute espèce de pensées. Ce sera une intelligence complète. Il va de soi que cette perfection n'est atteinte que par l'homme qui est parvenu au sommet de son développement. Mais alors il n'est pas nécessaire de posséder tout, mais seulement les sept sous-plans atomiques. Si le corps mental ne contient qu'un petit nombre de types de l'essence élémentale, il sera en état de percevoir seulement une quantité minime d'idées et des idées d'une certaine sorte. Toutes les autres vibrations qui viendront le frapper n'y trouveront point d'écho, la matière synchrone y faisant défaut. Chacun de nous est

né avec une intelligence à la fois ouverte à certaines vibrations et fermée à telles autres, en vertu des tendances que l'Ego a lui-même créées dans son passé.

La pensée est le moule de l'avenir. L'homme devient ce à quoi il pense. Par la pensée l'homme agit à la fois dans les trois mondes physique, astral et mental. Sur ce dernier, par exemple, une pensée de dévouement, attirera autour d'elle les combinaisons les plus subtiles de matière mentale et tendra en même temps à en expulser les combinaisons les plus grossières, celles qui sont associées à l'expression des conceptions égoïstes. Le corps mental deviendra donc plus apte à reproduire dans l'avenir des pensées altruistes et moins propre, au contraire, à répondre aux sollicitations de l'intérêt personnel. Cette modification se traduit, non seulement par un affinement de la matière mentale, mais aussi par un changement de coloration, les nuances roses de l'amour pur prenant la place des teints sombres de l'égoïsme.

Répétition des pensées.

Une transformation analogue se produira dans le corps astral. Là aussi, la matière plus subtile des sous-plans supérieurs tendra à éliminer

les éléments plus grossiers des subdivisions inférieures. Sur le plan physique, l'action mentale provoquera dans les neurones du système cérébro-spinal une excitation qui stimulera leur développement, leur croissance dans une direction donnée, et le cerveau deviendra ainsi plus prompt à répondre à la même impulsion mentale lorsqu'elle se fera de nouveau sentir. Ainsi l'on voit que le simple fait de penser à un acte de dévouement tend à transformer toute la nature inférieure de l'homme. En répétant cette même pensée un nombre de fois suffisant, le plus égoïste des sauvages deviendra capable de dévouement. Tout le processus de l'évolution est basé sur cette loi. L'homme devient ce à quoi qu'il pense. La pensée provoque le désir et le désir amène l'acte.

C'est l'inverse de ce qui s'est produit si longtemps dans la première partie du développement humain, alors que la Monade traversait les règnes inférieurs. A cette époque, les contacts physiques provoquaient la sensation et la sensation amenait la pensée. Mais lorsque l'Égo a pris conscience de lui-même, c'est la pensée qui domine les autres activités.

La loi que nous venons d'énoncer et qui a été établie par les observations des occultistes soit d'autrefois, soit d'aujourd'hui, est donc d'une importance suprême. Elle permet, à l'homme, qui

le veut, d'acquérir toutes les facultés qui lui manquent et de se faire, avec le temps, des corps véritablement propres à la servir, véritablement dignes de sa mission divine. Assurément, pour le plus grand nombre d'entre nous, le but n'est pas près d'être atteint. Bien des années, bien des vies, sans doute, s'écouleront avant que nous y touchions. Mais n'est-ce pas déjà beaucoup que d'apercevoir le but et d'avoir posé le pied sur le chemin qui nous y mènera ?

Ce n'est donc pas une étude purement spéculative que nous avons entreprise. C'est un labeur immédiatement profitable.

Il semble qu'aucune science n'égale, en importance pratique, la science de la pensée. Des notions même superficielles, telles que les indications données au cours de ce chapitre, sur le mécanisme de l'intelligence et le fonctionnement du corps mental, suffisent à changer les bases de la morale sociale. La morale sociale ne songe qu'aux actes et ne s'inquiète guère des pensées. Certaines religions, il est vrai, interdisent les mauvais désirs et les mauvaises pensées, mais ne donnent pas la raison de leur prohibition, se bornant à déclarer que Dieu s'en offense et les réprouve.

Transmission de la pensée.

L'un des grands bienfaits de la théosophie, c'est de donner des enseignements positifs sur ce sujet mystérieux. Elle nous montre, de la manière la plus précise, comment les idées, après avoir d'abord accompli leur œuvre bienfaisante ou néfaste sur l'intelligence même de leur auteur, s'élancent ensuite dans l'espace, et vont, anges ou démons, semer partout dans leur course le message dont elles sont porteuses. La science commence à soupçonner la possibilité de transmettre au loin la pensée. Certains faits connus sous le nom de phénomènes télépathiques, ont attiré depuis quelques années l'attention des chercheurs indépendants. Quand ces faits auront été suffisamment établis, on comprendra, sans doute, que la pensée est la plus redoutable des forces, et l'on dira d'elle, ce que disait Esope de la langue humaine, qu'elle est à la fois la meilleure et la pire des choses.

Cette transmission de la pensée se fait, par deux voies différentes, soit par le cerveau physique, elle donne alors lieu aux faits de télépathie observés par le monde scientifique; soit par le corps mental, elle s'effectue alors au moyen de formes-pensées.

Pour tirer consciemment parti du premier procédé il faut un certain développement psychique ou un grand pouvoir de concentration. L'instrument physique de la transmission télépathique est un minuscule organe situé dans le cerveau et appelé la glande pinéale. — Quant à la mise en usage volontaire du deuxième procédé, elle nécessite un haut degré de développement mental. On ne rencontre cette faculté transcendante que chez les grands occultistes. Mais chacun de nous, il est bon de le redire, émet à chaque instant des formes-pensées qui vont éveiller dans le corps astral et mental de nos semblables, des images de même nature, bonnes ou mauvaises, utiles ou nuisibles, suivant le cas ; et chacun de nous reste responsable des effets salutaires ou destructeurs produits par les éléments artificiels dont il est l'auteur même inconscient.

Elément mental.

D'autres informations données sur la nature intime du corps mental ne sont pas moins intéressantes au point de vue pratique. D'après les plus récentes recherches, le corps mental inférieur, composé, comme nous le savons, d'essence élémentaire de différentes catégories, forme un

assomblage vivant qui semble avoir une vie propre, une sorte de volonté personnelle. C'est à la vérité, une entité collective, analogue au Kâma-roupa, ou corps astral.

Cette essence élémentale accomplit une évolution particulière, tout à fait indépendante des fins que cherche l'égo. Son instinct est d'aider le plus possible au progrès de sa propre évolution. Et, dans ce but, elle tend à passer par le plus grand nombre possible de vibrations ; car ce qu'elle cherche c'est à développer en elle le pouvoir de répondre à tous les rythmes, à toutes les ondulations de la matière mentale. Elle ressemble, dans sa conduite instinctive, à l'insecte qui vole de fleur en fleur. A peine a-t-elle reçu un choc vibratoire et vibré à l'unisson, qu'elle recherche une autre expérience. C'est cette étrange particularité qui rend compte de la difficulté que nous éprouvons à fixer notre attention sur une seule idée ! La faute en est, en grande partie, à l'essence élémentale dont la nature vagabonde nous pousse sans trêve de pensée en pensée, d'image en image.

Ainsi renseignés sur les causes de notre débilité intellectuelle, nous nous trouvons mieux armés pour la combattre. C'est là encore un des services que nous rend l'enseignement théosophique. Cet adversaire de notre progrès intellectuel est sans doute puissant, néanmoins il n'est pas tout-puis-

sant. On peut le réduire à la soumission par une volonté persévéramment affirmée.

Kama-Manas

Mais il est un ennemi plus fort et plus dangereux pour l'Égo supérieur : c'est le corps mental allié au corps astral, le Kâma-Manas des Védantins, l'Égo inférieur de la théosophie moderne. L'union de ces deux corps les renforce l'un et l'autre ; l'activité passionnelle qui est le résultat de cette étroite association dominera pendant longtemps encore l'évolution de l'homme. Elle asservit le corps physique et en fait l'esclave de ses désirs incessants. Elle engage la lutte avec l'Égo supérieur et sort victorieuse de presque toutes les rencontres.

Ce Kâma-Manas, ou corps astro-mental, représente l'Égo véritable de notre vie terrestre. Quand nous disons « moi », c'est lui qui parle ; c'est lui qui compromet cette notion du moi venue de l'Égo supérieur et la déforme, en la solidarissant avec les plus vils besoins du corps physique, et de l'élémental du désir. C'est lui qui dit : Je mange, je souffre, je raisonne, au lieu de dire : « Mon corps physique mange, mon corps astral souffre, mon corps mental raisonne », c'est lui qui

prend sans cesse la machine pour le mécanicien et le masque pour l'acteur.

C'est cette combinaison astro-mentale qui nous jette à chaque instant dans l'illusion et dans l'erreur. C'est elle que Mme Blavatsky, dans *la Doctrine secrète*, appelle le monstre rouge et vert, faisant allusion aux couleurs symboliques de Kâma et de Manas. C'est à son sujet qu'il a été dit dans *la Voix du silence*, que le mental était le meurtrier de la réalité. Car l'intellect, regardant l'univers à travers les passions et les vanités, les folies et les vices de la nature inférieure, ne nous montre que des formes changeantes et défigurées, au lieu des belles et éternelles réalités que nous contemplerons un jour, quand la bataille aura été gagnée et que notre moi véritable aura triomphé. Mais la lutte sera bien longue contre ce moi irréel que nous croyons être. Ce qui fait la singulière difficulté de cette bataille, c'est que nous ne savons pas nous distinguer de notre adversaire; nous sommes tellement enlacés à lui, qu'en le frappant, nous pensons nous frapper, et que nous souffrons de ses souffrances. Sur cette inextricable confusion, la théosophie jette un flot de lumière, et c'est par le secours de sa clarté que nous apprenons où est l'ennemi. Ce champ de bataille où se poursuit la lutte entre l'Ego supérieur et le moi inférieur, ni les religions ni les psychologies occidentales ne le

connaissent, mais l'Inde lui a donné un nom. On l'appelle en sanscrit Antakarana.

L'Antakarana est, à proprement parler, le lien de transition entre le moi inférieur et l'Ego supérieur. L'occultisme attache une grande importance à son étude. Mais c'est un sujet qui demeure mystérieux. Les quelques indications données çà et là dans *la Doctrine secrète*, sont assez difficiles à saisir. Tantôt il en est parlé comme d'une réalité matérielle, et tantôt comme d'un terme symbolique. En tout cas, il demeure acquis que ce mot exprime, quel que puisse être son sens occulte, une fonction de relation entre les deux Egos, les deux « moi » qui forment la nature humaine, entre la personnalité changeante et l'individualité immuable, entre la conscience astro-mentale et la conscience spirituelle.

Mais, durant la vie physique, les communications entre les deux natures ne sont pas perçues par la conscience cérébrale. Pour la généralité des hommes, le « moi » qui se manifeste par le cerveau est le seul réel. La vie physique nous semble la seule véritable, et lorsque nous perdons notre corps de chair, nous croyons que nous mourons. C'est une illusion, mais une illusion si forte et si persistante que nous ne savons pas y échapper. C'est une illusion créée par le mental inférieur, détournant, à son propre profit, le sentiment d'individualité, qui lui vient du corps causal.

CHAPITRE TROISIÈME

Le corps causal. — Sa composition

L'étude de ce corps nous sera grandement facilitée par les considérations déjà développées au sujet du Manas inférieur. Indiquons d'abord ses principales caractéristiques; nous les reprendrons ensuite une à une pour les examiner en détail.

Le corps causal est composé de matière appartenant aux trois subdivisions les plus élevées du plan mental; il est impérissable, car il ne meurt pas, comme le mental inférieur, à la fin de chaque incarnation; il a pour centre de formation l'atome permanent mental et contient la triade monadique, Atma-Boudhi-Manas; il est le corps véritable de l'homme, le véhicule propre de sa conscience. Quand l'homme est devenu pleinement conscient dans ce véhicule, son évolution

normale est achevée... Ensuite, commence une ascension qui le conduira sur des cimes de plus en plus hautes, et dont nous parlerons plus tard.

Nous avons dit tout à l'heure que le corps causal était fait de matière empruntée aux trois premières subdivisions du plan mental. Cette matière a les mêmes propriétés que celle dont est formé le corps mental inférieur, mais elle les possède à un degré plus parfait. Elle procure à la conscience qui la prend comme instrument un sentiment d'individualité beaucoup plus net, elle permet la formation d'un centre d'existence plus subtil et plus résistant; elle donne une paix plus pleine et plus intime; elle reflète avec une fidélité sans défaut les véritables réalités de l'univers, les archétypes; enfin, elle permet d'entrer en communication avec le plan bouddhique, et par là, la conscience humaine pénètre dans le règne surhumain.

Il a pour origine l'âme collective

Cette matière supérieure du plan mental, dont est composé le corps causal, vient en grande partie de l'âme-groupe ou plutôt de l'enveloppe collective à laquelle appartenait la molécule mentale durant son passage dans l'animalité. Nous savons

que cette enveloppe collective, sorte de membrane faite d'atomes mentaux, contenait primitivement dans ses parois un grand nombre de molécules permanentes dont chacune était attachée à une monade. Cette membrane protectrice, en se subdivisant à la manière des cellules, donna naissance à d'autres enveloppes collectives enfermant un nombre de molécules de moins en moins grand.

Il ne faut pas perdre de vue que ces molécules mentales sont incarnées chacune dans le corps d'un animal; elles éprouvent donc des vicissitudes diverses; elles traversent des circonstances bien différentes. Les facultés qui s'éveillent en elles ne seront pas les mêmes, et ces dissemblances tendront à dissocier l'enveloppe où elles sont réunies. La séparation se fera par groupes de plus en plus petits, jusqu'au moment où elles se trouveront complètement isolées. Elles auront alors en propre des qualités qui les distinguent de toutes les autres.

Le corps mental de tel cheval aura telles et telles caractéristiques qui en feront un être à part dans le genre auquel il appartient, et par suite cet animal sera devenu un individu. Une partie de l'âme-groupe primitive aura été spécialisée à son usage particulier; elle sera devenue apte à répondre à certaines vibrations qui marqueront la personnalité du nouvel individu; elle se parera de certaines

colorations qui lui feront une physionomie distincte. Toutefois, c'est toujours un animal, ce n'est pas encore un homme.

La molécule mentale est seule en activité dans cette enveloppe individualisée. L'atome permanent de la triade Atma-Bouddhi-Manas, n'en a pas encore pris possession. La demeure est prête, mais elle est inhabitée. Aux regards du clairvoyant, ce corps causal de l'animal apparaît, nous dit-on, comme un globe lumineux de forme ovoïde, de teintes irisées, mais vide.

Son contenu, ses attributs

Nous prenons ici le type le plus élevé dans la série animale. Au-dessous de celui-là, il y en a d'autres déjà parvenus à l'individualisation, mais dont le développement n'a pas atteint le même degré de précision. Nous considérons donc en ce moment le spécimen le plus parfait de la race animale et nous constatons que, d'après les observations faites sur le plan mental, son corps causal présente l'aspect d'un globe vide.

Chez le sauvage le plus dégradé, il n'en est pas de même. On nous le décrit comme presque vide, mais déjà le feu vivant qui révèle la présence de la triade illumine faiblement l'intérieur

du globe. La maison est habitée. Mais, dit M. Leadbeater, la force divine qui y réside, n'a pas encore appris à répondre aux vibrations du dehors, et par suite les pouvoirs qu'elle contient en germe ne se sont pas développés et les couleurs qui revêtent le corps causal sont peu variées. Cependant le pas qui sépare l'animal de l'homme a été franchi. La molécule mentale n'est plus seule à représenter la conscience.

Désormais l'atome mental cherche à prendre la direction ; autour de lui s'édifiera un corps où peu à peu la Monade pourra manifester dans sa plénitude le premier des trois grands attributs qu'elle possède à l'image de Dieu. Cet attribut est l'Intelligence, reflet de l'Intelligence cosmique, ou troisième Logos. Par ce pouvoir, que le corps causal lui permet d'exercer, la Monade perçoit tout le plan de la création divine, telle qu'il se déroule durant le manvantâra ; elle voit face à face les archétypes dont descendent toutes les formes, qui naissent et meurent sur les plans inférieurs et qui constituent le monde des phénomènes. Elle est enfermée, dans son corps causal, vit dans la région des noumènes, et connaît l'ineffable félicité de contempler la pensée divine.

Il est évident que les pensées concrètes dont est tissée l'existence de l'homme actuel ne peuvent aider en rien à la formation d'un véhicule aussi glorieux. Aucun des désirs terrestres ne

peut y trouver place. Les aspirations les plus sublimes, les mouvements les plus désintéressés de l'âme, les grands actes de dévouement sont les seuls matériaux dont le corps causal puisse tirer parti. Il n'est donc pas surprenant que son évolution soit si longue et qu'il faille une immense période de temps pour le conduire au terme de son développement. On nous dit même que le manvantara, dans lequel nous vivons, et qui est le manvantara terrestre, doit être tout entier consacré à cette tâche. Le cycle qui a précédé, et durant lequel nous avons vécu comme animaux sur la chaîne lunaire, nous a menés jusqu'au seuil de l'humanité, et nous a donné un corps causal. La période actuelle a pour fin le perfectionnement de ce corps et l'ascension de l'homme vers le règne angélique. Essayons de suivre, dans ses détails, la lente progression de ce développement.

Organisation lente du corps causal perte de l'instinct

L'animal individualisé dont nous parlions tout à l'heure n'a évidemment que de rares occasions de progrès. Le jeu tout entier de ses facultés intellectuelles est employé au profit de ses

appétits sensuels. Les raisonnements rudimentaires dont il commence à être capable ne se rapportent qu'au souci de la conservation de l'espèce. Bien que séparé de l'âme collective, il en a conservé encore les tendances principales. Il n'est pas encore assez égoïste pour être vraiment intelligent, et d'un autre côté, il a perdu l'instinct si sûr qui le guidait autrefois dans ses actes. Ayant monté d'un échelon dans l'échelle des séries animales, il semble avoir descendu d'un degré. Mais ce n'est qu'un recul apparent. Si l'instinct diminue c'est pour que l'intelligence grandisse.

On admire avec raison l'habileté des oiseaux à construire leur nid, et l'art que déploie l'araignée en étendant sa toile. Un savant a constaté que les abeilles, en édifiant leurs cellules, ont résolu un très délicat problème qui consiste à former dans le plus petit espace possible le plus grand nombre d'alvéoles avec le minimum de cire.

De tels procédés dénotent une haute intelligence, une adaptation parfaite des moyens au but; mais ce serait se tromper que d'en rapporter l'honneur à l'intellect des ouvriers. Ils ne sont que des instruments, des automates. Cuvier est allé jusqu'à dire qu'ils sont somnambules et qu'ils agissent sous la pression de l'instinct, comme le somnambule sous l'excitation du rêve

ou de la vision qui occupe son cerveau. On ne pouvait mieux définir la nature de l'instinct, forme-pensée déposée dans l'âme-groupe par une intelligence sublime pour prémunir l'espèce contre les dangers de l'avenir.

On comprend aisément que cette sorte de suggestion mentale exercée sur les animaux ne soit pas de nature à hâter leur développement intellectuel, mais au contraire à le retarder. Il faut donc que la raison naissante du chien l'affranchisse de cette tutelle jadis salutaire et maintenant nuisible, et qu'ayant ainsi conquis son indépendance, et se trouvant laissé à ses propres forces, il marche moins sûrement qu'autrefois dans les difficultés de la lutte pour l'existence.

Influence de l'homme

Mais cet appui qu'il perd avec l'instinct, et que son insuffisance cérébrale ne lui donne pas encore, il la retrouve dans un auxiliaire nouveau, l'homme, l'homme qui a mission de l'aider, de le protéger et d'agir sur son intellect individualisé, comme les dévas agissent sur l'âme collective. C'est près de son maître, en effet, que l'animal individualisé, chien, cheval, chat, éléphant, d'autres encore, trouvera les occasions de

progrès dont il a besoin. Les vibrations mentales dont il recevra incessamment le choc auront pour effet d'accélérer la croissance de ses facultés. L'affection dont il sera l'objet appellera peu à peu une réponse de reconnaissance et de dévouement. C'est par les premiers élans de son cœur à peine formé que l'animal peut arriver à former son corps causal.

De tels élans sont bien rares; l'influence de l'homme s'adresse presque toujours au mental inférieur de son humble compagnon. Et il faut qu'il en soit ainsi, car l'égoïsme est un stade indispensable. Sans l'égoïsme, le dévouement ne serait pas productif, car le moi inférieur ne se formerait pas et sans le sacrifice du moi inférieur, le moi supérieur ne pourrait pas grandir.

Ce qui différencie l'Animal individualisé de l'Homme.

Il me paraît indispensable ici pour la clarté de nos explications, de chercher à préciser le moment où l'animal se change en homme. Si nous y parvenons, nous obtiendrons une vue beaucoup plus nette des différentes phases de notre évolution. Et si nous échouons nous aurons du moins le bénéfice de l'effort que nous aurons fait pour mieux comprendre.

La grande différence entre l'animal individualisé et l'être humain, c'est que le corps causal du premier est complet alors que, chez le second, il comporte déjà tous les matériaux nécessaires à son évolution. Nous avons dit, que des occultistes capables de voir sur les plans supérieurs, exprimaient cette idée sous le symbole de deux globes; l'un vide, l'autre illuminé d'une clarté intérieure. Cherchons maintenant à mieux pénétrer le sens de cette image.

L'animal individualisé s'étant définitivement séparé de l'âme-groupe, possède un corps physique, un corps astral, un corps mental, et une ébauche de corps causal. Les corps physique et astral sont formés autour des deux atomes permanents physique et astral de la chaîne monadique. Le corps mental a pour centre la molécule associée, d'un côté aux deux atomes physique et astral, de l'autre, aux trois atomes mental, bouddhique et âtmique où la Monade a élu domicile durant la période cosmique.

Le corps causal est constitué par deux éléments qu'il importe de bien distinguer. Le premier consiste dans les débris de l'enveloppe atomique (c'est-à-dire en un certain nombre d'atomes mentaux), qui font suite à la chaîne monadique (la série des cinq atomes, plus la molécule mentale) quand elle se sépare des autres chaînes monadiques contenues dans l'âme-groupe, c'est-à-dire quand

l'animal s'individualise. Sur la première et la plus haute subdivision du plan mental, le corps causal de l'animal individualisé est donc représenté par un certain nombre d'atomes mentaux groupés autour de l'atome permanent. Mais ce n'est pas tout. Ce groupe d'atomes n'est pas encore organisé en corps vivant. L'atome permanent y sommeille et n'y est pas encore devenu le foyer intellectuel qu'il sera un jour chez l'homme.

Développement des centres de conscience.

Pour le moment la partie vraiment vivante du corps causal est celle qui touche à la molécule mentale, c'est-à-dire au corps mental inférieur. Nous savons en effet que l'évolution se poursuit de bas en haut et que le développement des centres de conscience se fait d'abord sur le plan physique, puis sur le plan astral, puis sur le plan mental, par une transition graduelle.

Les vibrations du corps physique de la pierre, en passant de proche en proche à travers les subdivisions liquides, gazeuses, éthériques et atomiques du corps physique ébranlent les couches inférieures du plan astral. C'est le début de la formation du corps astral de la plante.

Quand ce véhicule s'est complété chez l'ani-

mal jusqu'à comprendre les sept variétés de la matière astrale, alors les vibrations s'élèvent jusqu'à la plus basse des subdivisions mentales, celle qui correspond aux solides. Lorsque le corps mental s'est à son tour développé, chez l'animal, au point d'enfermer en lui de la matière des quatre sous-plans inférieurs du plan mental, alors les impulsions de la conscience atteignent la troisième subdivision du plan causal, la plus inférieure, celle qui correspond au troisième éther de notre plan physique. Ce sont, nous l'avons vu, les actes de sacrifice accomplis par l'animal, qui amènent ce résultat.

Naissance de l'Individualité.

Si nous examinons, par exemple, le cas du chien qui offre sa vie pour sauver son maître, nous voyons que le dévouement de cet humble serviteur se traduit, par un double résultat, sur le plan mental. D'abord, tout en haut, sur la plus élevée des subdivisions, l'enveloppe atomique se rompt, l'âme-groupe se déchire, et la chaîne monadique se sépare à jamais de ses compagnes pour vivre seule. C'est la naissance de l'individualité. Puis, deuxième conséquence, en bas sur la troisième subdivision du plan causal, se forme, sous

l'impulsion de la molécule mentale, un tourbillon de force qui attire et agrège une certaine quantité de matière « aroupa » ; cette matière, en s'attachant à la molécule mentale, constitue la partie inférieure du corps causal du chien, de même que les débris de l'enveloppe atomique en forment la partie supérieure. Entre ces deux parties existe un vide sur la deuxième subdivision du plan causal.

Les deux parties du corps causal sont indépendantes l'une de l'autre. Elles tendent à se rejoindre, chacune sous la pression des deux forces qui les poussent : la vie du deuxième Logos qui remonte, la vie de la Monade ou du premier Logos qui descend. Les livres hindous ont symbolisé ce double mouvement d'attraction par l'image de la trombe marine. Un acte plus élevé d'affection ou d'intelligence porte ensuite la conscience de l'animal un peu plus haut. Et, à ce moment précis, les deux courants se rencontrent, les deux portions du corps causal se soudent, l'étincelle jaillit, le feu vivant de la monade s'allume à l'intérieur du globe : l'homme est né.

L'atome mental va se développer à son tour, et prendre peu à peu le gouvernement des trois corps inférieurs. Par son intermédiaire, la Monade exercera désormais une action directe sur l'évolution de ses véhicules. Jusqu'alors son influence se faisait très faiblement sentir. Car la prépondérance appartenait à la vie du deuxième

Logos, l'émanation divine qu'on appelle quelquefois la monade de la forme, et dont le rôle consiste à construire des corps vivants. Cette vie n'est pas Atma-Bouddhi-Manas. Elle est seulement, semble-t-il, Atma-Bouddhi. Sa principale caractéristique est le besoin d'union ; elle cherche à unir les atomes et les molécules, à en composer des corps de plus en plus parfaits, des instruments de plus en plus aptes à mettre la conscience en communication avec les diverses régions de l'univers. Mais d'elle-même elle ne tend pas vers la conscience, elle ne se dirige pas vers l'individualité. Elle est la vie des formes, la vie des corps, la vie collective par excellence ; elle est destinée à devenir la servante de la vie individuelle qui découle du premier Logos.

La troisième effusion de vie.

Rappelons brièvement les caractéristiques des trois grandes effusions divines. La 1^{re}, descendant du troisième Logos ou troisième personne de la Trinité, agit sur la matière cosmique et la divise en atomes et molécules : Manas sépare et produit la multiplicité des éléments. La 2^e, agit sur les atomes et les molécules, elle les assemble en organismes vivants ; Bouddhi unit, et produit

les corps, ou les formes. La 3^e, agit sur les corps ou formes et y place une conscience, une volonté, une direction : Atma produit le sentiment de l'unité. La Monade est l'expression de cette 3^e effusion divine.

Durant tout le cours de la manifestation, à travers toutes les formes qu'elle habitera, à travers tous les phénomènes qu'elle traversera, toujours la monade sera en quête de l'unité. Elle n'aura point de repos qu'elle ne l'ait rencontrée. La deuxième effusion de vie, nous l'avons vu, cherche l'union. Et, précisément parce que sa nature est d'unir, elle deviendra, à un certain moment, le véhicule de la première effusion divine, qui tend vers l'unique. On exprime cette idée en disant, dans nos livres théosophiques, que la forme devient le réceptacle de la vie. Quelquefois on dit aussi que les deux Monades, la monade de la forme, et la monade de la vie, se confondent en une seule, comme deux rayons de soleil, en se mêlant l'un à l'autre, produisent un unique mais plus puissant faisceau de la lumière.

M. Leadbeater, dans son livre sur *l'Homme visible et invisible*, dit que l'émanation divine venant du premier Logos, la Monade, ne descend guère au-dessous du plan bouddhique. Là elle plane comme un nuage puissant, au-dessus de l'essence monadique, ou deuxième vague de vie, comme attendant le moment de se joindre à elle.

Les Chinois ont, sur le même sujet, une légende très intéressante et très expressive. Ils symbolisent la sagesse humaine par un animal fabuleux qu'ils appellent le dragon. Ce dragon a des ailes et vit dans le ciel. Mais il a d'abord été poisson, et habitait l'eau des lacs. Un jour, un nuage descendit jusqu'à la surface de l'onde. A son contact, le poisson prit des ailes et devint dragon.

Ces divers symboles font allusion à la même chose, la rencontre des deux composants divins, la naissance de l'âme humaine, l'achèvement du corps causal, c'est-à-dire la jonction de la molécule mentale à l'atôme permanent. Ce fait si important, début d'un cycle nouveau, ce passage de l'animalité à l'humanité, ne se produit qu'après une préparation d'une très longue durée. La transition entre ces deux états est extrêmement difficile.

Si, dans cette période critique, la nature était laissée à elle-même, elle viendrait sûrement à bout de sa tâche, mais après combien de tâtonnements ! Aussi une assistance spéciale a-t-elle toujours été accordée aux animaux sur le point de devenir hommes. Nous l'avons reçue jadis des grands Êtres qu'on appelle les Fils de l'Intelligence. Nous la donnerons à notre tour quand nous aurons grandi. Mais, dès à présent, nous pouvons la répandre autour de nous, dans la



mesure de nos humbles capacités. Nous sommes déjà capables, à notre modeste degré d'avancement, d'aider de nos pensées, de notre affection, de nos actes, les compagnons inférieurs de notre existence. Nous devons reporter sur eux les bienfaits dont nous avons été comblés. Nous sommes leurs éducateurs. Nous devons les acheminer le plus promptement et le moins douloureusement possible vers la condition humaine.

Le Corps causal du sauvage

Chez l'animal individualisé, le corps causal reste stationnaire pendant de longues périodes. Mais quand enfin la troisième vague de vie sera venue le vivifier et que la triade monadique, Atma-Bouddhi-Manas, en aura définitivement fait sa demeure, les progrès seront plus rapides. Chez le sauvage, les mouvements d'altruisme seront plus fréquents que chez l'animal. Par suite, les vibrations susceptibles de s'élever jusqu'au corps causal seront plus nombreuses.

Mais une autre considération doit entrer en ligne de compte. C'est que le sauvage, étant plus égoïste que l'animal, accomplit des sacrifices dont la valeur est plus haute. L'animal, même individualisé, sait à peine qu'il existe; il donne sa vie sans en soupçonner le prix. Son mérite n'est donc

pas grand et la répercussion sur le corps causal est minime. Le sauvage a pris de lui-même une conscience plus nette. Il tient à l'existence pour des raisons encore obscures et qu'il ne saurait pas exposer d'une manière lucide ; mais il sait qu'il est vivant et que la vie est bonne. S'il y renonce un jour, au profit d'une autre existence qu'il sait n'être pas la sienne, il accomplit un acte d'abnégation déjà susceptible d'un résultat spirituel.

Assurément, ces actes se produisent à des intervalles encore bien espacés. Les faits de véritable dévouement sont rares chez le sauvage. Le nègre du centre de l'Afrique, par exemple, est infiniment plus porté à sacrifier la vie des autres qu'à s'immoler soi-même, et le sentiment de la famille commence tout juste à prendre racine dans son âme.

Le Polynésien, le Maori, pour être d'un type moins cruel, ne présente pas, dans certaines de ses tribus, un égoïsme moins tenace et moins absorbant. Il use, consomme toutes les forces de son âme à la recherche des plaisirs immédiats. Sa vie est toute sensuelle, toute faite de spontanéité et d'imprévoyance. Il chasse, il pêche ; quand il est rassasié, il chante, danse, se couronne de fleurs. Il n'est pas habituellement méchant, mais son âme n'est agitée d'aucun grand sentiment. On le représente en général comme incapable d'un mouvement véritablement bon.

De même son intelligence n'est faite que de notions rudimentaires. Des images concrètes la remplissent et l'absorbent. Les seules idées auxquelles il prenne intérêt représentent les objets matériels dont il est entouré; les notions abstraites lui sont encore inconnues, ou à peu près.

Parfois, on trouve dans ce milieu si fruste, des conceptions religieuses qui étonnent par leur grandeur. Le sauvage les garde, traditionnellement, dans sa langue, mais il ne les comprend pas. Elles lui viennent d'un lointain passé, alors que ses ancêtres, aussi et plus ignorants que lui, vivaient sous la tutelle de grands rois. Ces grands monarques, projecteurs de l'humanité primitive, donnèrent à ces anciennes peuplades des lois et des croyances destinées à les maintenir, bon gré, mal gré, dans le droit chemin de l'évolution.

Ce sont les débris de ces traditions qui se retrouvent chez les sauvages de nos jours; mais ils ne sont plus liés par elles, car ils doivent maintenant marcher seuls. Il se passe pour eux ce que nous avons constaté chez les animaux qui tendent à l'individualité. Les uns et les autres perdent une science qu'ils possédaient sans l'avoir apprise, et ils la perdent pour la retrouver un jour par leurs propres efforts.

L'évolution ne se fait qu'à ce prix. Il ne faut donc pas être surpris de trouver le sauvage si

égoïste, si inintelligent. Herbert Spencer a pu dire, avec un semblant de vérité : « Il y a plus loin de l'intelligence d'un Papou à celle d'un Newton, que de l'intelligence d'un chimpanzé à celle d'un Papou. » La remarque est juste à la surface, mais elle est, en somme, inexacte. Car, il y a entre le corps causal d'un sauvage et celui d'un Newton moins de millions d'années qu'entre le corps causal de ce même sauvage et celui d'un animal individualisé. Pour que le globe vide, dont nous parlent les voyants, s'emplisse de la première lueur divine, il faut des âges sans nombre. Mais une fois que ce point du cycle est atteint, la suite s'accomplit plus rapidement; si le progrès du sauvage nous paraît insensible, il s'effectue pourtant. D'ailleurs, il peut être hâté par l'intervention de l'homme civilisé.

Et peut-être ne faut-il pas considérer la conquête des continents noirs comme nuisible, dans ses véritables conséquences, à la marche de l'humanité. Il va de soi que toutes les injustices, toutes les brutalités, toutes les cruautés commises par l'homme blanc sur l'homme noir entraînent de graves responsabilités karmiques, mais d'un autre côté le mental paresseux du nègre s'éveille peu à peu. Il est permis d'espérer que dans la mer de vibrations intellectuelles que créent les civilisations d'origine indo-européenne, partout où elles s'établissent, quelques-unes

seront assez pures pour s'élever dans la région du dévouement, de la compassion et de la science jusqu'au corps causal des humbles sauvages, et par suite contribueront à son développement.

Cette aide est bien nécessaire, car l'Ego des types inférieurs de l'humanité est, sur son propre plan, quelque chose de bien faible et de bien petit. On l'a souvent comparé à un nouveau-né. Sa vie, à ce degré, est purement physique. Son seul instrument de conscience, c'est son corps physique. C'est là seulement qu'il se sent vivant. Son corps astral n'est encore qu'un instrument bien imparfait, et ne sert qu'à la transmission des vibrations d'origine physique. Quand il dort et que ses sens sont tranquilles, il est inconscient dans le monde astral. De même, et plus encore, son corps mental inférieur n'est pas pour lui un véhicule de conscience.

Le Corps causal d'un type moyen de notre race

Examinons maintenant, de la même façon que nous venons de le faire, le corps causal d'un homme représentant le type moyen de notre race. Si nous nous reportons aux planches en

couleurs qui sont jointes au livre de M. Leadbeater (*l'Homme visible et invisible*), nous pouvons nous faire assez facilement une idée des progrès réalisés. Les colorations sont plus vives et plus largement répandues à l'intérieur du globe. On y remarque des teintes délicates de violet, de jaune, de bleu, de rose et de vert clair indiquant un certain développement de l'altruisme sous ses différentes formes, la spiritualité, l'intellectualité la plus haute, le dévouement à un noble idéal, l'amour de l'humanité, l'aptitude à se rendre utile. Nous allons essayer de rechercher comment s'est accomplie cette transformation.

Il est à peine besoin de dire que bien des incarnations se sont écoulées avant que le corps causal du sauvage ait pu progresser ainsi. L'homme de la cinquième race est beaucoup plus âgé que celui de la troisième. Durant une immense suite d'existences, ses pensées sont peu à peu devenues moins égoïstes, ses désirs moins obstinément attachés au moi. La conscience a pris pleine possession d'elle-même, et insensiblement elle prend le goût du sacrifice. Or, c'est seulement par l'immolation de ce moi inférieur, nous le savons, que peut grandir le moi supérieur.

A ce résultat, trois groupes d'activités concourent : *les actes de dévouement, les aspirations vers l'idéal, les idées générales.* Ainsi par les actes de dévouement, la conscience inférieure

ou l'Ego personnel — que l'on peut, si l'on veut, se représenter sous le symbole de la molécule mentale dont nous avons si longuement parlé — cherche à donner sa propre substance aux autres. Dans cet effort, il libère des énergies qui, ne pouvant plus s'exprimer dans le monde de l'égoïsme, faute de matière assez subtile, montent vers les sous-plans supérieurs du plan mental. Tous les grands sacrifices produisent un résultat de ce genre.

Mais là encore nous sommes obligés de dire que chez l'homme moyen de notre race, les mouvements vraiment désintéressés sont rares. Les dévouements les plus fréquents, ceux du père ou de la mère pour leurs enfants, du citoyen pour sa patrie, contiennent, quand on les analyse, une forte proportion d'égoïsme, et par suite le bénéfice que peut en tirer le moi véritable est généralement fort peu de chose. La famille et la patrie sont les premières écoles de désintéressement, mais elles ne peuvent suffire à développer la plénitude de nos facultés altruistes.

De même, l'amour de l'humanité a une racine essentiellement égoïste. Nous aimons l'humanité, parce que nous sommes nous-mêmes des hommes. « Rien de ce qui est humain ne m'est étranger », a dit le poète latin.

Mais si l'on demande aux plus pieux d'entre

les chrétiens de regarder les animaux comme leurs frères et d'étendre leur sympathie à toute chose vivante, ils répondront que ni l'Évangile, ni la Bible ne contiennent aucun enseignement à ce sujet, et certains ajouteront qu'il est déjà bien assez difficile d'aimer les hommes pour qu'on soit encore tenu de chérir les bêtes. Boutade évidemment ! Car pour qui a bien saisi le sens de l'évolution, pour qui sait découvrir, cachée dans chaque animal, dans chaque plante, une âme divine, sœur de la nôtre, il est bien facile de sympathiser avec toutes les créatures.

Mais au fond de cette boutade, existe un élément de vérité. Il ne faut pas, en effet, négliger nos devoirs étroits envers l'humanité, la patrie, la famille sous prétexte que nous avons des devoirs envers tout l'Univers. Nous ne serons jamais complètement purifiés d'égoïsme, mais nous pouvons nous rendre de moins en moins égoïstes, et chacune de nos tentatives suffira pour grossir la moisson que recueille l'Égo à la fin de chacune de ses incarnations. — De même que tout effort pour bien faire, tout effort pour bien penser produit un résultat spirituel.

En se proposant *un noble idéal*, l'homme se détourne de la terre et se tourne vers le ciel. Soit que cet idéal lui soit offert par une doctrine philosophique, soit qu'il soit le don d'une religion, dans l'un et l'autre cas c'est un secours pré-

cioux. C'est une incitation continuelle à délaisser les fins trop grossières qu'il poursuit habituellement, à quitter les plaisirs que réclame sa conscience inférieure pour rechercher des émotions plus pures.

En s'efforçant de découvrir dans les hauteurs de son intellect une vision qui ne vient pas des sens, la personnalité sort à demi d'elle-même; elle s'oublie, elle se perd de vue, elle s'immole. Elle fait un sacrifice, en un mot, qui, comme tous les sacrifices, profite à la nature supérieure. Voilà pourquoi le mysticisme comme l'ascétisme, sont les grands chemins de l'évolution humaine.

La science aussi sert à élever la conscience inférieure au-dessus d'elle-même. L'observation attentive des faits n'est que le premier pas. Ce n'est pas elle qui intéresse le corps causal. Ce qui importe vraiment c'est la recherche des causes, c'est la détermination des lois qui régissent les phénomènes. C'est l'effort pour atteindre à une représentation de plus en plus nette *des idées générales*, les seules qui aient une existence réelle. Il est assez curieux de constater que la place donnée aux idées générales, dans la philosophie, est de nos jours moins grande qu'autrefois. Platon, dans sa magnifique allégorie de la caverne, avait enseigné que les choses de ce monde sont les ombres et les reflets des choses divines. Les néoplatoniciens et les gnostiques reprirent et

développèrent la même doctrine. Au moyen âge, de grands esprits croyaient à l'existence des universaux, concepts généraux qu'on appelait substances secondes et qui étaient considérées comme plus nobles que les substances premières; immortelles et immuables, tandis que le monde sensible est changeant et périssable, elles étaient les seuls objets dont la connaissance méritât le nom de science.

Plus tard, Kant, dans le vaste système qu'il construisit et qu'on a depuis appelé l'idéalisme subjectif, déclarait que notre esprit ne nous fait connaître que des modifications de notre propre conscience; que nous ne percevons que des apparences. Mais, disait-il, puisqu'il existe des apparences, il faut bien qu'il y ait quelque chose qui apparaisse. Et il proclamait l'existence du noumène, la réalité inconnaissable. Aujourd'hui, la philosophie semble plus positive, ses ailes sont plus courtes. Elle semble craindre de s'élever dans les hauteurs métaphysiques; elle est portée à ne voir dans les idées générales que des combinaisons commodes mais purement imaginaires de l'intellect humain, des étiquettes qui rendent plus facile le classement des faits étudiés par la science.

Il n'est que trop évident que cette conception moderne n'est pas de nature à faciliter les envolées de l'esprit. Néanmoins, les labeurs

de la science ne demeurent pas improductifs. Le souci qu'apporte le savant à se débarrasser de tout préjugé, à éliminer de ses conclusions toute préférence personnelle, à rejeter, si les faits l'y contraignent, une explication qui semblait acquise, toutes ces vertus scientifiques affaiblissent l'empire de la nature inférieure, accroissent l'amour de la vérité et éveillent, à l'insu du chercheur terrestre, les pouvoirs clairvoyants du penseur céleste.

Les arts ont également leur part dans le développement du corps causal, car ils ont pour fin de réaliser sur terre la beauté des formes divines. Or le monde sensible ne nous offrant que des objets qui parlent aux sens, le véritable artiste s'épuise et se consume en impuisantes aspirations vers son idéal. Il cherche à voir et à entendre ce qui ne peut ni se voir, ni s'entendre, les harmonies et les couleurs du monde des archétypes. Et en purifiant son imagination de tout ce qu'elle contient de voluptueux, en y substituant le culte sévère de la pure beauté, en regardant la nature extérieure comme le symbole obscurci d'un univers tout de splendeur et de clarté, il accomplit, lui aussi, un renoncement aux plus chères habitudes du moi inférieur ; lui aussi, s'offre en holocauste, et par ce sacrifice, s'élance côte à côte avec l'ascète, le mystique et le philosophe vers la région des idées pures.

Et les yeux clos, il ouvre aux ailes de son âme
Le monde intérieur et l'horizon divin.

Ces deux beaux vers de Leconte de Lisle, le plus matérialiste peut-être de nos poètes, prouvent bien la réalité et la force des secrètes aspirations de l'âme humaine vers la vie spirituelle. Le pouvoir d'exprimer implique la faculté de concevoir et de sentir. Celui qui a écrit ces nobles et justes images :

« il ouvre aux ailes de son âme,
Le monde intérieur et l'horizon divin. »

avait en lui une source cachée de mysticisme. Sans doute, une prochaine incarnation la fera jaillir de la nuit, pour l'enchantement et le progrès de l'humanité d'alors.

Mais il faut de tels efforts pour progresser. Rien de ce qui est terrestre, sensuel, personnel, ne sert à la croissance du corps causal. Sa matière est faite de sacrifices, de sacrifices vraiment sanglants où la vie de l'Ego inférieur s'échappe et se répand en offrande à son frère immortel. Plus tard, bien plus tard, une heure viendra où le Moi supérieur devra se sacrifier à son tour. Car toute l'évolution roule sur le sacrifice.

Nécessité pour l'Ég. de se réincarner.

Nous pouvons voir, à présent, avec quelle lenteur s'édifie la conscience supérieure, de quelle infime quantité chacun de nos jours, chacune de nos années, chacune de nos existences est susceptible de l'augmenter. Nous ne devons donc pas être surpris d'apprendre qu'au degré d'avancement où est parvenu l'homme de la 5^e Race, son corps causal ne soit pas encore devenu un véhicule de conscience. Dans l'immense majorité des cas, nous dit-on, ce corps n'est pas éveillé. Il vit, dans une sorte de torpeur et de somnolence sur la plus basse des trois subdivisions supérieures du plan mental.

Ces hommes ne savent rien des causes qui déterminent leur évolution ni des lois qui la gouvernent. A la fin de chaque incarnation, quand le corps mental inférieur s'est dissous, et que la période de bonheur dévakhannique a pris fin (nous examinerons ce sujet dans notre prochain chapitre), s'ils cherchent une nouvelle existence physique, ce n'est pas dans un dessein bien défini. Ils sont inconsciemment poussés par la volonté du Logos. Ils cèdent aussi à l'impulsion d'un désir aveugle de trouver une région où ils puissent vivre consciemment. C'est sur la

terre seulement que cette aspiration peut se satisfaire. C'est là qu'ils rencontrent la base solide sur laquelle ils peuvent prendre pied. Le corps physique est le seul où le moi soit pleinement éveillé. Le corps astral est encore un instrument bien imparfait; lorsqu'il est séparé du véhicule physique, pendant le sommeil, il cesse d'être conscient. Le corps mental commence à s'organiser, mais est encore bien loin d'être en état de fonctionner indépendamment sur le plan mental.

Si l'Ego veut vivre, s'il veut se sentir vivre, il doit donc placer sa demeure dans un corps physique. C'est là, comme nous le verrons, qu'à la fin de chaque petit cycle d'existence, il retourne, avide des seules sensations qu'il soit capable de ressentir. En effet, à l'époque dont nous parlons, la conscience qui sommeille dans le corps causal est encore incapable de répondre aux vibrations trop rapides et trop délicates qui animent la matière mentale. Les énergies qu'elle émet ne déploient leur pleine activité que parmi les chocs pesants de la matière physique. Seuls les chocs venus du plus extérieur des mondes, l'extérieur des extérieurs, disaient les gnostiques, éveillent graduellement en elle le sens de la réalité. Son aveugle désir de vie donne naissance à la notion du moi physique, à ce sentiment de l'individualité que nous éprouvons d'une ma

nière si intense et qui nous semble constituer le fond même de notre être.

Eveil de la conscience supérieure.

Cependant, ce n'est qu'une fiction, ce n'est que le reflet de l'individualité véritable qui s'éveille lentement sur le sommet de la vie. Le songe encore obscur de ce dormeur divin nous apparaît à nous, dans les lourdes ténèbres de notre vie physique, comme une conscience lucide et parfaite. Lui, le dormeur, ne voit rien, ne sait rien, ne sent rien autour de lui, dans sa propre sphère d'existence, mais, les forces qui s'écoulent de son cœur et qu'il n'a pas encore appris à manier, sont d'une essence si lumineuse, qu'elles deviennent l'étoile directrice de sa conscience inférieure. Lui, dans l'engourdissement où il est plongé, ignore encore tout des personnalités successives auxquelles il donne naissance. Il ne sait pas que c'est d'elles qu'il reçoit sa nourriture et sa croissance. Il grandit cependant, et en s'assimilant peu à peu la substance des actes, des désirs et des pensées, il apprend que certaines de ces activités favorisent le développement de son être, que d'autres, au contraire, lui sont nuisibles.

L'enfant recherche les sensations agréables et

fuit les sensations pénibles. De même l'Ego enfant recherche les actes, les désirs, les pensées désintéressées, qui lui apportent un accroissement de vitalité, il fuit toutes les œuvres d'égoïsme, qui diminuent sa force. Et par là, il imprime graduellement sur la conscience inférieure, ce sentiment du juste et de l'injuste, du bien et du mal que nous appelons la conscience morale.

Développement progressif des centres de conscience.

Peu à peu l'Ego prend plus efficacement la direction de la personnalité où il s'incarne, et reçoit en retour une moisson plus riche. Les deux centres inférieur et supérieur réagissent donc l'un sur l'autre : tous deux progressent et se développent. L'Ego inférieur a, nous le savons, trois corps pour instruments. Au degré d'évolution dont nous parlons, c'est-à-dire chez l'homme moyen de la race indo-européenne, un seul de ces trois corps est assez développé pour être un véhicule indépendant de conscience : C'est le corps physique. Les deux autres ne peuvent agir que lorsqu'ils sont associés au troisième. Séparés de lui, soit pendant le sommeil, soit après la mort, ils n'ont pas une vie réellement

distincte. Ils se bornent en général à répéter, jusqu'à épuisement, les vibrations auxquelles les ont accoutumés les activités conscientes de l'Ego pendant l'état de veille.

Mais peu à peu, le centre de conscience se déplace et s'élève. La nature de l'homme inférieur, après avoir été purement physique, tend à devenir largement émotionnelle. Notre civilisation manifeste cette tendance. Nous recherchons surtout les émotions. Le corps astral s'organise rapidement, et déjà chez les plus avancés d'entre nous, il est plus qu'un transmetteur de sensations, il est devenu un organisme véritable, que l'Ego peut utiliser consciemment durant le sommeil.

Il est clair que des expériences purement astrales, venant s'ajouter ainsi aux expériences exclusivement physiques, déterminent un progrès plus rapide de croissance du corps causal. La conscience supérieure commence à voir le but des incarnations qu'elle a jusqu'ici aveuglément désirées; elle discerne confusément son passé. Comme l'enfant qui grandit, elle acquiert la mémoire, et avec elle la capacité de se diriger. Les impulsions auxquelles elle soumet la conscience inférieure sont plus énergiques, plus impératives. Elle impose sa volonté sans discussion. L'honneur, la justice, la droiture sont désormais des principes que

l'homme, dans sa vie terrestre, ne mettra plus jamais en question. Le goût des choses spirituelles s'affirme; l'intelligence se plaît aux pensées abstraites, aux notions métaphysiques; elle se hausse de plus en plus aisément à la claire vision des mondes impérissables.

Le Corps causal de l'homme développé et des Maîtres

Le corps causal de l'homme qui est parvenu à ce point de grandeur relative, offre au regard du clairvoyant un spectacle d'une indicible magnificence. M. Leadbeater a tenté dans les lignes suivantes, de nous en faire une description :

« Composé de matière d'une ténuité, d'une impondérabilité inconcevable, ce corps d'une vie intense et frémissant d'un feu vivant, se transforme, à mesure que se parfait son évolution, en un globe rayonnant de couleurs étincelantes, dont les vibrations produisent des ondes de nuances changeantes, nuances inconnues de nos yeux mortels et dont notre langue ne saurait traduire l'éclat, la douceur et la transparence. Prenez les couleurs d'un coucher de soleil d'Egypte et ajoutez-y la merveilleuse douceur d'un soir d'été de nos pays du nord; exagérez

encore ces couleurs en lumière, en transparence et en splendeur autant qu'elles sont supérieures à celles que peut fournir la boîte à couleurs d'un enfant, et malgré tout, celui qui ne l'a pas vue, ne saurait imaginer la beauté de ces sphères radieuses qui étincellent dans le champ visuel d'un clairvoyant, lorsqu'il s'est élevé jusqu'à ce monde supérieur.

« Tous ces corps causals sont pleins d'un feu vivant, provenant d'un plan plus élevé auquel le globe paraît relié par un fil scintillant d'une intense lumière et qui rappelle nettement à l'esprit les paroles des stances de Dzyan : « L'étincelle est suspendue à la flamme par « le fil le plus délié de Fohat. » Plus l'âme grandit et se nourrit de l'inépuisable océan d'esprit divin par le moyen du canal lumineux auquel elle est suspendue, plus ce canal s'étend et se dilate sous l'action du fluide qui l'inonde ; dès lors, dans le prochain sous-plan, c'est comme un torrent de lumière qui unit la terre au ciel. Plus haut encore, il se résume en une sphère immense d'où s'écoulent des flots de lumière vivante, océan sans bornes au sein duquel le corps causal semble se dissoudre. Une fois de plus, la stance nous apporte son témoignage : « Le fil qui unit le Veilleur silencieux à son ombre, devient plus fort et plus radieux à chaque changement. Les lueurs de l'aurore se sont changées en l'éclat glorieux du midi. « Voilà ta roue

actuelle, » dit la flamme à l'étincelle. « Tu es moi-même, mon image et mon ombre. Je me suis vêtue de toi, et tu es mon Vâhân jusqu'au jour : « Sois avec nous », où tu redeviendras moi-même et les autres, toi-même et moi. » (1)

Cette gloire merveilleuse du corps causal ne marque pas l'étape dernière. De plus hauts progrès doivent encore s'accomplir. Le type qui vient d'être décrit représente sur la deuxième subdivision du plan mental l'apparence d'un homme dont le développement spirituel est déjà grand mais qui cependant ne s'est pas encore avancé bien loin sur le sentier de l'Initiation. Le corps causal des Maîtres ou de leurs disciples immédiats revêt des perfections nouvelles. Nous emprunterons à ce sujet, quelques lignes encore au merveilleux livre de M. Leadbeater :

« Que si nous examinons maintenant cette figure, deux points nous frappent aussitôt. C'est, d'abord, l'admirable développement des plus hautes qualités de l'intelligence, de l'amour et de la dévotion qu'elle exprime ; c'est aussi la richesse de sympathie et de spiritualité sublime dont elle témoigne. La puissante éruption d'influence divine que nous avons déjà remarquée, planche XXI, se retrouve ici extraordinairement multipliée ; car, dans la personne de l'Arhat.

(1) L'Homme visible et invisible, p. 101 et 102.

l'homme est devenu un canal qui peut presque parfaitement livrer passage à la vie et à la puissance du Logos. La gloire ne rayonne pas de lui seulement en blanche lumière, mais toutes les nuances de l'arc-en-ciel se jouent autour de lui en tons changeants et chatoyants comme ceux de la nacre ; et il résulte de ce fait que l'on trouve dans cette atmosphère de lumière de quoi fortifier les plus hautes qualités de quiconque s'en approche, quelle que soit la nature de ces qualités. Nul ne peut donc passer dans la zone d'action de l'Arhat sans devenir meilleur. Il éclaire tout ce qui l'environne comme fait le soleil ; car il est devenu, comme le soleil, une manifestation du Logos ». (1)

Tel apparaît aux regards du voyant le corps causal sur le point de devenir parfait. Dans cet admirable véhicule la conscience de l'Ego est fixée sur la plus haute des subdivisions mentales, sur le sous-plan atomique. Il est au-dessus des illusions, il vit au milieu de la pensée même qui gouverne la conduite de la chaîne planétaire. Il voit donc la vérité face à face, et contemple dans les archétypes, la cause et le modèle de toutes les formes qui s'agitent dans les mondes inférieurs. Il veille, de ce lieu sublime, sur la personnalité qui le représente et agit en son

Op. cit., p. 117.

nom sur la terre, dans le Kama-loka, et en Dévakhan. Il sait que cet Ego inférieur n'est point, comme il l'a cru si longtemps, une partie de lui-même, mais un instrument qu'il anime de ses énergies et dont il se sert pour se mettre en rapport avec les régions physique, astrale ou mentale. Il lui donne une conscience, mais il reste lui-même conscient sur son propre plan.

CHAPITRE IX

Le Monde céleste

Nous avons jusqu'à présent considéré le corps mental et le corps causal dans leurs relations avec les corps inférieurs pendant la vie physique. Nous avons examiné le fonctionnement de la pensée telle qu'elle peut s'exprimer à travers le mécanisme cérébral. Il nous reste maintenant à considérer comment le corps mental vit sur son propre plan, après s'être séparé du Kâma-roupa et bien entendu du corps physique.

Lorsque, sur le plan astral, tous les désirs ont été satisfaits, épuisés jusqu'à la dernière vibration, l'Ego quitte le corps astral, comme il a déjà quitté le corps physique, et sa conscience se concentre tout entière dans le corps mental. Ce passage s'effectue lentement, doucement. En abandonnant le dernier sous-plan du plan astral

l'Ego perd peu à peu la notion de lui-même. Il passe par la courte période d'inconscience qui accompagne inévitablement le transfert du moi d'un plan à l'autre, aussi longtemps que le développement des corps n'est pas complet. Puis il s'éveille graduellement sur le plan mental. Sa première impression est le sentiment d'une félicité intense, parfaite, au-dessus de tout désir, car il a quitté le domaine du désir pour entrer dans la région des pensées pures. Les pensées dont il est revêtu et qui forment son corps mental sont dégagées de tout alliage inférieur.

La purification a été accomplie en Kâma-loka. Toutes les pensées qui avaient pour but la satisfaction d'un désir personnel ne pouvaient s'exprimer que sur le plan astral, car elles visaient la recherche d'une sensation, et les sensations ne viennent à l'existence que par la mise en mouvement de la matière astrale. Ces pensées, aspirations égoïstes, calculs d'ambition, rêves de grandeur ont reçu leur salaire et leur réalisation sur le plan astral. Elles sont d'ailleurs si intimement unies à la matière astrale, qu'elles ne peuvent plus s'en séparer, et qu'au lieu d'entrer avec l'Ego, dans le Devakhan, elles s'en vont à la dérive avec les derniers débris de la coque en décomposition. Ou bien, si elles parviennent à se séparer de ce cadavre, elles se trouvent comme frappées de léthargie et impuis-

santes à s'exprimer. Il leur faut à tout prix le secours de la sensation, c'est-à-dire le soutien de la matière astrale.

Absence de tout égoïsme

Le corps mental ne pénètre donc dans le Devakhan, que purifié de toutes ses souillures. Il est exclusivement formé de pensées sans égoïsme. Il peut sembler, au premier examen, assez étrange que sur le plan même de l'Ego, l'égoïsme ne puisse exister. On serait disposé à croire au contraire que la matière mentale permettant à l'Ego de s'isoler et de se connaître comme entité distincte, devrait être incapable d'exprimer autre chose que l'égoïsme. Mais, à la réflexion, cette difficulté disparaît.

En effet, qu'est-ce que l'égoïsme ? C'est un sentiment produit par l'union de deux éléments d'ordre différent, l'un mental, l'autre astral. L'élément d'ordre mental, c'est la notion du moi ; l'élément astral, c'est le besoin du plaisir. La conscience, ou l'âme, se manifestant à travers la pensée, produit le moi ; quand elle s'exprime à travers la sensation, elle crée le désir. L'association du moi et du désir produit l'égoïsme ; c'est le Kâma-Manas dont il est parlé dans nos livres théosophiques,

Mais Kama seul n'est pas égoïste, n'ayant pas de centre mental autour duquel il puisse se fixer, il court sans trêve et sans but d'un objet à l'autre. Manas seul n'est pas égoïste, car n'étant pas troublé par l'agitation de la matière astrale, il ne désire pas de changement.

L'Ego, sur le plan de la pensée, ne désire donc rien. Cette absence de toute convoitise lui assure la paix délicieuse qui est l'une des caractéristiques de la vie en Devakhan. Ce calme succédant aux agitations de la vie physique et aux émotions, même heureuses, de l'existence astrale, apparaît à l'Ego comme la plénitude de la félicité.

D'autres causes encore concourent à sa béatitude. Délivré de la tyrannie des appétits et des sensations, il prend une plus claire conscience de lui-même, il se perçoit comme centre indépendant et immobile, au milieu des formes changeantes qui défilent dans le champ de sa vision. Et précisément, parce qu'il est purifié de tout désir, il peut goûter, sans en être troublé, le jaillissement intérieur de sa propre vie ; il peut contempler sans en être ému, les tableaux qui se déroulent tout autour de lui.

Toutes les religions ont chanté le bonheur céleste, mais aucune n'a su le décrire. Peut-être la meilleure définition a-t-elle été donnée par la théologie chrétienne quand elle a dit que le bonheur des élus consistait dans la contemplation

béatifique des perfections divines. Ce sont des termes assurément bien incolores, mais peut-être laissent-ils mieux entrevoir la vérité que les images enluminées d'or et d'azur que se plaît à composer la piété orientale ou occidentale. L'âme assurément ne voit pas Dieu, ni ses perfections, mais étant placée sur le plan où se reflète sans altération la pensée même du troisième Logos, elle en saisit tout ce que le corps où elle est enfermée et qu'elle a édifié elle-même, pendant sa vie terrestre, la rend capable de comprendre.

Elle voit les glorieuses réalités du ciel à travers les pensées dont elle est enveloppée et qui constituent son corps mental. Sa vue n'est donc pas exempte d'illusion, l'imperfection de ses organes limite encore sa faculté de perception.

Extension de la conscience.

Mais si l'on compare ce nouveau mode de connaissance aux procédés intellectuels dont elle avait l'usage, quand elle vivait sur le plan physique ou dans les régions astrales, il est facile de constater un très grand progrès. Sur le plan physique, la conscience ne pouvait entrevoir les formes mentales qu'à travers trois voiles superposés : les pensées, les sensations et les

résistances de la lourde matière cérébrale ; dans le monde astral, à travers deux voiles : les pensées et les désirs. Dans la région devakhanique un seul voile subsiste, celui des pensées, c'est-à-dire le moins épais des trois. Et le voile devient de plus en plus transparent, à mesure que le corps mental devient plus pur.

Lorsque l'Ego n'a plus pour vêtement devakhanique qu'un souple véhicule formé des plus nobles aspirations de l'âme, c'est-à-dire lorsque la matière en est empruntée aux trois plus hautes subdivisions du plan mental, aucune barrière ne le sépare plus de la vérité. Il la voit face à face, non pas tout entière cependant, car son corps causal n'est pas encore parfaitement développé, et n'est pas en état de répondre à toutes les vibrations qui viennent le frapper, mais du moins ce qu'il voit est réel. Il voit les archétypes, les modèles divins de tout ce qui existe dans les trois mondes inférieurs, la cause sans forme de tout ce qui prend forme pendant la durée du manvantara.

Limitations inévitables.

Il voit aussi les véritables Égos, plus ou moins clairement, suivant la mesure de ses capacités, mais dans ce cas encore, ce qu'il en perçoit est

exact, car l'homme réel a pour demeure les trois sous-plans supérieurs du plan mental. Les hommes que nous voyons sur la terre ne sont que les ombres passagères de celui-là. Nos parents, nos enfants, nos amis, tous ceux que nous croyons connaître, sont les images défigurées des Egos immortels qui vivent au ciel. Ici-bas, ils ne nous apparaissent qu'à travers les brumes, nous l'avons déjà dit, de nos pensées, de nos désirs, et de notre matière physique. Nous les considérons comme des réalités, parce que nous sommes soumis à la même illusion, en ce qui nous concerne nous-mêmes.

Notre moi, qui nous semble si vivant et si durable, est un faible et vacillant reflet de notre Ego céleste. Nous sommes, en vérité, des ombres qui regardent des ombres, nous sommes les silhouettes obscures et grimaçantes des entités lumineuses qui se meuvent harmonieusement dans le monde des archétypes. Nous connaissons donc bien mal ceux que nous croyons le mieux connaître ici-bas ; nous ne voyons d'eux que leur expression physique, et nous ignorons bien des qualités qu'ils possèdent et qui sont trop subtiles pour se mouler dans la fange terrestre.

Il ne faut pas oublier en effet, que le corps causal, même dans sa période initiale, est un foyer d'activités et d'énergies dont une partie seulement peut filtrer au travers des mondes

inférieurs. Ni le corps mental, ni le corps astral, ni le corps physique ne sont une représentation adéquate du corps causal. Mais la moins exacte de ces images est assurément celle qui nous est donnée par la matière physique, et cependant c'est celle que nous tenons pour la plus fidèle. Nous voyons donc les choses à rebours. Il nous faudrait renverser nos notions habituelles sur le réel et l'irréel pour comprendre la valeur et la signification de nos existences dans les différents mondes.

Existence céleste. Sa réalité relative.

Un exemple rendra peut-être le sujet plus aisé à saisir. Une mère entrée en Devakhan, s'entourera de formes pensées représentant ses enfants tels qu'ils étaient lorsqu'elle les a quittés. Mais ces images, étant faites de matière mentale sans aucun mélange d'éléments astrals, ne pourront pas reproduire les côtés égoïstes des êtres aimés. Sur le plan physique la mère n'était pas, malgré son affection, sans connaître les défauts, petits ou grands, de ses enfants, ni sans en souffrir. Mais, dans le monde céleste, la mère a oublié toutes les imperfections et ne se souvient que des vertus.

Elle voit ses enfants à travers les pures pen-

sées qu'elle a emportées au ciel; elle les voit transfigurés, idéalement beaux et bons et son bonheur consiste à aimer de toutes les forces de son cœur des objets si dignes d'être aimés. Dirait-on qu'elle vit dans l'illusion, et que cette copie spiritualisée ne ressemble guère à la personnalité physique de ses enfants? Mais la véritable réalité qu'il importe de reproduire n'est pas la personnalité physique, c'est le corps causal, c'est la forme glorieuse où séjourne l'homme véritable, pendant toute la série de ses incarnations. Or, il n'est pas douteux que les formes-pensées créées par l'ardente affection de la mère, en devakhan, ne soient infiniment plus aptes à représenter la splendeur du corps causal, que ne l'était l'idée insuffisante et mesquine qu'elle se faisait de ses enfants sur le plan physique.

L'image devakhanique est donc incomparablement plus vraie que l'image physique. Cette opinion est d'ailleurs confirmée par les observations des clairvoyants. Ils ont remarqué que les élans d'une affection dévouée et sans égoïsme avaient assez de force pour s'élever jusqu'à l'âme même de la personne aimée, ou, pour parler d'une façon plus symbolique mais plus claire, jusqu'à son corps causal. Or, l'amour appelle l'amour. L'Égo, auquel est parvenu ce message de tendresse répond par une effusion de sympathie qui descend jusqu'à la forme-pensée dont il

est l'objet, l'anime, la transfigure, la rend vivante et radieuse. Et quand la mère croit avoir avec elle, dans son ciel, ses enfants vivants et heureux, elle n'est abusée par aucune illusion. Leur présence est réelle, plus réelle que sur terre; car les images créées par sa tendresse sont des véhicules purement mentaux où les Egos, les âmes de ses bien-aimés, peuvent s'exprimer plus librement et plus pleinement que dans leurs corps physiques.

Propriétés fondamentales du monde devakhanique.

En effet, la matière dont est pétrie notre chair est si pesante et si grossière qu'elle reste insensible à la plupart des vibrations rapides et subtiles qui descendent des régions intellectuelles. Les atomes dont sont composées les cellules de notre cerveau sont loin d'être parvenus à leur entier développement. Ils sont entourés de sept enveloppes qu'on appelle spirilles, (parce qu'elles sont en forme de spires) et dont quatre seulement sont entrées en activité, parce que nous sommes dans la quatrième ronde, ou quatrième incarnation de la chaîne terrestre.

Notre cerveau ne reçoit donc qu'une partie seulement des impressions qu'il est destiné à rece-

voir, dans la suite des temps futurs. Mais les recevrait-il toutes, qu'il serait encore impuissant à nous transmettre avec exactitude les messages de l'au-delà, car il est fait d'une matière à trois dimensions, tandis que les mondes astral et mental comportent quatre et cinq dimensions.

Les corps et l'espace y ont donc des propriétés qu'un cerveau actuel ne peut concevoir. Et nous avons bien tous, à certaines heures plus vivantes de notre existence, quand l'enthousiasme nous emporte sous son aile, ou qu'une haute idée s'empare de notre intelligence, nous avons bien tous le sentiment que certaines de nos aspirations ne peuvent trouver en nous leur forme définitive. Il nous semble que nous lançions vers le ciel des énergies qui se sont envolées si haut qu'elles ne peuvent plus retomber sur le sol.

Et c'est bien vrai, ces énergies ne reviennent plus. Elles appartiennent au ciel par leur nature, et c'est au ciel, dans le devakhan, qu'elles nous attendent pour y fructifier, quand le temps viendra, en une merveilleuse moisson.

Dire qu'elles nous attendent, n'est pas très exact, car elles forment la trame même de notre corps mental. Cependant l'expression n'est pas tout à fait fausse, car, durant toute la période de notre séjour ici-bas ou en kâma-loka, elles restent comme paralysées par la pression des corps physique et astral. Elles attendent, en quelque sorte,

d'être affranchies de cette lourde contrainte, pour reprendre leur libre activité.

L'âme, en devakhan, est donc entourée de ces forces subtiles, pures émotions de l'art, sublimes aspirations de bienfaisance et de dévouement; effusions silencieuses de piété, éclairs fugitifs d'intuition, efforts incessants de la volonté vers des hauteurs à jamais lointaines; tels sont quelques-uns des purs éléments dont est formé le corps devakhanique.

Tel est, créé par lui-même, le monde où l'Ego vivra enfermé, durant son séjour sur le plan mental, monde de joie et d'allégresse, où le chagrin ni l'ennui ni la satiété ne peuvent avoir accès. Toutes ces pures énergies que l'âme a su accumuler durant sa vie physique et qui étaient demeurées stériles, entrent à présent en pleine activité. Libérées de leurs entraves physiques et astrales, rendues à leur propre nature par cette délivrance, elles recouvrent la faculté d'émettre des vibrations en harmonie avec leur milieu.

Or, ce milieu, nous le savons, est rempli d'une matière vivante et organisée, l'essence élémentale, habituée à donner une forme à la pensée de tous les êtres pensants. Le monde mental peut donc être décrit comme une mer immense de pensées, dont aucune n'est basse ni égoïste, car la bassesse et l'égoïsme supposent une association avec la matière astrale, et la matière astrale est exclue du

devakhan. Toutes ces formes-pensées pures, nobles, belles, admirables de contour et d'éclat circulent incessamment dans le monde mental et vont où les attirent des vibrations de même ordre que les leurs. Le corps mental de l'âme entrée en devakhan, appellera donc autour de lui, par attraction magnétique, les pensées de même nature que lui-même, c'est-à-dire faites avec une matière exactement semblable à celle dont il est formé.

Il entrera en contact avec elles, et puisera dans cette rencontre une force nouvelle qui multipliera au centuple ses propres pouvoirs. L'affection d'une mère sera de la sorte vivifiée et multipliée par l'affection de toutes les mères. La mère, en devakhan, sous le choc de ces vibrations, sentira s'exalter les forces de sa tendresse, et son bonheur s'accroîtra en proportion de sa capacité d'aimer. Il en est de même pour toutes les sortes d'activité qui trouvent place au ciel de la pensée. Les sublimes conceptions du grand artiste seront rehaussées et glorifiées à l'infini par un procédé pareil. De même les élans de la dévotion, de même les joies du sacrifice, de même l'idéal du philosophe. Chacun reçoit suivant sa mesure, et la mesure de chacun est comblée.

Chacun trouve place sur l'un des sept sous-plans, et y séjourne jusqu'à ce que toutes les énergies amassées dans son corps mental aient épuisé la somme de leurs activités. Le devakhan

peut donc être divisé, pour la commodité des explications, en sept régions. A chacune correspond un des sept types de matière dont est composé le plan mental.

Il est à noter ici que les âmes ne passent pas successivement d'une subdivision à l'autre, comme en kâma-loka, ou, si l'on veut, la conscience ne se porte pas tour à tour d'un sous-plan à l'autre. L'âme, en s'éveillant du court sommeil qui suit l'abandon du corps astral, se trouve aussitôt dans la plus élevée des régions où elle est capable d'atteindre. Et là, elle reste en communication avec les sous-plans inférieurs. Si la mère, dont nous avons parlé, a été, pendant sa vie, chrétienne ardente non moins que mère tendre, elle s'éveillera sur la deuxième subdivision, dans le ciel des âmes pieuses, et en même temps elle sera entourée de ses enfants, bien que ces apparitions appartiennent, par la nature des matériaux dont elles sont formées, à la première, c'est-à-dire à la moins élevée, des régions devakhaniques.

L'élémental mental.

On peut se demander pourquoi le corps mental ne suit pas, en devakhan, la même loi qui régit le corps astral en kâma-loka, et pourquoi le premier ne s'organise pas, comme le second, en

une série d'enveloppes concentriques, sorte d'écaillés que l'Ego dépouillerait l'une après l'autre.

Les raisons de ce contraste sont, sans doute, assez difficiles à découvrir toutes, et il n'est que les clairvoyants qui puissent être en mesure de donner là-dessus une explication définitive. Cependant l'on peut dire, avec une grande apparence de vérité, que l'élémental mental, cette créature collective qui constitue le corps mental et dont nous avons déjà parlé, n'a pas, en raison de sa nature différente, les mêmes instincts que l'élémental kâmique. Ce dernier, se sentant frappé à mort par la rupture du lien physique et ne pouvant plus recevoir du corps charnel les lourdes vibrations qu'il affectionne, cherche à sauvegarder sa vie en modifiant la structure de son corps. Mais l'élémental mental constitué avec des éléments plus purs, moins avancé en évolution, n'est pas encore assez individualisé pour se défendre aussi énergiquement. Sa seule aspiration, c'est d'appeler en lui la plus grande variété possible de pensées. Ce résultat, le processus devakhanique le lui donne aussi largement que possible en ouvrant le corps mental à toutes les influences extérieures, à la fois.

Ce procédé, que redoute l'élémental kâmique et qui détermine, quand il est employé en kâmaloka, sa décomposition rapide, n'est pas en hostilité avec les besoins de la nature intellectuelle.

Cette dernière tend incessamment à percevoir d'un seul coup l'ensemble de l'univers. C'est la fin qu'elle se propose dans la suite infinie de ses expériences. Quand elle pourra tout contempler d'un seul regard, elle sera parfaite. Mais ne pouvant avoir cette vue totale, elle cherche, en attendant, la plus grande somme de vues partielles, c'est-à-dire le plus grand nombre de pensées.

L'instinct du corps mental, considéré comme une entité vivante, est donc, dans la période de *devakhanique*, entièrement en harmonie avec l'intérêt propre de l'âme humaine.

Il n'y a pas antagonisme, comme en *kâma-lokae* où l'un s'efforce de prolonger le séjour astral, tandis que l'autre voudrait l'abréger. Cet accord des deux tendances, celle de l'essence élémentale qui descend, celle de l'Ego inférieur qui monte, ajoute encore au calme et à la félicité du ciel *devakhanique*, en même temps qu'il en exclut la monotonie. Le bonheur y est fait non pas d'une joie unique, interminablement répétée, mais de toutes les joies auxquelles la matière du corps mental donne la possibilité de répondre et qui sont éprouvées simultanément.

Simultanéité des impressions mentales.

Cette simultanéité ne doit pas surprendre. Déjà sur le plan physique notre pesante ma-

chine cérébrale est susceptible d'éprouver plusieurs sensations à la fois. Nous pouvons, au même moment, sentir des contacts en deux ou plusieurs points de notre corps. Sur le plan mental, où les lois de l'espace et du temps ne limitent presque plus la conscience, les impressions ne sont plus successives, comme ici-bas, mais simultanées.

L'Ego n'est pas servi par cinq sens distincts, dont chacun garde son indépendance vis-à-vis des autres, mais il a pour serviteur un sens unique qui harmonise et combine, en une perception centrale, la variété des vibrations qui viennent en contact avec lui. Ainsi, le son ne se sépare plus de la couleur, ni le goût du toucher ou de l'odorat. Voir, entendre et toucher composent une même opération. Il en est de même pour toutes les pensées qui se pressent autour de l'âme toutes les vibrations qui la frappent, elles sont perçues à la fois, sans effort et sans confusion.

L'âme vit au sein d'une symphonie merveilleuse; autour d'elle tout est lumière, musique, rythme, beauté, joie, dans le même moment. Si donc elle a dans son corps mental, des éléments appartenant à la matière de deux ou de plusieurs subdivisions, elle sera consciente, en même temps, sur ces divers sous-plans. Ce point ne doit pas être oublié dans l'étude que nous allons entreprendre.

Il nous est impossible de nous faire une conception exacte de la félicité devakhanique. Mais il est important de chercher à en obtenir une représentation aussi approchée que possible. Car si nous la tenons pour quelque chose d'inconcevable, d'irréel, comment pourrait-elle devenir un but pour nos activités terrestres? Il faut donc éliminer, de notre idée du bonheur céleste, toute notion qui tendrait à nous écarter de la vérité, autant que la vérité peut nous être connue. C'est pourquoi il est bon de se souvenir, dans les explications qui vont suivre, que la béatitude consiste essentiellement dans une synthèse d'impressions, non dans une succession d'images. Nous en parlerons, il est vrai, comme si les impressions se suivaient, et qu'elles fussent séparées et dichotomisées par l'espace et le temps mais ce sont des erreurs que nous impose l'insuffisance du langage physique et dont il faut s'efforcer de faire abstraction.

**Etude analytique du Devakhan.
La Première Région.**

Nous savons déjà que le monde mental se divise en sept régions, et que chacune d'elles peut être envisagée comme un ciel distinct. Il y a donc

sept cieux. Le premier, en commençant par le plus bas, a pour matière les combinaisons les plus denses de la matière mentale, celles qui correspondent aux solides de notre plan physique. Les pensées, qui peuvent les animer et y prendre forme, sont donc d'un type moins délicat que celles qui trouveront place sur les sous-plans supérieurs. Elles sont exemptes d'égoïsme, mais elles ne sont pas très éloignées de l'égoïsme. Ce sont les premières qui apparaissent dans les âmes peu développées, et les seules, pendant longtemps, qui leur permettent l'accès du devakhan. Ce sont les affections de famille.

En effet, l'attachement que nous portons à nos proches, est de tous les sentiments d'affection le moins désintéressé. Nous aimons les membres de notre famille, nous les préférons aux autres humains parce qu'ils nous ressemblent et qu'ils nous aiment le plus. Les premiers mouvements de sacrifice qui solliciteront notre cœur seront donc tout près d'être égoïstes. Nous ferons abnégation de nous-mêmes, sans doute, mais au profit des êtres qui nous sont le plus chers, c'est-à-dire des êtres qui sont le plus nous-mêmes. Premier pas sur le long chemin de l'évolution de l'âme !

M. Leadbeater rapporte, dans son ouvrage sur le plan mental, plusieurs observations faites par des théosophes clairvoyants et relatives aux

âmes séjournant sur la plus basse subdivision du devakhan. Il cite, entre autres, le cas d'un petit commerçant de Londres. Cet homme avait été, durant sa vie, probe et travailleur. Il n'avait pas une intelligence très cultivée, il n'était pas particulièrement attaché à ses devoirs religieux. Il allait aux offices du dimanche, plutôt pour suivre les usages que pour obéir à sa conscience. La véritable dévotion religieuse n'était pas encore née en lui. Mais il avait pour sa femme et ses enfants une affection très vive et déjà désintéressée. En travaillant du matin au soir dans son étroite boutique, il avait constamment leur image dans son esprit; il s'oubliait pour ne penser qu'à eux. Aussi, après sa mort, une fois délivré du kâma-loka, se trouva-t-il sur le premier des sous-plans devakhaniques, entouré de ceux qu'il chérissait.

Assurément ses facultés intellectuelles ne s'y étaient pas développées soudainement, car la mort n'apporte point de progrès soudain. Le milieu où il vivait heureux était formé des aspirations assez pauvres et assez peu nombreuses qui avaient élevé son âme au-dessus de la recherche des seules jouissances physiques. Mais enfin il était heureux, parfaitement satisfait, tous les besoins de son âme étaient comblés. Et comme il s'oubliait absolument pour ne penser qu'aux siens durant son devakhan, il acquérait, par là,

de plus hautes facultés d'abnégation, qui formeront désormais, dans toutes ses existences à venir, un des traits permanents de son caractère.

Le séjour en devakhan, produit, en effet, deux résultats principaux. Il agit à deux fins. Il procure à l'Ego tout le bonheur qui lui est dû en raison de ses actes passés. En même temps, il fortifie et perfectionne les tendances de l'âme, il les change en qualités définitives.

Nous savons que l'âme arrive au ciel, avec une certaine somme d'énergies qui, faute du milieu nécessaire, n'ont pu s'exprimer durant la vie physique. Une fois libérées dans la région mentale, toutes ces forces sommeillantes développent instantanément leurs activités; elles attirent autour d'elles, comme il a déjà été dit, les différentes variétés de matière et d'essence élémentale dont elles ont besoin pour s'exprimer. Chacune de leurs potentialités se déroule et se manifeste. Or, c'est une loi connue que toute activité manifestée tend d'elle-même à se reproduire. Les qualités manifestées par l'âme, en devakhan, se fortifieront donc par l'exercice, et l'Ego reviendra mieux doué dans l'incarnation suivante.

La Deuxième Région.

Sur le deuxième ciel, c'est-à-dire sur la deuxième subdivision dévakhannique, se rencontrent les fidèles de toutes les religions, ceux dont la foi a été sincère, et la piété sans intérêt personnel, ceux qui n'ont point prié pour les biens de ce monde, mais qui ont voué à leur divinité un culte de pur amour et de pure adoration.

Mais nous sommes, ne l'oublions pas, dans le monde même des formes. Toutes les émanations de l'âme s'y revêtent de contours précis. La dévotion s'y adresse toujours à des figures humaines. Chacune des divinités, qu'il s'agisse de chrétiens, de musulmans, de bouddhistes ou d'hindous, y est adorée sous une image anthropomorphique. Cette sorte de piété est supérieure par ses résultats aux affections de famille, parce qu'elle exige un plus grand renoncement du moi à lui-même. Mais elles sont d'une nature relativement peu élevée; car le dévot place inconsciemment dans l'image mentale de son Dieu beaucoup des traits de son propre caractère, et l'anthropomorphisme qui caractérise cette dévotion est un déguisement de l'égoïsme.

Quelques exemples seront utiles. Je les emprunte, comme ceux qui suivront, au livre déjà

cité de M. Leadbeater. L'observation des clairvoyants porta, entre autres cas, sur les suivants :

Un moine du moyen âge contemplant avec extase le Christ sur la croix. Ses sentiments d'amour et de compassion étaient si profonds que des stigmates, reproduisant les blessures de l'Homme-Dieu, s'imprimaient sur son corps mental. Un autre chrétien se représentait son Dieu comme assis dans la gloire, sur un trône, entouré d'une foule innombrable d'adorateurs parmi lesquels il voyait sa femme et tous les siens. Nous avons là un exemple du mélange de deux sous-plans dont nous avons parlé assez longuement. L'affection de la famille et la dévotion religieuse forment les deux éléments du tableau qu'embrasse, non pas successivement, mais simultanément, le regard de ce chrétien. De même une mère hindoue, adoratrice de Vichnou, voyait Krishna enfant jouant avec ses propres fils, et confondait ainsi dans une même source de joie ses sentiments religieux et son affection maternelle.

Assurément, on peut penser que cette félicité n'est pas d'un ordre très élevé et en effet elle appartient aux catégories inférieures du dévakhau. Cependant, il ne faut pas se laisser abuser par les mots. Les exemples qui viennent d'être donnés suggèrent à la pensée des images terrestres. Une croix, du sang, un trône, une

foule, des enfants qui jouent, ces termes évoquent un tableau tout physique. Aussi ne faut-il pas les prendre à la lettre. Ils ne peuvent pas nous faire comprendre la nature du bonheur dévotionnelle, puisque cette nature échappe à notre compréhension cérébrale. Ils indiquent du moins d'une manière assez claire de quels éléments se composent les sentiments de désintéressement et d'abnégation qui peuvent conduire aux deux derniers sous-plans du plan mental.

La Troisième Région

Dans la troisième région, l'altruisme s'élargit. Il s'adresse encore à des êtres humains, mais avec une affection plus vaste et plus compréhensive. Il semble que ce soient des affections de même ordre que l'attachement de famille, mais étendues à une cité, à une nation, à l'humanité. L'Ego cherche à réaliser le bonheur de ceux qui l'environnent, mais il porte son regard sur un cercle d'un rayon moins court.

C'est le ciel des philanthropes. C'est aussi celui des fidèles qui veulent travailler pour la gloire de Dieu qu'ils adorent. La caractéristique est donc une sympathie qui tend à devenir universelle et qui veut se manifester par des œuvres visibles.

Aussi les artistes peuvent-ils trouver place dans ce troisième ciel, mais à la condition qu'ils n'aient pas vu dans leur art le moyen de parvenir à la célébrité ou de surpasser des rivaux. Ce sont des sentiments entachés d'égoïsme dont l'Ego doit se libérer en kâma-loka. Mais, une fois cette purification accomplie, il peut rester certaines aspirations spirituelles dont la réalisation se produit dans cette portion du dévakhân.

On mentionne, par exemple, le cas d'un musicien d'une haute piété, qui regardait ses œuvres musicales comme des offrandes déposées au pied du Christ. Il ignorait absolument les merveilleux groupements de couleur et de son que produisaient sur le plan mental les compositions musicales. Mais son travail n'était pas inutile car, sans le savoir, il donnait joie et réconfort à bien des hommes par la beauté de ses productions. Le double résultat de son œuvre terrestre et de ses expériences en dévakhân sera donc d'accroître à la fois son talent et son altruisme.

Par les détails que nous présentent les observateurs et dont quelques-uns seulement peuvent être brièvement rapportés, il est facile de voir qu'à mesure que nous montons d'une région à l'autre, l'abnégation de l'âme se fait de plus en plus large. Bornée d'abord au petit cercle de la famille, des amis, de la patrie, elle s'adresse ensuite à une divinité à forme humaine, dont la

dévotion l'élève au-dessus de ses affections encore égoïstes ; puis son abnégation grandit encore, elle cherche à rendre heureux non plus ceux qui lui sont chers, mais indistinctement tous les hommes. Elle atteint ainsi à des hauteurs où les premiers sacrifices n'avaient pu la porter. Elle entre dans la quatrième des demeures célestes.

La quatrième Région

Ici nous trouvons une grande variété de types. Il est assez difficile de les classer. Le plus simple paraît être de les ranger en quatre grandes catégories, les mystiques, les occultistes, les philosophes et les savants, les artistes et les littérateurs.

Il est peut-être inutile de répéter que la caractéristique commune de ces quatre groupes d'âmes bienheureuses est une aspiration soutenue vers l'idéal qui se trouve derrière les formes. Elles sont donc sur les confins des deux mondes qui se partagent le plan mental ; elles sont prêtes à quitter le monde des phénomènes qui passent, pour entrer dans la région des phénomènes qui ne passent plus.

Les premiers qu'il convient de citer sont les mystiques ou religieux, ceux qui sur la terre ont cherché au delà des symboles et des rites la sa-

gesso spirituelle dont ils ont soif. Les bouddhistes et les hindous sont très largement représentés dans ce groupe, et cette constatation s'explique même, les religions orientales attachant une très haute importance au développement de la mysticité. Un certain nombre de parsis ou zoroastriens s'y rencontrent aussi. Les chrétiens et les musulmans n'y figurent qu'à titre exceptionnel. Il semble que les fidèles de ces deux confessions, considérables par le chiffre de leurs adhérents, ne puissent guère s'élever au-delà du troisième ciel. On comprend assez aisément cet insuccès, si l'on veut y regarder de près.

Le christianisme et l'islamisme cultivent surtout la foi. Les formes-pensées dont les fidèles de ces deux religions s'entourent en dévotion, et à travers lesquelles ils se représentent Dieu, sont donc mêlées d'éléments encore trop impurs et ne peuvent s'élever au-dessus du troisième ciel. La croyance à l'éternité des peines, supposant à la divinité les passions vindicatives de l'homme, entoure l'Ego d'un nuage épais d'erreur que ne peuvent percer les clartés du quatrième ciel. Les églises protestantes échappent à ce fatal anthropomorphisme, elles accordent plus de liberté à la raison, mais en même temps, elles étouffent la spiritualité. Il n'y a guère que chez les gnostiques des premiers siècles chrétiens et chez les soufis mahométans que l'on

trouve les qualités caractéristiques du quatrième ciel.

Les occultistes y sont nombreux. Par ce terme d'occultistes, nous entendons les mystiques proprement dits, sans couleur religieuse, ceux qui ont subordonné la vie du corps à la vie de l'âme et pour qui le monde invisible est plus réel que le visible.

Les observateurs citent le cas d'un moine bouddhiste que l'un d'eux avait connu. Il avait étudié la théosophie avec passion. Après sa mort, la figure centrale de son ciel était le Bouddha, près duquel se tenaient les deux Maîtres qui portent un si grand intérêt à la Société théosophique. Ces trois images, forme-pensées issues de lui-même, étaient vitalisées par la force et la sagesse des trois grands Égos qu'elles représentaient. Ce moine se trouvait donc en communion directe avec eux et recevait, de leur bouche même, les enseignements que toute sa vie il avait souhaité obtenir. Quand il reviendra sur la terre, à la suite d'un dévakhan si bien rempli, ce sera, dit-on, pour entrer sur le sentier de l'Initiation.

Plusieurs autres exemples pourraient être cités, mais le cadre de ce travail ne le permet pas. Nous mentionnerons donc, sans nous arrêter, les philosophes et les savants qui ont été guidés uniquement dans leur vie par une recherche ardente et désintéressée de la vérité. Il est aisé de concevoir

que leurs efforts reçoivent une récompense appropriée.

Nous dirons un mot des artistes et des littérateurs. Il s'agit de ceux qui, loin de se borner au culte de la forme sensible, se sont efforcé de donner un vêtement terrestre à l'idéal qu'ils apercevaient au fond de leur âme et que sans eux la foule aurait toujours ignoré. Peintres, sculpteurs, musiciens, poètes, génies de toute sorte, ils voient se réaliser en sons, lignes, couleurs et rythmes les plus fugitives inspirations de leurs rêveries de jadis. Non seulement ils communiquent avec les grands artistes de tous les âges, mais leurs sublimes conceptions établissent entre eux et certains ordres de dévas, un lien de sympathie qui les rend accessibles à l'influence de ces puissantes entités. Ils retireront, de cette association, un accroissement considérable de talent.

Il est inutile de redire que le bonheur de toutes les âmes est complet durant toute la période devakhanique, et qu'il persiste aussi longtemps que les énergies, amassées par l'Ego au cours de sa vie physique, n'ont pas été complètement épuisées. Quel que soit le sous-plan sur lequel les âmes soient placées, il arrive un moment où elles doivent quitter leur corps mental, comme elles ont déjà abandonné le corps physique et le corps astral.

Une nouvelle période d'inconscience se produit alors. La molécule mentale, dont nous avons si longuement parlé, absorbe en elle l'essence de toutes les qualités que la période devakhannique a constituées ou fortifiées dans l'Ego, et la conscience du Penseur se transfère dans le corps causal.

La Cinquième Région.

Première subdivision aroupique du plan mental.

Ici de très notables différences sont à signaler, suivant que nous considérerons des âmes d'un développement plus ou moins étendu. Le réveil, qui suit toute période d'inconscience, a lieu pour chacune des âmes. Mais pour les moins avancées, il est extrêmement bref. On l'a même comparé à la durée d'un éclair. Puis il devient plus long et plus lucide à mesure que le degré d'évolution s'élève. Nous savons que le corps causal vit sur les trois sous-plans supérieurs du monde mental, et que cette portion du monde devakhannique est appelée en sanscrit, aroupa, ou sans forme, amorphe pour employer le seul mot que la langue française possède pour exprimer cette idée.

Nous avons déjà expliqué que ce terme, aroupa

ou amorphe, ne devait pas être entendu dans son sens étroit, car partout où il y a matière, il y a forme. Il semble que par l'emploi de ce vocable, on ait simplement voulu dire que les formes afférentes à ce plan échappaient à tous les essais de représentation verbale. C'est en un mot le monde nouménal opposé au monde phénoménal, que composent les trois plans inférieurs sur lesquels s'écoule l'existence de notre Ego personnel.

Le troisième sous-plan de cette région des noumènes constitue le cinquième ciel. Là se trouvent l'immense majorité des Egos enfermés dans leur corps causal. Il n'est sans doute pas nécessaire de revenir sur la description qui a été faite de ces véhicules. Nous étudions en ce moment le fonctionnement de la conscience dévakhannique et nous laissons de côté la partie descriptive.

Cette conscience est très indécise, très endormie dans la plupart des cas. Elle ne se montre en activité que pendant un court moment, lorsqu'elle a quitté le corps mental. Une illumination soudaine lui révèle le passé, lui fait entrevoir l'avenir; elle saisit les rapports qui existent entre les causes créées dans ses incarnations passées et les effets qui en découleront dans ses existences futures. Mais cette vision n'est qu'une lueur qui s'éteint aussitôt.

D'autres âmes, dans la même région, ont fait des

progrès plus grands. Elles gardent plus longtemps conscience et commencent à connaître leur milieu. La véritable vie de l'homme s'ouvre pour elles ; les réalités éternelles ne leur apparaissent plus défigurées par les prismes grossiers de l'intelligence concrète ; elles contemplent l'abstrait dans son essence, et découvrent l'unité cachée dans les détails des choses ; elles saisissent ce qui persiste à travers tous les changements de forme ; elles se voient elles-mêmes comme identiques et immortelles à travers la série de leurs incarnations.

La Sixième Région.

Dans le sixième ciel, ou deuxième sous-plan mental, habitent un nombre très restreint d'Egos. Leur corps causal est déjà largement organisé. Nous n'avons pas oublié la belle description qu'en a donné M. Leadbeater, dans l'un de ses plus récents ouvrages et qui a été citée précédemment. Cet admirable véhicule est, en même temps, le foyer d'une conscience claire et pénétrante, pour laquelle le but de l'évolution ne demeure plus mystérieux. Tout le passé lui est connu ; elle forme donc à loisir les résolutions qui lui semblent les plus utiles pour son incarnation future. Une fois ses décisions prises, elle les imposera

sans résistance, quand viendra le temps, à la conscience inférieure. Celle-ci se sentira dominée par un maître irrésistible. Car rien n'égale ici-bas la puissance de l'Ego supérieur quand il veut imposer sa volonté. Sur ce sous-plan, le Penseur contemple les archétypes, c'est-à-dire les fondements même de l'univers. Les âmes qui sont admises en ce séjour de gloire sont parmi les plus pures et les plus parfaites de celles que nous avons vu précédemment dans le quatrième ciel avant la dissolution du corps mental.

La Septième Région,

Enfin, sur la plus sublime des subdivisions mentales, sur le sous-plan atomique, le substratum même de tout ce qui est pensée, nous trouvons un groupe, numériquement bien faible, d'Égos humains. Ce sont les Maîtres et les Initiés. Nul autre qu'eux ne séjourne là.

Leur corps causal est fait des essences les plus subtiles de la matière mentale. Il est capable de sentir toutes les vibrations quelles qu'elles soient, et de quelque part qu'elles viennent dans les trois mondes. La conscience a en lui un instrument parfait qui lui permet d'agir instantanément en un point quelconque du triloka. Il suffit que l'Ego

tourne son attention vers un des innombrables objets que contient le globe terrestre et aussitôt cet objet se trouve devant lui. Ni le temps ni l'espace ne font plus obstacle.

Dans la région des formes, même le plus subtil des véhicules, celui qu'on appelle le Mayavi-roupa, et que seul un adepte peut assembler, même cette enveloppe si souple et si légère est sujette aux inconvénients de la locomotion, du transport d'un lieu dans un autre. Cette difficulté n'existe plus pour le corps parfait dont nous parlons. Il donne à son occupant la possibilité de diriger une forme-pensée sur les subdivisions inférieures, de la remplir de son énergie et de l'employer pour instruire et pour aider.

Peu importe, à ce degré, que le corps causal soit, ou non, lié à une incarnation terrestre, l'association à un corps physique n'affaiblit aucun de ses pouvoirs. Il reste le même durant les phases diverses de la vie de l'Ego inférieur.

C'est de ces sommets de l'existence que descendent les influences sublimes et les inspirations du génie. C'est de là que vient le secours des Maîtres de sagesse à toute âme qui aspire au progrès. C'est là que sont fixés les foyers d'où rayonnent sur l'humanité la vie et la lumière. C'est là que commence et que s'achève l'évolution de l'homme, c'est-à-dire de ce centre de conscience que nous avons vu se former, se con-

créer autour de l'atome mental, puis s'agrandir et s'épanouir en un corps idéalement beau et glorieux.

Mais si l'évolution humaine se termine là une autre commence et se poursuit qui ne prendra fin, à son tour, que pour être remplacée par un ordre nouveau et plus haut encore de développement et de progrès. Ainsi l'homme marche de cycle en cycle, à travers l'infinie série des changements vers l'immuable et le parfait.

Dans cette magnifique ascension de l'ignorance absolue vers la science intégrale, de l'inconscience vers la conscience, la halte devakhanique paraît, à la réflexion, comme un des plus sages bienfaits de la nature. Après les tourments et les luttes contradictoires de la vie physique, après les incessantes agitations du kâma-loka, la félicité tranquille et régulière du ciel mental est pour l'âme un repos des plus secourables. C'est une fontaine de fraîcheur et de force où elle se retrempe et se ranime, prête ensuite à de nouvelles souffrances, à des combats plus rudes, à des sacrifices plus cruels. Car elle redescendra vers la chair, à la fin de son séjour céleste.

Durée de la période devakhanique.

On nous dit que cette période de paix et de repos dure habituellement de 500 à 1,500 ans

Il est évidemment impossible de fixer une mesure commune. Tout dépend de la somme d'aspirations spirituelles que l'Égo a su amasser sur le plan physique. Le dévakhane des plus barbares parmi les sauvages sera sans doute extrêmement bref. Au contraire, la moisson intellectuelle d'un Platon ne s'achèvera pas avant dix mille ans. Entre ces deux limites extrêmes, nous pouvons imaginer tous les degrés intermédiaires.

Nous nous souviendrons, néanmoins, qu'un laps de 1,500 ans représente la période moyenne des âmes qui ont atteint un développement normal. Mais il faut se garder de croire que l'Européen, considéré sous cet aspect, soit supérieur à toutes les autres races. Notre civilisation, au contraire, contient relativement peu d'éléments susceptibles d'une fructification dévakhanique. La dépense intellectuelle est considérable, mais elle est presque tout entière employée au service de la vie sensuelle. La recherche de la sensation, tel est le but avoué et célébré de nos sociétés modernes. C'est dire qu'après la mort, une très grande partie de nos énergies trouveront, dans le kâma-loka, le milieu propre à leur manifestation.

Les civilisations de l'Inde, aussi aryennes et par suite aussi intellectuelles que la nôtre, mais tournées davantage vers les choses de l'âme, sont de nature à préparer de plus longs déva-

khans. Cependant, là aussi, la spiritualité semble s'être abaissée pendant que le mental inférieur progresse et domine.

Si donc nous considérons l'ensemble de l'humanité, ce terme de 1.500 ans (1) paraîtra déjà une rémunération très large des quelques mouvements de non-égoïsme dont elle est susceptible. Quinze cents années représentent vingt fois la durée d'une longue vie terrestre de 75 ans. Mais quand l'on songe au nombre immense d'heures, de jours et de mois, qui dans une vie de 75 ans ont été occupés par des pensées et des actes vulgaires, non pas mauvais, peut-être, mais sans portée spirituelle, on peut s'étonner que si peu de bon grain suffise à produire une si vaste moisson, et que des efforts si faibles obtiennent une récompense si longue.

Nous n'avons donc pas sujet d'accuser la nature. Elle nous impose un minimum de souffrance pour nous rendre un maximum de joie ; elle fait succéder à une courte bataille de quelques années une paix qui dure pendant des siècles. Cette paix, nous l'avons dit, est pour l'Ego un bienfait considérable ; elle lui redonne les forces qu'il a

(1) D'après les documents les plus récents, cette durée est considérablement réduite pour les occidentaux ; elle ne dépasserait guère 150 à 500 années.

usées dans le combat terrestre; elle aide à la transformation des tendances encore fugitives en des qualités solidement assises. L'homme entre en dévakhan avec des aspirations encore confuses, il en sort avec des vertus.

Renoncement au Devakhan.

Cette période de repos est donc indispensable. Cependant quelques âmes privilégiées peuvent, par un grand effort de sacrifice, se réincarner presque immédiatement. Pour celles-là les joies du dévakhan, si pures cependant, sont trop égoïstes. Elles ont hâte d'y renoncer pour reprendre un corps physique et retourner parmi la foule ignorante des hommes, les aider de plus près et avec des moyens d'action plus directs.

C'est là un grand privilège et un grand sacrifice. C'est une dérogation au cours régulier des choses. Aussi certaines conditions sont-elles exigées rigoureusement de ceux qui veulent pratiquer ce difficile renoncement.

Il faut d'abord que le choix vienne de leur ego inférieur, c'est-à-dire de la personnalité terrestre, car c'est elle qui est en cause. La période dévakhanique est l'une des phases de son existence, la plus longue et la plus heureuse.

Si l'ego inférieur devait se dissoudre et s'absorber dans le corps causal, aussitôt après avoir quitté le kâma-loka, il serait frustré de la part de repos et de félicité à laquelle ses travaux lui ont donné droit. La loi de justice ne serait plus observée. Durant sa vie physique, cet ego a thésaurisé une certaine somme d'énergies spirituelles. Il a réuni, pièce à pièce, pour ainsi dire, un capital de richesses spirituelles dont la loi karmique lui réserve la jouissance en dévakhan. Ce trésor est son bien, son œuvre, le fruit de ses sacrifices sur la terre. C'est donc à lui d'en bénéficier, ou d'en faire abandon.

Sans doute, l'Ego supérieur, plus sage et plus clairvoyant, pourrait intervenir, au nom de sa plus haute intelligence et en imposer le sacrifice. Mais un tel acte d'autorité donnerait un résultat médiocre. La personnalité, ignorant ce qu'elle perd, serait comme un enfant qui renoncerait à une fortune dont il ne sait pas la valeur. Nul mérite ne peut résulter d'une pareille décision. L'âme ne gagnerait donc rien à l'imposer à la conscience mentale.

On peut dire, il est vrai, que dans ce cas l'Ego accomplirait un sacrifice pour son propre compte. Il perdrait, en effet, les progrès intellectuels qui résultent du développement intense des activités mentales pendant la période dévakhanique.

On sait que le bonheur du ciel n'est pas seulement une récompense merveilleuse, mais qu'il est aussi un agent d'évolution des plus actifs. Toutes les tendances, à la suite de leur épanouissement dans la région mentale, se changent en facultés intellectuelles, artistiques, morales, etc. L'Ego supérieur perdrait donc toute cette moisson et par suite accomplirait un acte de renoncement à son propre préjudice, et non pas seulement, comme il semble au premier coup d'œil, au détriment de la personnalité inférieure.

Cela est vrai, incontestablement. Aussi sommes-nous, à la suite de cette réflexion, porté à penser que chacune des deux parties de l'âme humaine doit apporter sa contribution à l'immense sacrifice dont nous parlons. Chacune de son côté prononce son renoncement. Pendant que la personnalité terrestre, parvenue au seuil du ciel, s'interdit d'y pénétrer pour retourner au plus vite sur la terre d'où elle vient, à ce même moment, l'Ego supérieur dans la gloire de son corps radieux accomplit une immolation pareille en se privant volontairement des fruits de l'incarnation qui prend fin. Les deux volontés s'accordent et communient dans un même élan d'oubli de soi-même et d'amour pour l'humanité.

Mais une entente aussi parfaite suppose dans chacune des deux consciences un éveil déjà bien marqué. Il faut que le Manas supérieur soit en

état de suivre les diverses phases de l'incarnation, et d'y aider, s'il le juge à propos.

Il faut que la personnalité inférieure soit en mesure d'apprécier la portée du sacrifice auquel elle se résigne, et par suite qu'elle connaisse déjà les joies dont elle se détourne.

Ces deux conditions ne se rencontrent que chez des âmes d'une haute élévation. En particulier, le dernier point implique un corps mental assez développé pour fonctionner comme véhicule de conscience sur le plan dévakhânique pendant la vie terrestre. L'homme, capable de ce renoncement doit, comme saint Paul, être entré vivant au ciel et en avoir rapporté le souvenir sur la terre. Pour l'immense majorité des hommes, un tel dévouement est hors de leur portée.

Il nous est facile d'affirmer que nous sommes prêts à faire abandon des égoïstes félicités du dévakhân. Mais nous ne serons pas pris au mot, parce que nous ignorons de quoi nous parlons. Le repos du ciel nous est indispensable. Nous ne sommes pas assez forts pour supporter coup sur coup les épreuves de deux incarnations. Nous ne sommes pas assez grands pour être capables d'un sacrifice vraiment utile à l'humanité. Nos mérites sont probablement bien peu de chose, bien mesquins. Comment donc notre renoncement aux récompenses qu'ils nous ont acquises pourrait-il être un bienfait

pour nos frères ? Sans doute, nous reviendrions plus tôt ici-bas, et serions ainsi en état de reprendre presque sans interruption la tâche de la vie précédente. Mais ce n'est là qu'un des résultats, et le moindre, du sacrifice dévakhannique. Il est une autre conséquence d'une portée bien plus grande.

Les forces spirituelles, qui auraient été consommées dans les béatitudes du monde mental, n'étant pas utilisées au profit de l'Ego, deviennent libres et peuvent être employées au bien général. Les pures pensées, les nobles aspirations, les élans vers le beau, les mouvements d'enthousiasme et de dévouement, tout ce qui faisait la vie spirituelle de l'Ego, tout ce qui l'attendait en dévakhann pour lui composer une félicité sans nuage, tout ce trésor est laissé sans maître. Néanmoins, il ne sera pas perdu. Il sera versé, dans la vaste réserve d'énergies spirituelles où les grands Etres qui dirigent la race, puisent, suivant les besoins, pour stimuler et fortifier les faibles et les retardataires. C'est là la réversibilité des mérites, dont l'Eglise catholique a conservé une notion exacte, sous le symbolisme des indulgences. C'est d'ailleurs, comme on a pu le remarquer, l'une des multiples applications des lois scientifiques de conservation et de transformation des énergies.

Ceux qui sont reconnus dignes de ce sacrifice,

n'entrent pas en dévakhān. Ils restent sur le plan astral, généralement dans les régions supérieures. Ils y sont naturellement en pleine conscience et en pleine activité. Ils peuvent agir sur tous les sous-plans et continuer, comme bienfaiteurs invisibles, l'œuvre de dévouement qu'ils ont commencée sur la terre.

Ils ont, comme nous l'avons vu, la faculté de se transporter dans le monde de la pensée, leur corps mental étant assez développé pour leur servir de véhicule indépendant. Mais ils doivent bien se garder de le faire. Car, à peine y auraient-ils pénétré que les lois auxquelles ils sont exceptionnellement soustraits, reprendraient sur eux tout leur empire, et qu'ils seraient entraînés sans retour dans l'irrésistible courant de l'évolution.

Sous cette réserve, ils attendent sur le plan astral que les grands Adeptes dont ils sont les disciples plus ou moins avancés, leur aient préparé une nouvelle naissance physique. Pour cette petite élite de privilégiés, les corps mental et astral restent donc intacts d'une incarnation à l'autre. Seul le corps physique est renouvelé.

La Réincarnation.

Mais tout autre est le processus normal du retour vers le monde terrestre. Lorsque la période dévakhannique a pris fin, l'Ego, enfermé dans son corps causal, aperçoit, dans une vision plus ou moins fugitive, la suite de ses incarnations passées et la ligne directrice de son avenir. C'est le moment où, rappelant à lui, comme dans une large aspiration, toutes les énergies qu'il avait projetées au dehors, il atteint le maximum de sa vitalité. Le corps causal brille des plus étincelantes couleurs et s'illumine de feux incomparables. Mais cet instant passe vite. La volonté puissante de la Monade, dont il est l'émanation, le pousse de nouveau vers les mondes inférieurs. Cette impulsion se manifeste en lui comme un invincible désir.

L'Ego retombé soit dans le sommeil, soit dans une demi-conscience, cherche instinctivement un surcroît de vie dans la matière. Il avait attiré au dedans de son corps causal, la molécule mentale et les atomes astral et physique. Il les rejette au dehors, animés d'une nouvelle énergie. Alors commence un autre cycle d'existence. La molécule mentale revient dans le milieu qui lui est propre et qu'elle a quitté précédemment. Elle y

arrive, chargée de facultés prêtes à s'exprimer, de potentialités tendant à s'extérioriser, de vibrations sur le point de s'échapper au dehors.

Le premier contact venu de la région mentale déterminera la mise en train de ses activités latentes. Une fois éveillée, la molécule se comporte à la manière d'un aimant. Elle attire autour d'elle la matière et l'essence élémentale dont les rythmes s'harmonisent avec les siens. Peu à peu s'agglomère autour d'elle une nuée confuse, un brouillard de pensées qui ne parvient pas à prendre une forme nette. Le corps mental ne peut pas se reconstituer de lui-même. La conscience qui le dirige est encore trop endormie. Il faut pour l'éveiller, l'intervention de massives vibrations physiques, qui lui parviendront à travers le corps astral.

Par conséquent, aussi longtemps que ni le corps astral, ni le corps physique n'auront atteint un développement suffisant, le corps mental ne pourra pas se réorganiser. Nous savons que ce travail de reconstitution ne s'achève pas avant la septième année du corps physique. Jusque-là, le corps mental, peut-on dire, demeure dans l'inconscience. L'éveil lui viendra du bas.

Sur le plan mental, il ne connaît rien. Les seules vibrations auxquelles il soit sensible, lui viennent du plan physique. Il n'a aucun souvenir du passé. Il n'existait pas lors de la dernière incarna-

tion. Toutefois la molécule mentale pourrait être le siège d'une mémoire complète. Mais, suivant la parole antique, elle a bu l'eau du Léthé. L'Ego supérieur lui a repris sa moisson, et le souvenir est dans le corps causal.

CHAPITRE V

Le Corps Bouddhique ou de la Sagesse

NOTIONS PRÉLIMINAIRES

Avec l'achèvement complet du corps causal se ferme le cycle normal de l'évolution humaine. L'âme, après des péripéties qui semblaient devoir être sans issue, s'est assuré à jamais la possession d'un véhicule immortel, capable de la transporter sans défaillir d'un bout à l'autre du manvantara.

Nous nous souvenons que la théosophie appelle manvantara une immense période de temps au cours de laquelle la chaîne planétaire, dont notre terre forme un anneau, se détruit et se renouvelle sept fois. Durant cette période, si longue qu'on peut bien l'appeler une éternité, l'âme, enveloppée dans son corps causal devenu parfait, ne perd plus jamais le sentiment de son

unité. Elle garde à travers la série de ses incarnations la conscience claire de son identité. Elle se reconnaît et se retrouve sous toutes les formes qu'elle a traversées, sous toutes les apparences qu'elle a revêtues, sous toutes les personnalités qu'elle a occupées, comme le tragédien se revoit toujours lui-même à travers la série des rôles qu'il a joués.

L'homme, sur la terre, du berceau à la tombe, conserve la notion, d'un « je », d'un « moi » qui persiste sous les changements du corps et de l'intelligence. De même l'Homme céleste se connaît identique à lui-même, du commencement à la fin d'un manvantara. Sa mémoire infailible peut remonter l'enchaînement des faits auxquels il a été mêlé dans les trois mondes inférieurs. Cette mémoire, il la puise dans son corps causal où tous les souvenirs du passé sont emmagasinés.

Mais l'Ego supérieur ne se borne pas à la connaissance du trikola. Il est en outre conscient sur son propre plan. Dans ces régions sublimes de l'archétype auxquelles il appartient par droit de naissance, le corps causal est devenu un admirable instrument de perception. Archétype lui-même, l'une des idées immortelles que l'Intelligence cosmique a conçues, son évolution lui permet de devenir un véhicule de conscience dans le monde même des archétypes, c'est à-dire

pour employer un mot désormais familier, sur les trois subdivisions aroupa du plan mental. Là, se fait sa croissance entière. Là se commence et se termine son développement.

Au début, il apparaissait aux regards du voyant comme un globe presque vide, mais déjà paré de nuances charmantes. A la fin, c'est une sphère resplendissante de mille colorations et pleine d'un feu vivant. Au début c'était une enveloppe de forme encore confuse, sans contours bien arrêtés, où la conscience ne pouvait s'exercer. A la fin c'est un corps d'une organisation admirablement achevée, aux lignes précises et fermes, où l'Ego se déploie librement dans tous les sens où il lui plaît de se porter.

Grâce à ce véhicule, aucune des grandes idées projetées par le troisième Logos sur les parties supérieures du plan mental ne demeure étrangère au penseur. Il embrasse tout le plan de la chaîne planétaire. Nous l'avons déjà dit plusieurs fois mais c'est une notion importante. On nous pardonnera d'y revenir.

L'Ego humain, l'homme véritable, a terminé sa carrière. Ayant atteint son plein épanouissement, il n'a plus besoin de renaître. Les mondes inférieurs ne peuvent plus contribuer à sa science, puisque tous leurs phénomènes sont contenus en puissance dans les noumènes au milieu desquels il vit. La soif de la vie matérielle, qui le poussait

à des incarnations sans cesse renouvelées, s'est apaisée pour jamais. Son corps s'est affiné au point d'être sensible aux plus délicates vibrations du monde des idées abstraites. Les secousses violentes, qui montaient jusqu'à lui du fond des régions concrètes et qui l'ont graduellement tiré de son sommeil, sont désormais sans signification pour lui, et ne l'affectent même plus. Elles sont trop grossières pour sa nature sublime ; elles sont illusoire, mensongères, inutiles.

L'Ego sait maintenant distinguer l'irréel du réel, le permanent du fugitif, la vie de la mort. Il sait qu'au-dessous de lui, tout n'est qu'apparence, fumée, déception, et qu'autour de lui seulement et plus encore au-dessus, est la réalité, la lumière et la vérité.

Il n'est donc plus sujet à l'ignorance qui l'aveuglait, quand il traversait les divers règnes de la nature, élémental, minéral, végétal, animal et humain. Il a parcouru le cycle entier des changements. Il est parfait, mais parfait seulement si l'on considère les trois mondes inférieurs, les plans mental, astral, et physique. Au-dessus de lui deux régions dont nous avons parlé, les plans bouddhique et âtmique, ne lui sont pas accessibles. Pour y pénétrer et y vivre, il faut d'autres corps. Mais le développement de ces nouveaux véhicules n'appartient plus à l'évolution humaine proprement dite.

Ici se termine le règne humain et commence le règne angélique. Toutefois, pour la majorité des hommes, pour ceux qui se laissent porter par le courant de la volonté divine, sans s'aider eux-mêmes, cet immense résultat, ne sera pas atteint avant des myriades de siècles. Normalement, le corps causal ne deviendra parfait qu'au terme de la septième ronde. Or, des milliards d'années nous séparent de cette échéance incroyablement éloignée.

Digression nécessaire. Les rondes, les races.

Un regard jeté sur notre situation dans l'Univers nous fera mieux comprendre l'immensité de la période cosmique. Cette constatation sera profitable à plus d'un titre. D'abord elle nous éclairera sur notre propre position ; elle nous incitera ensuite à faire de notre mieux pour abrégé la lenteur de notre progrès. Car il est en notre pouvoir d'avancer beaucoup plus vite. Enfin, elle rendra plus facile les explications que nous aurons à présenter au sujet du corps bouddhique.

Nous sommes, nous dit-on, dans la quatrième ronde du quatrième manvantara.

Nous appartenons à la cinquième race, dont l'apparition remonte à un million d'années ;

nous passerons encore par deux autres races, avant de quitter la terre, pour reprendre le cours de nos existences dans une autre planète, Mercure, nous dit-on. Là nous aurons pour véhicule normal de conscience un corps physique, moins dense et moins lourd que le nôtre, c'est-à-dire un corps éthérique.

Après avoir traversé sept races, nous passerons dans une autre planète. On la désigne sous le nom de planète F de notre chaîne terrestre. Ce globe appartenant au monde astral, nous n'y aurons plus de corps physique. Le véhicule normal de conscience y sera le corps astral.

Une nouvelle série de réincarnations à travers sept races nous conduira au globe G, septième et dernière planète de notre système. Là, c'est le corps mental qui sera la base de notre existence et l'instrument de la conscience. La planète étant tout entière composée de pensées nous y vivrons dans un corps de pensées c'est-à-dire dans un devakhan très prolongé et très varié. Puis viendra la dissolution de la chaîne terrestre, et une immense période de sommeil et d'inconscience pour ceux dont le corps causal n'est pas suffisamment développé, enfin la reconstitution de la chaîne terrestre sur un modèle quelque peu modifié et au moyen d'astres nouveaux.

Nous entrerons alors dans la cinquième

ronde et nous aurons à repasser par le même cycle déjà décrit, mais sur un degré plus élevé de la spirale : sept races sur chacune des planètes, et un perfectionnement de plus en plus achevé des corps physique, astral et mental. De même, dans la sixième ronde et de même dans la septième. Cependant, cette dernière offre une particularité des plus importantes ; elle n'aura qu'une planète physique, au lieu de trois. Par suite, il y aura deux globes sur le plan astral, deux sur le plan mental et deux sur le plan causal, c'est-à-dire sur les trois subdivisions supérieures du plan mental.

C'est donc à la fin seulement de cette septième ronde que nous aurons pour véhicule normal de conscience notre corps causal, ou si l'on veut, l'archétype de notre individualité, l'idée-mère apparue au début du manvantara, sur les sommets du plan mental, et contenant en germe toute la suite de nos incarnations. Cet archétype sera devenu véritablement le corps de notre Ego spirituel, son véhicule, son centre de conscience, la demeure qu'il s'est bâtie de ses propres mains, au milieu de l'Univers, pour s'isoler et se protéger contre toutes les entreprises du monde extérieur. Enfermé dans cette forteresse solide, il résiste à la destruction et traverse, intact, les vicissitudes d'un manvantara entier. Mais il ne peut durer davantage. S'il veut une existence

plus longue il faut qu'il défasse son propre ouvrage.

Il faut qu'il renverse cette muraille qu'il a édifiée autour de lui-même et où il a enfermé sa conscience du moi. Son moi ne peut pas survivre au manvantara. Quand périront les trois mondes physique, astral et mental, de notre système planétaire, avec eux disparaîtront toutes les créatures dont la conscience était fixée dans l'un de ces mondes. Or le « moi » nous le savons, appartient au monde de la pensée, à la région supérieure des archétypes. Quand les archétypes s'effaceront l'un après l'autre, comme des flambeaux qui s'éteignent, quand ils retourneront dans le sein profond de l'abîme, le corps causal suivra leur destin. La notion du moi s'abolira du même coup.

Si donc au moment de la dissolution de la dernière planète de notre système terrestre, la Monade a pour centre unique de conscience le moi du corps causal, la disparition totale de ce centre la laissera sans moyen d'expression dans les régions encore intactes de l'Univers, c'est-à-dire sur les plans bouddhique et atmique. Une période d'inconscience extrêmement longue, égale en durée au manvantara, suivra la phase consciente. Tel sera le sort des âmes qui, au jour du grand jugement, ne posséderont pas de corps bouddhique. Elles tomberont dans un sommeil profond pour s'éveiller bien des myriades de

siècles plus tard, à l'heure où l'aurore d'un nouveau cycle planétaire ramènera la renaissance d'un triloka rajeuni.

Mais d'autres âmes pourront éviter ce destin. Portées sur les ailes puissantes de la sagesse et de l'amour, elles s'élèveront au-dessus des ruines de l'individualité ; elles planeront sans défaillance, au-dessus de l'Océan d'oubli, et traverseront le pralaya entier sans perdre ni la mémoire du passé ni la connaissance du présent.

La conscience bouddhique

Mais cette conscience ne sera pas celle du moi : ce sera quelque chose de tout différent, de très étrange, de très difficile à imaginer. La description en a été plusieurs fois essayée. Mais de l'aveu même des écrivains chaque tentative a échoué.

Nous avons déjà eu l'occasion de dire combien il était malaisé de rapporter dans la conscience cérébrale le souvenir des choses vues dans d'autres mondes. Nous avons dit que les visions astrale ou mentale, plus encore de la région des archétypes, se rapportaient à des objets à 4 et 5 dimensions, et qu'il était par suite impossible de s'en faire une représentation à peu près exacte

dans un espace à 3 dimensions comme le nôtre.

Mais à présent, la difficulté s'accroît encore. Il s'agit d'un monde où la notion du moi n'existe pas. Or, nous ne pouvons rien concevoir en dehors de notre moi. Il s'agit d'une région où la pensée n'a point de place. Or nous ne connaissons rien que par le secours de la pensée. Qu'on nous enlève la notion du moi, qu'on nous retire la pensée, et il nous semblera que nous tombons dans le néant.

Au contraire, nous entrerons dans la vie. Mais cette vie, sans pensée, sans individualité, au-dessus de l'Ego supérieur, au-dessus des idées générales, comment la personnalité terrestre pourrait-elle se la représenter ? Les descriptions des voyants sont donc nécessairement inexactes. Le plus souvent, elles nous paraissent confuses, inintelligibles. Encore est-ce là la moindre de leurs imperfections. Car lorsqu'elles nous semblent claires, elles n'en sont que plus trompeuses. Leurs images ne pouvant réveiller dans nos mémoires le souvenir du déjà vu, évoquent simplement des notions auxquelles notre moi est toujours associé.

Nous nous figurons notre « moi » transporté sur le plan bouddhique, et cette conception suffit à étendre un voile d'erreur sur le spectacle que nous présente notre imagination. Nous pourrions tout au plus obtenir une faible idée de la réalité

saisir une ombre de vérité, en faisant abstraction des mots, en imposant silence à l'intellect, en cherchant, avec le cœur seul, la vie cachée derrière les paroles. Sous le bénéfice de cet avertissement, nous allons entrer dans les explications que comporte notre difficile sujet.

Caractéristiques fondamentales du plan bouddhique

Le plan bouddhique est le quatrième de l'Univers. La première des particularités qui le caractérisent est d'être commun aux sept chaînes planétaires du système solaire. Tandis que Neptune, Uranus, Saturne, Jupiter, la Terre, Vénus et Vulcain sont nettement séparés, sur les plans mental, astral et physique, ils se réunissent au contraire sur le plan bouddhique et y forment une agglomération unique.

On nous dit, en effet que notre système solaire, regardé de très haut, reproduit l'apparence d'une fleur de lotus plongée dans l'eau d'un lac. Les extrémités des pétales se montrent seules à la surface, et semblent isolées les unes des autres, comme les globes dans l'espace. En réalité, la séparation n'existe pas. Les pétales se joignent sous l'eau, et forment une seule corolle. Les

globes s'assemblent, sur le plan bouddhique et deviennent un même univers.

Le plan bouddhique est donc la région de l'union. Les différents systèmes planétaires y constituent un seul tout.

Et comme ce qui est vrai du macrocosme, l'est également du microcosme, les egos n'y sont plus séparés. Les âmes se fusionnent en une âme commune où vibrent toutes les joies et toutes les tristesses des sept systèmes planétaires. Le corps bouddhique a donc une fonction inverse de celle du corps mental. Ce dernier a pour rôle d'isoler la conscience, afin de constituer un moi ; le premier, au contraire, détruit le moi, afin de former une conscience unie à toutes les autres, une conscience universelle. C'est donc bien le corps de l'union.

C'est aussi le corps de la sagesse. Bouddhi, en effet, signifie, en sanscrit, sagesse, connaissance infallible et directe de la vérité. La conscience bouddhique, percevant l'ensemble aussi bien que la partie, saisit exactement les rapports réels des êtres et des choses dans le plan de l'univers. Elle ne regarde pas au dehors, comme dans le monde des archétypes, mais en elle-même, car elle contient tout. Tout ce qui vit lui apparaît comme élément de sa propre vie.

C'est aussi le corps de l'amour pur et du sacrifice. Car que cherche l'âme, enveloppée dans ce

divin véhicule ? à se donner, à se sacrifier sans cesse au bénéfice de toutes les autres vies, à répéter l'exemple du Christ s'immolant pour aider et sauver ? C'est enfin le corps de félicité, dont parlent les Védantins, Anandomayakosha, parce que la vraie source de joie est dans le sacrifice, et que plus haute est l'immolation plus profonde est la béatitude.

Mais détruire le moi, s'offrir sans cesse en holocauste pour le bien de l'Univers, c'est le partage d'une bien mince élite. Très peu d'hommes, les Initiés seulement, sont montés aussi haut. Les renseignements que nous pouvons posséder au sujet du plan et du corps bouddhique sont donc très rares. Les plus instructifs nous viennent peut-être de Plotin.

Puissante intuition de Plotin

Ce grand philosophe, il suffit de le rappeler rapidement, était le chef de l'école néo-platonicienne. Il vivait au troisième siècle ; ses doctrines, professées à Rome, étaient renouvelées de l'enseignement de Platon, mais développées dans un sens plus mystique. La critique contemporaine s'accorde à donner une place prépondérante à ce grand esprit dans le mouvement philosophique et

religieux de l'époque. Les travaux les plus récents mettent en lumière la puissante action qu'il exerça non seulement sur les formes ultimes de la religion païenne, mais en outre sur l'évolution de la théologie chrétienne. Certaines grandes idées, tirées directement de sa doctrine, ont inspiré Clément d'Alexandrie, saint Augustin, ont passé ensuite dans les œuvres attribuées à saint Denis l'Aréopagite, puis ont poursuivi leur chemin jusqu'à nous, transmises par saint Thomas d'Aquin et autres.

A l'heure où les mystères antiques entraient en décadence et où le christianisme commençait à triompher, ce grand homme semble tenir une place unique. Il est à la fois hiérophante et philosophe. Il est, comme nous disons aujourd'hui, à un tournant de l'histoire. Il se dresse à la bifurcation de deux chemins, la religion et la philosophie, qui vont en divergeant de plus en plus à travers les siècles, jusqu'au jour, que déjà nous pouvons découvrir dans l'avenir, où elles se réuniront de nouveau.

Les enseignements de Plotin sont donc précieux et méritent une étude attentive. Ils ont été rassemblés par son disciple Porphyre et publiés sous le nom d'*Ennéades*. Mme Besant, dans la préface de *la Sagesse Antique*, emprunte à Plotin la citation suivante qu'elle conseille de relire et de méditer : nous suivrons cet avis. Nous lirons

d'abord le texte et nous le reprendrons phrase par phrase, cherchant ensemble le sens véritable.

« Ils voient en même temps toutes choses, non pas celles soumises à la génération, mais celles en qui l'essence réside. Et ils se perçoivent eux-mêmes en autrui. Car toute chose, en ce lieu, est diaphane; rien n'est obscur et résistant, mais est vu par chacun intérieurement et de part en part. Car la lumière rencontre partout la lumière puisque chaque chose contient en elle-même toutes choses, et qu'elle voit également tout en chaque autre chose. En sorte que toutes choses sont partout, et que tout est tout. De même chaque chose est toute chose. Et la splendeur en ce lieu est infinie. Car tout y est grand, puisque même ce qui est petit est grand. Le soleil, en ce lieu, est en même temps toutes les étoiles; et de plus, chaque étoile est en même temps le soleil et toutes les étoiles. En chacune, néanmoins, une qualité prédomine, mais en même temps toutes choses sont visibles en chacune. De même, en ce lieu, le mouvement est pur, car le mouvement n'est pas troublé par un moteur qui diffère de lui-même. » (1^{er} vol., page 62.)

Les choses soumises à la génération sont celles qui naissent et qui meurent, qui apparaissent et disparaissent, que régissent les lois du temps et de l'espace. Elles appartiennent donc au monde des phénomènes. Tous les corps faits de matière

physique, astrale et mentale sont compris dans cette catégorie ; les minéraux, les végétaux, les animaux, les hommes sous la forme que nous leur connaissons, les archétypes même ou modèles de tout ce qui se développe au cours d'un manvantara, tout cela disparaît sur le plan bouddhique.

Il reste l'essence de tous ces détails, ce qui est impérissable, ce qui ne change pas ; c'est-à-dire la vie divine, la vie du deuxième Logos qui circule à travers toutes les parties du Cosmos et les unit en une harmonie indissoluble. Cette vie a pour véhicule la matière bouddhique, dont la caractéristique est précisément d'assembler, de lier, d'unir.

Les cinq atomes de la série monadique sont attachés ensemble par un fil de matière bouddhique. De même les cinq mondes d'un système planétaire sont en communication parfaite sur le plan bouddhique.

La conscience, fonctionnant dans le corps bouddhique, se sentira donc unie à tout ce qui est vivant, étant associée à la vie même du Logos. Elle percevra les plus faibles mouvements de toutes les créatures, leurs plus fugitives émotions, leurs pensées les moins précises, non plus sous forme de mouvement physique, ou d'émotion, ou de pensées, mais comme un tressaillement dans l'immense courant de vie où elle se

laisse emporter. Elle les percevra toutes à la fois, pouvant ainsi connaître la relation exacte de chacune d'elles avec le reste de l'Univers et la place qu'elle occupe dans l'ordre divin.

Ainsi elle entendra et prendra en compassion la souffrance muette du vermisseau aussi bien que les plaintes éloquentes de la créature humaine. Elle connaîtra du même coup toutes les joies et toutes les douleurs, et en saura exactement la valeur et le degré d'utilité. Rien n'étant superflu, dans l'agitation de l'univers, rien n'apparaissant comme mauvais, de cette hauteur, dans les luttes et les contradictions de nos mondes inférieurs, ni les catastrophes, ni les crimes, au contraire tout contribuant au progrès de l'univers, la conscience bouddhique, instruite à la fois du but et des moyens, suit, dans une extase d'admiration et d'amour, le magnifique développement du programme divin. Le panorama de l'univers est embrassé d'un seul coup d'œil, comme du haut d'une montagne. Et, en effet, le plan bouddhique est souvent, dans les livres mystiques, comparé à une montagne, d'où l'initié laisse tomber sur le Cosmos un regard que ne trouble plus l'illusion. Les détails disparaissent à sa vue, se fondent dans l'ensemble, et seule subsiste la véritable essence dont parle Plotin.

« Et ils se perçoivent eux-mêmes en autrui. »

La distinction du moi et du non-moi cesse

sur le plan bouddhique, les barrières tombent, l'individualité s'efface. L'Ego ne se distingue plus des autres Egos, il se voit en chacun d'eux ; il éprouve tout ce qu'ils ressentent, et s'enrichit de chacune de leurs acquisitions. Tout est mis en commun, tout appartient à tous. L'égoïsme est devenu une impossible absurdité, la fraternité la plus étroite unit tous les êtres. C'est là le royaume des cieux où entreront les élus, la cité de justice que rêvent les socialistes et dont la sixième race — la race bouddhique — apportera aux hommes, quand viendra son heure, un premier essai de réalisation.

« Car toute chose en ce lieu est diaphane. Rien n'est obscur ni résistant ; mais tout est vu par chacun intérieurement et de part en part. »

Avec la disparition du moi et du non-moi s'évanouit la notion de résistance qui est la base même de la connaissance fournie par l'intellect. C'est cette résistance opposée par le non-moi au moi qui permet au Penseur de tracer une ligne de démarcation entre l'univers et lui. Sans l'hostilité du non-moi, le moi ne pourrait ni déterminer les frontières, ni se séparer du reste de la nature. Mais, en même temps, nous découvrons dans ce bienfait un germe de faiblesse. Ainsi emprisonné le moi ne connaît rien qu'à la circonférence de son véhicule mental. Il ne voit les choses qu'à travers le voile de sa propre enve-

loppe. Il ne les contemple que reflétées dans le miroir de son individualité. Et si diaphane que soit le voile, si clair que soit le miroir, il est impossible que leur interposition entre l'univers et le penseur n'amène pas un affaiblissement ou une déformation de l'image.

Sur le plan bouddhique, il n'est rien de tel. La limite entre le moi et le non-moi étant abolie, l'âme se mêle sans entrave à toutes les autres âmes. Pour elle, rien n'est plus au dehors. Tout se trouve au dedans. La limite de sa sensibilité s'est élargie jusqu'à embrasser dans son cercle la totalité de la nature vivante. Elle voit donc toute chose comme étant située au sein d'elle-même. Rien ne faisant plus obstacle au passage de la clarté, l'ombre n'existe nulle part; et les objets sont vus intérieurement et de part en part.

Ce dernier détail rappelle très nettement l'une des caractéristiques de la vue astrale. Là aussi, les objets se voient intérieurement, et de part en part. Et la constatation ne doit pas surprendre, Kâma étant le reflet de Bouddhi: le désir, l'image de l'amour; la sensation, l'écho de la félicité.

Mais il faut signaler une grande différence: la vue, sur le plan astral, peut pénétrer l'intérieur des corps qu'elle rencontre, mais elle agit, comme sur le plan physique, du dehors au dedans. L'âme connaît l'intérieur des choses, mais extérieurement à elle-même. Dans le monde boud-

dhique, elle connaît aussi l'intérieur des choses, mais à l'intérieur d'elle-même. Le mode de perception, ébauché sur le plan astral, est donc devenu parfait sur le plan bouddhique.

Il en est de même de toutes les autres qualités communes à ces deux régions. Ce qui est encore, sur l'une, linéament confus, rudiment, tentative, se développe et s'achève sur l'autre. Le désir, qui transporte impétueusement la matière astrale d'un bout à l'autre du monde à la recherche d'une stabilité irréalisable, se transforme, sur ce plan bouddhique, en un amour pur qui réalise cette stabilité en sachant agir sur tous les points à la fois. La tendance kâmique du désir trouve donc sa pleine satisfaction dans l'ubiquité de l'amour bouddhique. Ce sont deux forces du même ordre dérivant toutes deux de la deuxième gouna, ou rajas.

... « Car tout y est grand, puisque même ce qui est petit est grand »

D'après ce qui a été dit précédemment, chaque chose contient en elle-même toute chose; il est donc évident qu'il ne saurait rien y avoir de petit. Aussi nous a-t-on dit que la conscience de l'Initié ne laissait rien échapper, que son attention n'était indifférente à aucun des minimes détails de l'univers, et que sa compassion s'étendait indistinctement à toutes les afflictions, à l'innocent chagrin du petit enfant comme aux viriles souff-

frances de l'homme fait. Rien n'est petit, rien n'est grand, tout a sa place et son but.

« Le soleil, en ce lieu, est en même temps toutes les étoiles; et de plus, chaque étoile est, en même temps, le soleil et toutes les étoiles... »

Il ne s'agit pas ici de toutes les étoiles du firmament, mais de tous les astres contenus dans un système solaire. Nous avons vu que sur le plan bouddhique, les diverses planètes de chaque chaîne formaient un tout homogène et nous avons rappelé la comparaison orientale du lotus plongé dans l'eau d'un lac. Nous trouvons dans la citation de Plotin la confirmation de la même idée.

« En chacune, néanmoins, une qualité différente prédomine ».

Chaque globe conserve, au sein de cette union, ses attributs et ses fonctions. Il en est de même des âmes. Les individualités ont disparu. Mais il reste encore les qualités spéciales que les Egos ont développées dans les limites de leur corps causal, et qu'ils recueillent dans leur corps bouddhique pour en faire offrande à tous les êtres.

Il faut se souvenir que rien n'est absolument identique dans l'univers. On ne trouve pas dans une forêt deux feuilles qui présentent exactement le même dessin, ni sur les rivages de la mer deux grains de sable qui aient rigoureusement le même poids. S'il en était autrement, l'un des deux objets serait superflu. Or, le monde ne contient

rien de trop. Il a été conçu par une sagesse parfaite, exécuté par une main divinément habile. C'est un poème exquis, où n'existe ni emphase, ni vaine redondance.

Il n'y a donc pas deux âmes symétriquement équivalentes, ni sur le plan bouddhique, ni ailleurs. Mais chacune se mêle à toutes les autres en ajoutant sa nuance propre à l'immense fresque du créateur. Les catholiques expriment une idée analogue sous une forme qui mérite d'être notée. Tous les élus, disent-ils, jouissent de la possession divine et communient dans la vision béatifique. Mais, à la diversité de leurs mérites, correspondent des auréoles différentes, récompense des vertus particulières qu'ils ont exercées, des sacrifices propres qu'ils ont accomplis ici-bas. Les efforts qu'ils ont faits sur terre pour atteindre tel ou tel mode de perfection les ont marqués pour devenir, au ciel, les dispensateurs de la grâce divine dans telle ou telle direction. Ils auront pouvoir d'accueillir et d'exaucer certaines prières. Par exemple, les martyrs et confesseurs soutiendront dans leurs épreuves ceux qui souffrent pour leur foi, tandis que les ermites du désert ou les religieux, parvenus à la sainteté dans la solitudes des cloîtres, apporteront à leurs continuateurs mystiques le pain spirituel dont ils sont affamés. Chacun des élus aurait donc sa fonction propre, tout en restant uni à tous les

autres, par sa participation à la vision bienheureuse.

Cette théorie est fondée, à notre avis, sur des aperçus singulièrement justes. Elle s'accorde bien avec les enseignements du véritable occultisme. Oui, les bienheureux et les Saints, les Initiés et les Maîtres, gardent sur les plans les plus élevés, leur physionomie propre et leur action personnelle. Oui, croyons-nous, ils ne dépouillent pas leur individualité tout entière, mais après en avoir éliminé ce qui sépare, ils en retiennent ce qui les rend capables de mieux consoler et de mieux aider; ils en conservent le souvenir de leurs propres douleurs, de leurs anciennes chutes, de leurs premiers désespoirs. Et par là, ils sont plus compatissants et plus secourables, plus humains, plus proches de leurs frères ignorants et pécheurs.

« De même en ce lieu, le mouvement est pur, car le mouvement n'est pas troublé par un moteur qui diffère de lui-même. »

La matière bouddhique, quoique placée au milieu de l'échelle cosmique, ayant trois régions au-dessous d'elle et trois au-dessus, nous apparaît déjà, comparativement aux grossiers éléments de notre nature physique, comme quelque chose d'infiniment subtil et délicat. Le mouvement s'y propage sans résistance et sans ralentissement, avec une rapidité bien supérieure à celle de la

vibration lumineuse dans l'éther. Cette vitesse est si grande qu'il n'y a pas d'exagération à dire que, sur le plan bouddhique, le transport de l'énergie s'accomplit instantanément.

La volonté de l'Initié agissant de concert avec toutes les autres volontés, ne rencontre jamais d'opposition. Elle se fait obéir sur le champ et au même moment sur les points les plus distants dans toute l'étendue de notre système solaire. L'Adepté, qui peut agir consciemment dans un tel milieu, possède, à la lettre, le don d'ubiquité. Il peut remplir sa mission d'assistance et d'amour sur deux ou plusieurs chaînes planétaires à la fois, par exemple, sur Neptune, Vénus et la Terre. L'éloignement, nous l'avons dit, ne compte plus, et le transfert de la conscience s'effectue sans effort partout, en même temps.

Tout antagonisme ayant cessé, toute trace de désir individuel ayant disparu, la volonté de chacun devient la volonté de tous. Et à peine la conception d'un acte a-t-elle été formée par un Égo, que tous les autres Égos s'emploient sur le champ à son exécution. L'accord des intelligences, l'union des cœurs, l'harmonie des forces groupent tous les êtres dans une association idéalement parfaite.

Là se réalise pleinement la fraternité des hommes. Là est l'admirable modèle que la

sixième race aura pour mission de reproduire, dans notre monde livré aux luttes de l'égoïsme. Reproduction qui sera bien imparfaite encore, car il suffit d'un regard jeté sur notre terre pour comprendre combien il sera malaisé de fondre toutes les haines et toutes les convoitises en un sentiment universel de compassion et d'amour. Cependant cela se réalisera. Et déjà certains signes parmi lesquels le succès grandissant de la Société théosophique, décèlent la formation d'un irrésistible courant qui emporte les grandes nations du monde vers la justice et la fraternité !

C'est du plan bouddhique, n'en doutons pas, que descendent les énergies directrices de ce grand mouvement. C'est grâce à l'inaltérable union des Etres glorieux qui résident en ce séjour, que la pitié s'infiltré graduellement dans les veines de notre civilisation et que la doctrine du progrès social supplante peu à peu le dogme du salut individuel. Que d'obstacles ici-bas, avant d'arriver au but ! Mais ne perdons pas courage. Et, comme les Ebionites des premiers âges chrétiens, appelons avec ferveur la venue du règne de la justice. Car un jour elle s'établira sur la terre, descendant de ce monde des anges où elle a placé sa demeure à jamais. Là, en effet, sur ce plan bouddhique que notre pensée cherche à évoquer, là règnent la paix, l'harmonie, l'amour.

Là, point d'obstacle à la vertu, point de lutte, point de rivalité. Et pour reprendre la belle et profonde expression de Plotin. « En ce lieu le mouvement est pur, car le mouvement n'est pas troublé par un moteur qui diffère de lui-même. »

Ce passage est probablement le plus clair et le plus précis que nous ait laissé l'hellénisme sur ce sujet. Des allusions aussi détaillées à un monde connu des seuls initiés, sont rares dans l'ancienne littérature. De nos jours, grâce aux progrès de la race, le secret n'est plus aussi rigoureusement gardé. Nos livres et nos conférenciers parlent plus librement du plan bouddhique. Toutefois la discrétion sur ce sujet est encore grande.

En somme, les enseignements de la théosophie moderne sont présentés avec une méthode plus scientifique, mais sans ajouter beaucoup, quant à ce point spécial, à l'exposé de Plotin. La vérité de cette remarque apparaîtra incontestablement à ceux qui voudront bien relire les pages consacrées dans *la Sagesse Antique* à l'étude du plan bouddhique. D'ailleurs les indications tirées des *Ennéades*, si on les éclaire par le secours des travaux modernes, conduisent à certaines déductions assez nettes au sujet du corps bouddhique.

Caractéristiques du corps et de la conscience bouddhiques

C'est, comme nous l'avons vu, le véhicule propre de la sagesse, de l'amour et de la félicité. Sa caractéristique première est d'être un lien entre l'âme et toutes les autres âmes. Or quelle est la propriété que possèdent en commun tous les êtres, dont aucun ne peut être privé, sous peine de tomber dans le néant ? C'est évidemment la vie. La vie est le bien général de toutes les créatures, sans appartenir exclusivement à aucune. Elle est comme l'atmosphère où tout ce qui respire puise librement son oxygène. Personne ne peut s'en emparer.

Or, la vie, nous le savons, est une puissante effusion descendue du sein du deuxième Logos ; elle imprègne les atomes ou groupements d'atomes déjà assemblés par l'opération du troisième Logos. Elle les soumet à une attraction nouvelle, les pousse les uns vers les autres et tend à en former un corps immense et unique.

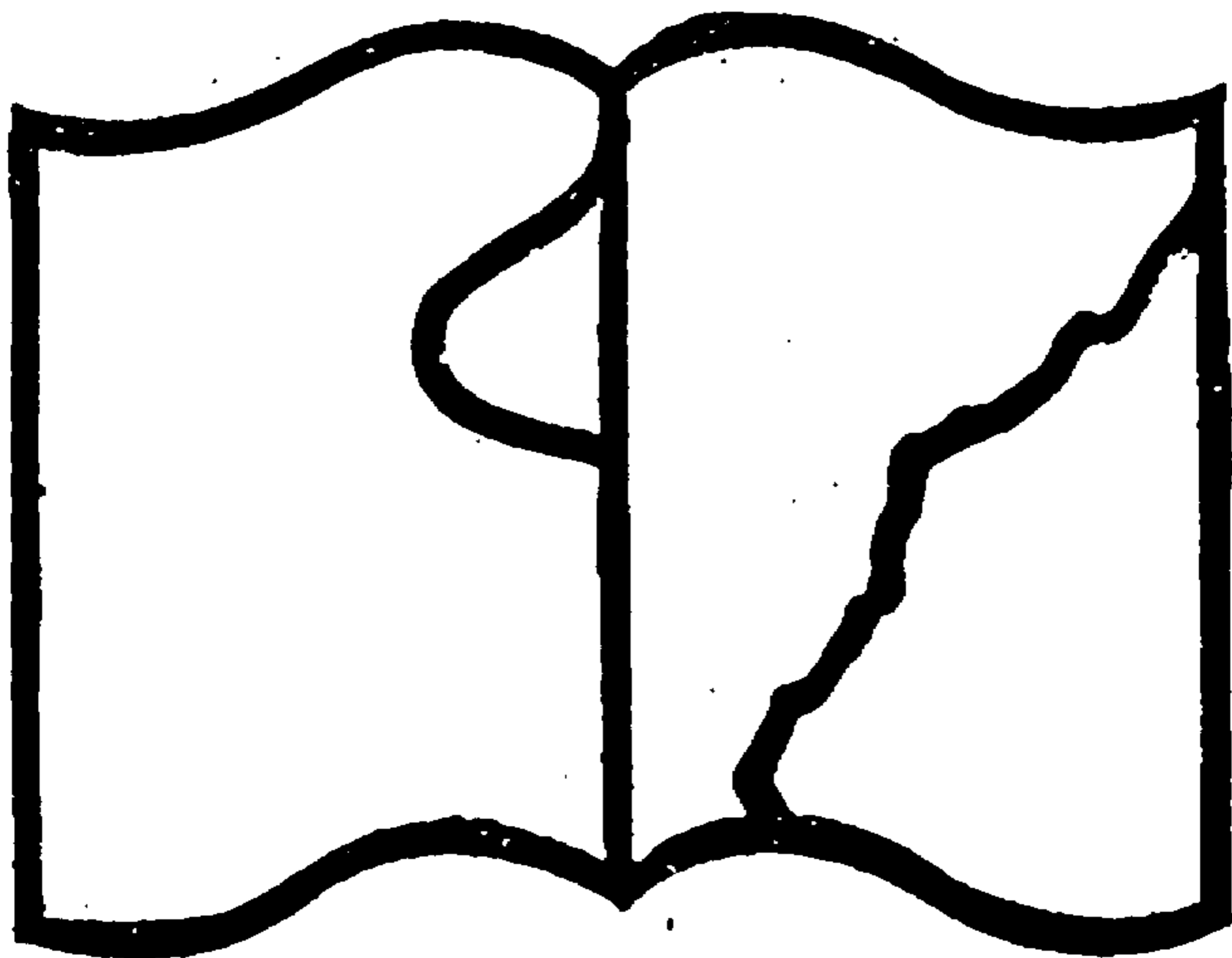
Cette force se polarise sur les mondes de l'individualité ; et donne naissance aux organismes séparés que nous connaissons, aux minéraux, végétaux, animaux, hommes. Là, n'étant pas sur son plan, elle est subordonnée aux énergies

propres des régions qu'elle traverse. Or, sur les plans physique, astral, et mental, il s'agit de construire des consciences individuelles.

La vie bouddhique, ou l'émanation du second Logos, aidera donc à cette tâche en retenant groupées, et obéissantes, autour des atomes permanents les diverses essences élémentales des corps. Si, au bout d'un certain temps d'efforts et de discipline, les essences élémentales se soumettent docilement à la loi de l'Ego, c'est que la vie dont elles sont pénétrées, leur communique le goût du sacrifice. Autrement, elles s'obstineraient à poursuivre leur propre évolution, sans prendre garde aux aspirations de l'Ego.

Jamais un corps astral ni mental ne pourrait se constituer sans l'action pacificatrice et unifiante de Bouddhi. Mais cette puissance dont il dispose ne s'exerce, dans le triloka, qu'au profit du Moi. Au contraire, sur le plan bouddhique, dans son propre séjour, Bouddhi tend non plus à relier entre eux les éléments d'un corps, mais à unir en un seul corps toutes les âmes, à fusionner tous les centres séparés sur le plan causal en une existence commune.

Supposons que l'atmosphère autour de nous devienne un milieu conducteur transférant d'un être à l'autre leurs moindres sensations, leurs plus faibles mouvements de peine ou de plaisir. Il se passerait alors sur notre terre quelque



Texte détérioré — reliure défectueuse

NF Z 43-120-11

chose d'analogue à ce qui existe sur le plan bouddhique. Notre sensibilité nous mettrait en contact intime avec toutes les créatures terrestres. Nous formerions avec elles un immense corps où toutes les émotions seraient ressenties par tous.

Toutefois, la sensibilité, pour être générale, serait loin d'être identique. Il y aurait entre la sensibilité de l'homme et celle d'une étoile de mer, la même différence qu'entre leurs intellects. L'un se sentirait vivre dans toutes les créatures; l'autre, étant privé de raison, éprouverait des impressions vagues et sans résultat.

Il doit, semble-t-il, en être de même dans le monde bouddhique. Plus le centre individuel a été développé, et plus le sens de l'union universelle doit être plein et délicat. Ceux dont le corps causal est parfait et qui sont les premiers sur le plan mental par la puissance de leur individualité, doivent également, sur le plan supérieur, former l'élite. C'est, en effet, le cas des grands Initiés.

Mais, chez ces Êtres sublimes, la conscience bouddhique a pris le dessus et domine définitivement la conscience individuelle.

Chez les autres hommes, le règne de la sagesse et de l'amour ne s'établit point sans lutte.

Il peut même se faire que l'Ego reste emprisonné dans son corps causal et n'ait pas la force d'en sortir pour passer plus haut. Certains

Yoguis se trouvent dans ce cas. Ils anéantisent en eux tout désir de l'existence.

Après de longues années, et quelquefois après plusieurs existences consacrées à cette seule tâche, ils parviennent à leur but. Ils brisent toute attache avec le monde terrestre. Ayant la volonté de ne plus renaître, ils ne se réincarneront plus. Jusqu'à la fin du manvantâra, ils restent dans leur corps causal. Mais ils ne peuvent s'élever au-delà. S'étant dérobés, par égoïsme, au processus normal du progrès par la souffrance, l'ascension au monde de l'amour leur est interdite. Il leur faudra, dans le manvantâra suivant, reprendre le fardeau qu'ils ont rejeté, et le reprendre dans des conditions plus pénibles.

Cet exemple montre que le sacrifice du corps causal est nécessaire à la croissance du bouddhisme. De même que la personne individuelle doit s'offrir en holocauste. La loi du sacrifice, instituée quand il posa les fondements de l'Église, dirige les plus puissantes hiérarchies des moindres créatures du Cosmos. L'altruisme contribue à l'édification du bouddhisme.

« La seule manière, de contribuer à l'édification de ce bouddhisme, consiste à cultiver l'amour.

versel, bienfaisant, la vie qui ne cherche rien pour soi, qui ne connaît point la partialité, qui se donne sans rien vouloir en retour. »

Les plus parfaits exemples de cette vertu divine nous ont été donnés par le Bouddha et par le Christ, tous les deux si compatissants et si doux. Ces deux grands noms s'évoquent tout naturellement à l'occasion du corps de la sagesse et de l'amour. Le Bouddha est, dit-on, de tous les hommes, celui qui atteint le plus haut degré de sagesse, de là l'appellation qu'il porte dans l'histoire; Bouddha signifie en sanscrit « sage, illuminé. » — Christ est un terme usité dans la langue des mystères, pour désigner l'initié chez qui s'est éveillée la conscience cosmique, qui a dépassé le degré humain et est devenu, comme son glorieux modèle, un être universel.

· CHAPITRE VI

Le corps atmique ou de la volonté.

Pour mettre quelque précision et quelque clarté dans un sujet d'une métaphysique si subtile et si vague, nous le diviserons en trois parties. Nous parlerons d'abord de la matière, puis du corps, enfin de la conscience. La matière sert à constituer le corps, le corps devient le véhicule de la conscience, la conscience est le but même de l'évolution, la fin que cherche la Monade en s'emprisonnant dans la matière et en y construisant un corps.

Nous avons vu que nos corps, dans notre univers, dans notre système solaire, étaient normalement au nombre de cinq : corps du mouvement ou corps physique, corps de la sensation ou corps astral, corps de la pensée ou corps mental, corps de la sagesse ou corps boud-

dhique, enfin corps de la volonté ou corps atomique. Au cours des explications qui ont été passées en revue en étudiant le corps bouddhique, nous avons constaté que les enseignements départis, à son sujet, par les instructeurs théosophiques étaient rares et voilés de réticences. La même observation s'applique avec plus de force encore à tout ce qui regarde le corps atomique. Le silence gardé est presque impénétrable. Les grands Adeptes pourraient seuls parler de ce sujet avec quelque compétence, car l'exercice conscient de ce véhicule implique un très haut degré d'évolution, et ne s'obtient qu'à la dernière des grandes initiations. Les considérations qui vont suivre ne seront donc pas basées sur des faits d'observation mais sur de simples déductions.

Considérations sur la matière atomique.

La matière du plan atomique ou nirvanique est la plus ténue et la plus affinée qui soit dans notre univers. Nous laissons de côté, comme nous l'avons fait précédemment, les deux régions supérieures, qui complètent le septénaire ; elles sont totalement inintelligibles, et n'ont pour ainsi dire, pas d'appellation. On les nomme en effet, l'une paranirvanique, qui vient t

après le plan nirvanique, et l'autre mahapara-nirvanique, c'est-à-dire plus lointaine et plus inaccessible encore que la précédente. D'ailleurs ces deux régions n'appartiennent pas au monde de la manifestation. Pour y vivre, pour y posséder une conscience, il faut avoir quitté les limites de notre cosmos. Donc, dans les bornes de notre système solaire, le plan le plus élevé est le plan âtmique. La matière, dont il est composé, paraît en premier lieu, au début du manvantara. Elle sert à former toutes les autres, par quatre différenciations successives, qui la font de plus en plus dense.

Elle est aussi la dernière à subsister ; quand vient l'heure de la destruction, les quatre autres régions de l'univers, physique, astrale, mentale, et bouddhique se résorbent chacune à leur tour, et finalement de l'ancien cosmos rien ne demeure que des germes ensevelis dans le sein du nirvâna.

Si l'on veut se figurer le monde où s'effectue notre évolution comme composé de cinq sphères, dont le centre serait commun et qui différencieraient par la longueur du rayon et la densité des matériaux, la plus volumineuse et en même temps la plus subtile, celle qui pénétrerait chacune des quatre autres et les déborderait serait la sphère âtmique. Ses atomes étant plus ténus, occupent tous les vides, comblent tous

les interstices ; leur continuité ininterrompue assure la possibilité du mouvement, permet la transmission des vibrations.

La matière âtmique dont le nom sanscrit est akâshâ, joue dans l'ensemble de l'univers le même rôle que l'éther dans le monde physique. C'est le lieu mystérieux où prennent naissance toutes les forces, la base immuable de tous les phénomènes. Et de fait, l'éther que suppose la science est l'image physique, le reflet de cet akâsha. L'enseignement de la « Doctrine Secrète » les assimile l'un à l'autre et fréquemment les remplace l'un par l'autre.

Bien des choses qui sont vraies du corps éthérique, le sont également du corps akashique ou âtmique. Mais ceux qui voudront faire ces rapprochements devront se souvenir que l'éther akashique appartient à la plus sublime des régions cosmiques. Ils auront à considérer que les propriétés de notre éther ne représentent que bien faiblement les qualités de son prototype.

Cependant si grossières que soient ces tentatives de comparaison, elles ont leur utilité. Nous auront fait certainement un pas, quand nous aurons compris qu'il y a entre le plan âtmique et les autres régions de l'univers, les mêmes relations qu'entre l'éther, et les autres états de la matière, radiant, gazeux, liquide et solide. Or, les deux qualités fondamentales de l'éther sont,

peut-on dire, la stabilité et la subtilité. Il est stable en ce qu'il est le support invariable des diverses manifestations qui prennent place dans l'univers. Tous les faits qui se passent dans les mondes bouddhique, mental, astral et physique, reposent, en dernière analyse, sur l'immuabilité de l'akâsha.

Immuabilité et subtilité de l'akâsha.

Si cet élément fondamental se transformait, durant le cours de la manifestation cosmique, s'il pouvait se modifier, l'univers cesserait d'être régi par des lois constantes. L'atome nirvanique devenant sujet au changement, les quatre autres atomes qui dérivent de lui seraient également atteints dans leur nature. Tous les composés, tous les groupements, toutes les associations moléculaires auxquelles les atomes donnent naissance, seraient troublés du même coup. Les propriétés des corps perdant leur fixité, les intelligences cesseraient de comprendre, deviendraient incapables de prévoir, de calculer les suites d'un acte. Un mouvement, entrepris par un être, en vue d'une certaine fin, se trouverait produire, à son grand étonnement, un résultat contraire à son attente. Il n'y aurait plus ni science ni philosophie, ni raison. L'univers con-

sisterait en un chaos de phénomènes incompréhensibles.

Il en serait de même absolument sur le plan physique, si l'éther de nos physiciens pouvait changer de nature à un moment quelconque. Si par exemple, cet élément pouvait tantôt ralentir et tantôt accélérer les vibrations lumineuses, l'œil serait inégalement impressionné par des rayons de même intensité, renseignerait inexactement le cerveau, et des conclusions fausses et dangereuses résulteraient inévitablement d'une telle confusion.

Il faut donc que l'éther soit immuable, constant, stable car sur lui repose le monde physique. Il en sera de même de l'akâsha, car sur lui reposent les plans bouddhique, mental, astral et physique.

Il faut, en outre que l'akâsha soit d'une subtilité parfaite, et par les mêmes raisons qui imposent cette qualité à l'éther. L'éther, nous le savons, remplit tous les espaces, pénètre tous les corps, doit être partout présent. Dès qu'il y a translation, vibration, mouvement, le plus infime, le plus léger qu'on puisse supposer, il faut le secours du fluide éthéré. C'est lui le milieu conducteur qui permet et dirige le jeu des forces naturelles. Une fonction toute semblable appartient à l'akâsha, avec l'amplification que comporte sa place prédominante dans notre système solaire.

Le corps atmique

La matière du plan nirvanique est donc ce qu'il y a de plus stable et de plus subtil dans le cosmos. Les corps, qui en seront formés participeront à cette double qualité, et seront propres à servir d'instruments au mode le plus sublime de l'énergie divine. Etant si stables ils exprimeront en perfection l'éternité du Logos ; étant si subtils, ils opposeront un minimum de résistance aux impulsions centrales. Ils seront les plus prompts et les plus durables véhicules qui puissent porter à travers le cosmos la volonté du Très Haut. Ils seront les tabernacles de la Loi, les arches saintes où elle a été déposée au commencement des temps pour rester intacte jusqu'à l'heure dernière.

Cette volonté divine, immuable, est le rôle du premier Logos, dans l'œuvre de la manifestation. Nous savons que chacune des trois personnes de la Trinité divine intervient dans la formation de l'univers.

Le troisième Logos crée les différents ordres de matière et fixe le plan général ; il a pour miroir Manas et le plan mental. Le deuxième Logos assemble les corps et donne la vie, il se réfléchit dans Bouddhi et le plan bouddhique, sagesse. Le

premier Logos produit la conscience, le centre autour duquel se rangent et se coordonnent les choses et les êtres. Il représente la cause première de qui tout émane et vers qui tout retourne; il est la loi même de l'évolution et se reflète dans Atma, le plan âtmique, le corps âtmique.

Si nous considérons les régions inférieures de l'univers, le triloka, nous trouverons que le corps causal a pour dérivé le corps mental, qu'au corps bouddhique correspond le corps astral, et que l'image du corps âtmique se reproduit dans le corps physique. Il est clair que cette image ne peut être que grossièrement déformée par l'épaisse matière physique. Mais entre les deux véhicules subsistent, malgré l'immensité des dissemblances, certaines analogies qui pourront nous guider.

Nous devons d'abord constater que le véritable véhicule physique n'est pas l'enveloppe de chair que nous avons été habitués, par notre éducation, à considérer comme notre seul corps. Derrière celui-ci, s'en trouve un autre, plus subtil, qui lui sert de support et de modèle, qu'on appelle le double éthérique. Ce double a été construit dans l'invisible avant le corps de chair et ne périt qu'après lui. Ses fonctions ici-bas ressemblent beaucoup à celles du corps âtmique sur le plan le plus élevé du Cosmos. Tous deux reçoivent du centre commun, le soleil; sur le plan physique,

le Logos et la Monade dans les régions supérieures, les courants de force et de vie; ils les canalisent, les spécialisent et les distribuent. C'est ainsi que le Jivà solaire devient le Prànà en traversant les organes du Linga Sharira ou corps étherique. De même, la volonté universelle se polarise dans le corps atmique et devient la volonté individuelle, la force qui pousse les germes de l'homme à se développer dans le sens fixé par le Logos, avant le début de la manifestation.

La volonté, principe dominant du corps atmique.

Rien n'est mystérieux comme la volonté, rien n'est confus comme les définitions qui en ont été tentées par les psychologues. C'est que la volonté est l'essence même de l'être. On a pu trouver des formules pour exprimer assez exactement ce que sont l'acte, la sensation, la pensée, l'intuition, l'amour, c'est-à-dire les activités propres à chacun de nos corps, physique, astral, mental, causal, bouddhique. Mais que dire de la volonté sinon qu'elle est l'opération incompréhensible par laquelle l'être se révèle comme cause, se pose à lui-même des bornes, limite ses pouvoirs

et les projette vers une fin. Toutes les autres formes d'activités sont contenues en germe dans celle-là. Soit que nous élevions notre esprit vers le Logos, soit que nous tenions notre regard abaissé sur nous-mêmes, nous constaterons que la volonté est la source de tout mouvement.

Le Logos, avant l'apparition de l'univers, avant le début de la manifestation, se confond avec l'infini. On peut dire que ses énergies, présentes uniformément sur tous les points de l'immensité sans bornes, ne peuvent déterminer, nulle part, aucun changement. La force, étant également distribuée en tous lieux, s'exerce toujours avec la même intensité. Par suite, une modification quelconque en l'un des points ne peut être conçue que comme accompagnée d'une modification pareille en tous les autres endroits. L'homogénéité reste donc parfaite, et la manifestation demeure impossible jusqu'à l'heure où intervient la volonté du Logos.

Il veut, et aussitôt le champ de son œuvre se circonscrit; c'est le premier sacrifice d'où naîtra Bouddhi. Il veut, et aussitôt dans la portion de l'espace où il lui plaît d'agir, apparaissent toutes les potentialités. Il est comme le maître d'un domaine immense où les ouvriers ne sont pas encore venus. Il jette son regard sur l'étendue sans bornes, le fixe en un point et dit : « C'est ici le champ que je cultiverai. »

Cela suffit. Les bornes de l'univers sont tracées. La volonté divine s'est affirmée, concentrée sur un seul lieu; elle n'erre plus confusément sur tous les points de l'infini. Elle s'est limitée. Du nombre inépuisable des potentialités qu'elle peut tirer d'elle-même la volonté divine en a choisi une. La manifestation est dès lors devenue possible et le Cosmos va paraître. Aussi longtemps que cette volonté demeurera fixée à son objet, la monade subsistera. Quand la volonté qui le soutient se détournera de lui, la monade rentrera dans le néant.

La volonté divine est donc la Cause et la Loi de l'univers. Elle en assure la permanence et l'unité. Tels sont les traits principaux par lesquels nous pouvons la caractériser. Elle représente le Père, la première personne de la Trinité, le premier Logos. Ses attributs répétés dans la monade humaine se montrent comme Atmà, et prennent corps dans l'atome atmique, lequel dans le progrès de l'évolution, devient le centre vivant de la conscience nirvanique.

Atmà se reflète dans l'atome physique. Aussi trouvons-nous dans la volonté humaine les caractéristiques, affaiblies et voilées sans doute, mais pourtant reconnaissables, de la volonté divine. Vouloir, sur notre plan physique, c'est passer de l'indéterminé au déterminé, c'est répéter sur la terre l'acte primordial par lequel le Très-haut

passé de l'infini au fini ; c'est amener à l'existence ce qui était seulement en puissance, c'est, en un mot, devenir une cause. Or, devenir une cause, c'est essentiellement se limiter.

Pour produire l'acte le plus simple, le plus fréquent, le plus vulgaire, marcher, par exemple, nous sommes tenus à une limitation. Si notre volonté voulait influencer, en même temps, tous les organes de notre corps, nous ne pourrions faire aucun mouvement ; si nous voulions mouvoir nos deux jambes à la fois nous ne ferions pas un pas. Pour nous déplacer, il faut que nous fixions notre volonté sur une jambe, puis sur une autre. Le procédé nous est si habituel qu'il échappe à notre conscience. Mais il est indéniable que tout acte est précédé d'une localisation de la volonté.

De même la puissance du Logos a dû se circoncrire pour permettre la manifestation de l'univers. Par suite, l'acte primordial de volonté consiste essentiellement dans une limitation. C'est le premier sacrifice, loi et fondement de notre évolution. De ce sacrifice, de cette limitation initiale, sortira la vie.

Dans la sphère ainsi déterminée par la volonté suprême, les énergies divines s'épanchent à flots. La fertilité se répand sur le champ du Cosmos, les germes encore latents, sont vivifiés, et prêts à paraître. C'est l'œuvre du deuxième Logos, qui

se manifestera dans la Monade comme Bouddhi, et trouvera au cours de l'évolution humaine, sa plus haute expression dans le corps bouddhique, le corps de la vie, de l'union, de l'amour que nous avons étudié dans le précédent chapitre. Bouddhi se reflétant dans Kàma, l'amour dans le désir, au corps bouddhique correspond dans le monde inférieur le corps astral. Puis la manifestation divine fait un nouveau pas.

Sur la portion de l'espace infini, que la volonté a choisie, que la vie a fécondée, apparaissent les semences cachées dans le sein de la mystérieuse Maya, semences partout présentes dans chacune des parcelles de l'immensité, mais qui ne viennent à l'existence que là où la volonté et la vie du Logos les touchent de leur lumière. Ces germes du passé surgissent donc par l'acte du premier et du deuxième Logos, et c'est la première idéation, le troisième Logos qui émane des deux premiers, l'Esprit qui procède à la fois du Père et du Fils. Dans la Monade, c'est Manas, qui a son siège dans l'atome mental, il s'épanouit pleinement dans le corps causal et se manifeste, à l'octave inférieure, dans le corps mental.

Ces explications, toutes confuses et insuffisantes qu'elles soient, ont eu pour but de mettre en lumière un point de grande importance, à savoir que tous nos corps physique, astral, mental et bouddhique sont directement dérivés du

corps atomique, toutes nos activités ont leur source dans l'atome atomique, tous nos états de conscience, dans la conscience nirvanique.

Le Nirvâna.

Si les considérations qui précèdent, en insistant avec quelque longueur sur l'origine des différents éléments de notre être, ont aidé à rendre plus claire cette notion capitale, il sera devenu plus facile de comprendre comment le Nirvâna ne peut pas être, comme on le croit communément, l'annihilation totale de l'être.

C'est au contraire, un état où toutes les puissances, de la vie, de l'intelligence, de la volonté sont portées au plus haut point d'exaltation. C'est la forme la plus élevée d'existence qui puisse être réalisée sur les cinq plans du système solaire. A cette plénitude de l'être s'ajoute la possession d'un repos parfait. Les Brahmanistes l'entendent ainsi, et les bouddhistes du Nord, Thibétains et Japonais, partagent la même croyance. Le bouddhisme du Sud est moins net : « Qu'est-ce que le Nirvâna, — dit le catéchisme où le col. Olcott a su condenser en quelques pages la substance de la doctrine enseignée, dans l'île de Ceylan. — « Le Nirvâna est un

état où tout changement a cessé, où le désir, l'illusion et le chagrin sont absents, où tout ce qui contribue à former l'homme physique a quitté le souvenir. Avant d'atteindre le Nirvana, l'homme doit renaître incessamment. Quand le Nirvana est atteint, l'homme ne renaît plus. »

Dans cette définition, l'auteur, soucieux de ne point s'écarter de la tradition méridionale, a employé des termes acceptables aux différentes communautés bouddhistes. Cette définition est d'ailleurs littéralement conforme aux enseignements du Tathâgata, le maître parfait, venu sur la terre pour montrer aux hommes le chemin qui mène à la suppression de la douleur, à l'extinction de la personnalité, à l'anéantissement de la vie terrestre. Nirvâna signifie, en effet, suppression, extinction, anéantissement. Mais que la condition nirvanique consistât dans l'abolition totale de l'existence, c'est ce que le Très-Saint s'était toujours refusé à affirmer à ses disciples. Il s'est borné à prêcher que le but à chercher était la délivrance suprême.

Le Bouddha jugeait qu'une révélation plus complète sur la véritable nature du Nirvâna, était inopportune. Sans doute pensait-il qu'un enseignement plus approfondi eût été, pour les subtils intellects de ses auditeurs, l'occasion de discussions métaphysiques où le but moral de la doctrine eût été promptement perdu de vue.

Aussi disait-il encore : « Ce que je vous ai annoncé est bien peu auprès de ce que j'ai découvert, et que je ne vous ai pas annoncé. Et pourquoi, ô disciples, ne vous l'ai-je pas annoncé ?.. »

Voilà donc pourquoi le Tathâgata, le Parfait, insistait si vivement sur le côté négatif du nirvana, mais il disait en même temps que sa doctrine conduisait à la science et à l'illumination. Or, de pareilles paroles seraient inintelligibles si par Nirvâna il fallait entendre le néant. Car que seraient la science et l'illumination d'un être qui serait retourné au non-être ?

Plotin, que nous avons longuement cité à l'occasion du corps bouddhique, a parlé aussi du plus haut état d'extase auquel l'homme puisse s'élever. Il dit en termes d'une netteté admirable, dans le livre neuvième de la sixième Ennéade :

« Mais ce qui reste pour celui qui s'est élevé au-dessus de toutes choses, c'est ce qui est avant toutes choses (*le plan âtmique*). Car, assurément ce n'est pas au néant qu'ira la nature de l'âme. Mais, d'un côté étant allée en bas, elle viendra dans le mal et ainsi vers le non-être. (*Almâ, la volonté, la force divine de la Monade, en descendant d'atôme en atôme, de plan en plan, vers la matière physique, se limite de plus en plus et tend vers l'inertie, le non-être*) — mais non pas toutefois, « continue Plotin », vers le non-être qui le serait d'une façon achevée (*car la volonté de la Monade*

parvenue au plus bas degré de sa descente, tend à remonter vers sa source). D'un autre côté, ayant parcouru la voie contraire, elle viendra non à autre chose, mais à elle-même (*la conscience âl-mique ou Nirvânique*) »..... Et, (à la fin du paragraphe), « telle est la vie des Dieux, telle est la vie des hommes divins et ayant en eux un bon démon (*une nature spirituelle*) détachement des autres choses, celles d'ici, vie que ne rendent plus agréable les choses d'ici-bas, fuite de celui qui est seul vers celui qui est seul. (1) »

Il est impossible d'exposer avec des paroles plus claires et plus substantielles, la véritable nature du nirvâna, du sentier qui y conduit, du corps divin où l'homme devenu parfait participe aux attributs essentiels du Logos, l'unité, l'immuabilité.

Aujourd'hui, dix sept cents après Plotin, une autre voix que nous avons appris à aimer et à suivre, s'élève et nous dit : « En Nirvâna résident les Êtres puissants qui ont accompli leur propre évolution humaine dans des univers antérieurs, et qui sont issus du sein du Logos lorsqu'il s'est manifesté pour amener notre univers à l'existence. Ils sont ses ministres dans le gouvernement des mondes, les parfaits agents de sa volonté. Les Seigneurs de toutes les

(1) Voir dans l'Appendice, à la fin de l'ouvrage, la traduction du même passage par Bouillet.

hiérarchies des Dieux et des êtres qui servent sous leurs ordres dans les plans inférieurs, ont ici leur résidence, car Nirvâna est le cœur de l'univers, d'où rayonnent tous les courants de la Vie cosmique, le cœur d'où le Grand Souffle émerge, Vie de toutes choses, le cœur où ce souffle retourne au jour où l'univers atteint son terme. Nirvâna, c'est la vision bienheureuse que le mystique poursuit de son ardent désir. Nirvâna, c'est la gloire sans voiles, le but suprême. (1) »

Nous savons à présent par les explications apportées et les citations produites, que, si le terme « Nirvâna » a eu le sens littéral de « suppression, extinction. » Cela ne doit pas s'entendre de la suppression totale de l'être, mais au contraire de la suppression des limites qui enserrent l'être et le paralysent. C'est par suite la forme d'existence la plus haute et la plus complète qui soit dans notre univers.

Conscience Nirvânique.

L'homme, qui a pu l'atteindre s'est définitivement délivré de ses entraves de matière. Le corps qui enveloppe et porte sa conscience est si affiné et si subtil qu'il n'oppose plus d'obs-

(1) Sagesse antique, 1 vol. p. 233.

tacle à l'expansion de ses énergies. C'est un canal toujours ouvert qui met l'âme en communication avec la volonté divine. Peut-être serait-il plus juste de dire que la volonté divine est devenue le seul véhicule de la Monade. Vêtue de cette robe infiniment glorieuse, elle participe à la gloire même du Logos. Elle est comme lui immuable, ferme, invariable, et pourtant éternellement active et bienfaisante sur tous les points de l'espace et à tous les moments du temps.

Les êtres, parvenus à cette gloire, sont les collaborateurs de la loi cosmique, les dispensateurs des énergies universelles, les fontaines intarissables d'où se répandent sur le monde, la vie, l'intelligence et la force ; les centres mystérieux d'où partent les courants de l'évolution. Tout vient d'eux, tout retourne à eux. Ils assurent l'unité du Cosmos.

Ces grands Êtres, trop sublimes pour avoir un nom, forment de puissantes hiérarchies dont l'origine doit être recherchée dans des univers antérieurs aux nôtres. Cependant notre humanité actuelle y a déjà des représentants. On les appelle les Maîtres.

Comment des hommes, des créatures jadis toutes semblables à nous par la faiblesse et l'ignorance ont-elles pu s'élever jusqu'à ces sommets de la sagesse et du pouvoir ? C'est que toute

Monade est un germe divin, que tous les dons de la nature divine sont enfermés en elle, et que ces pouvoirs divins doivent de toute nécessité se développer et s'épanouir au cours de l'évolution. Mais l'ascension se fait plus ou moins rapidement selon que le chemin tracé par la volonté du Logos est suivi avec plus ou moins de rectitude. Ce chemin divin, nous l'avons déjà nommé bien des fois, c'est le sacrifice, le renoncement, l'immolation. C'est par le sacrifice que le Logos a posé les fondements de notre système solaire, c'est par le sacrifice que la Monade s'est séparée et individualisée, par le sacrifice qu'elle s'est enfermée dans les cinq atomes permanents, et qu'elle est descendue jusque sur le plan physique, qu'elle s'est humiliée et abaissée, à l'image du Père, créant le Monde dans une immolation de Soi-même. C'est aussi par le sacrifice que l'âme humaine, emprisonnée dans les replis de la matière se dégagera, se délivrera, se retournera vers la Monade, c'est-à-dire vers elle-même, et qu'ayant retrouvé sa gloire et sa pureté au céleste séjour, elle chantera, comme la Pistis Sophia, de Valentin, l'hymne de joie et de libération.

De sacrifice en sacrifice jusqu'au Nirvâna.

Chaque marche de l'infinie spirale de l'évolution est un sacrifice. Et c'est pour avoir monté

un par un tous les degrés de cet immense calvaire, que des hommes, de faibles hommes, ignorants et mortels ont pu s'élever jusqu'au rang des dieux, omniscients et impérissables.

La vie de l'Hindou se résume dans les cinq sacrifices, qu'il accomplit aux heures les plus importantes de la journée. De même l'évolution tout entière de l'homme tient dans cinq grands sacrifices, cinq grands actes de volonté qui sont demandés à l'Ego aux périodes graves de son long pèlerinage.

L'homme, nous l'avons appris, est essentiellement composé de cinq centres, destinés à produire cinq corps, dont chacun le mettra en communication parfaite avec l'un des cinq grands plans de l'Univers. Ces centres sont les cinq atomes permanents; ils forment ce que nous avons appelé la chaîne atomique.

Au moment où l'être humain sort définitivement du règne animal, il possède déjà un corps physique, un corps astral, un corps mental, et un corps causal. C'est de ce dernier que lui vient la notion du « moi », par laquelle il se sépare du reste de l'Univers et devient conscient de sa propre vie.

Cette conscience se manifestera d'abord sur le plan physique. Seuls, les objets physiques lui paraîtront réels. Mouvement, sensation, pensée, amour, volonté, les pouvoirs de chacun des corps

ne s'exerceront que sur des objets physiques. Le seul idéal que connaisse l'homme est alors celui d'un bonheur terrestre, immédiat, plus ou moins pur, suivant les natures, uniquement fait de sensations pour les uns, plutôt composé d'émotions pour les autres, produit de la pensée chez ceux-ci, de l'amour chez ceux-là ; mais quelle que soit sa nature intime, la caractéristique du bonheur humain, durant, cette période est d'être immédiatement réalisable : « Tout bonheur que la main n'atteint pas est un rêve », dit un vers célèbre.

Le premier sacrifice consiste à se détacher de cet idéal primitif, à comprendre que la vie physique est une préparation à une existence plus longue et plus pleine qui commence après la mort. Mais l'homme, éveillé peu à peu à la notion du « moi », sur le plan physique a grand'peine à renoncer à ce qui lui semble être la seule réalité. Sa raison même combattra contre lui. La science, la philosophie édifieront des systèmes pour démontrer que tout l'univers consiste dans le monde sensible, et qu'au delà tout est illusion. Mais à la fin son intellect cessera de résister et peu à peu la certitude de la survie s'établira en son esprit. Et quand il aura reporté, au delà des réalités physiques, le but de toutes ses activités, il aura fait son premier sacrifice.

Le deuxième s'accomplit sur le plan astral, après la mort. Il consiste dans une lutte éner-

gique contre l'élémental du désir qui emprisonne l'âme et veut la maintenir dans les régions du kama loka. Il faut, disent les livres anciens, desserrer par la force les replis du dragon astral.

Ce symbole signifie que l'Ego devenu conscient dans son deuxième corps, doit par la volonté, se dégager des tentations de la vie astrale, comme il a su déjà se détourner des joies de l'existence physique.

L'étape suivante est sur le plan mental. *Le troisième grand sacrifice* est en effet la renonciation aux félicités du devakhan, au repos du ciel. Bien peu d'hommes sont aujourd'hui capables d'affronter cette épreuve. Ceux là seulement peuvent la subir qui ont déjà mis le pied sur la voie conduisant aux portes de l'Initiation.

Au delà de ce passage redoutable et mystérieux se présente *le quatrième sacrifice*. C'est la première initiation, c'est une immolation si poignante et si douloureuse, que la force de volonté d'un disciple permet seule de la traverser sans défaillance.

Quand l'Ego, après avoir acquis la conscience physique, astrale, et mentale, est devenu enfin maître de son corps causal, qu'il peut agir et vouloir dans le monde même des archétypes, alors il lui est demandé d'user de cette volonté si péniblement conquise pour renoncer à tous ses biens. Il a employé des centaines d'exis-

tence, des millions d'années à former sa propre individualité, il faut maintenant qu'il la détruise. Cette vie, qu'il a si jalousement enfermée dans son corps causal, il faut qu'il la répande au dehors, en offrande à toute la nature. C'est un moment terrible, où l'Ego croit s'anéantir.

Au sortir de cet effort, il s'éveille dans le corps bouddhique. Une vie nouvelle commence, où le sentiment d'une solidarité toujours agissante en lui-même et dans les autres, remplacera la notion de l'individualité. D'autres épreuves, s'ajoutant successivement à la première, font passer le disciple par les différents degrés de l'initiation, et développent graduellement son corps bouddhique.

Alors, vient l'occasion *du cinquième et dernier sacrifice*.

Mais l'homme parvenu à ce degré d'abnégation que peut-il encore donner ? N'a-t-il pas renoncé à tout ? Ses actes, ses désirs, ses pensées ne lui appartiennent plus. Il n'existe plus que pour aider et sauver. Sa vie réside toute entière dans la joie de s'immoler.

Hé bien, cette joie, dernière imperfection d'une créature déjà parfaite, cette joie même du sacrifice, il devra la sacrifier, afin que, s'étant purifié de toute faiblesse humaine, il place sa conscience et sa vie dans la volonté

même du Père, afin qu'il entre sur le plan atomique, dans l'unité, dans la stabilité, dans le repos du Nirvana. Par cette dernière immolation le disciple devient le Maître.

Et c'est ainsi que l'homme, par le sentier des sacrifices, s'élève vers les sommets de l'évolution.



TABLE DES MATIÈRES



INTRODUCTION

Le monde astral	1
La vie d'outre-tombe d'après les traditions religieuses.	8
Différents véhicules de l'âme.	14
Conception théosophique du purgatoire. L'élémental du désir.	16
Première impression du monde céleste.	21
Comment abréger la vie purgatorielle	23
Des aides invisibles	26

CHAPITRE PREMIER

Définitions	29
La Monade.	30
Les sept corps de l'homme	31
L'Ego, le Penseur	36
Les trois mondes extérieurs	38
Fonctions du corps mental.	40
Résultats pratiques.	42
Les deux matières mentales	43
Aspect du monde mental	43
Fonction du corps causal	48
Le monde des archétypes	49
Roupa et aroupa.	50

CHAPITRE II

La Molécule mentale	52
L'âme collective.	57
Corps mental et Corps causal	65
Centres nerveux et sensoriels	67
Répétition des pensées	73
Elémental mental	77
Kama-Manas	79

CHAPITRE III

Le corps causal. Sa composition	82
Il a pour origine l'âme collective	83
Son contenu, ses attributs	85
Organisation lente du corps causal, perte de l'instinct.	87
Influence de l'homme	89
Ce qui différencie l'animal individualisé de l'homme	90

Développement des centres de conscience	92
Naissance de l'Individualité	93
La troisième effusion de vie	95
Le Corps causal du sauvage	98
Le Corps causal d'un type moyen de notre race	102
Nécessité pour l'Ego de se réincarner	110
Eveil de la conscience supérieure	112
Développement progressif des centres de conscience	113
Le Corps causal de l'homme développé et des Maîtres	115

CHAPITRE IV

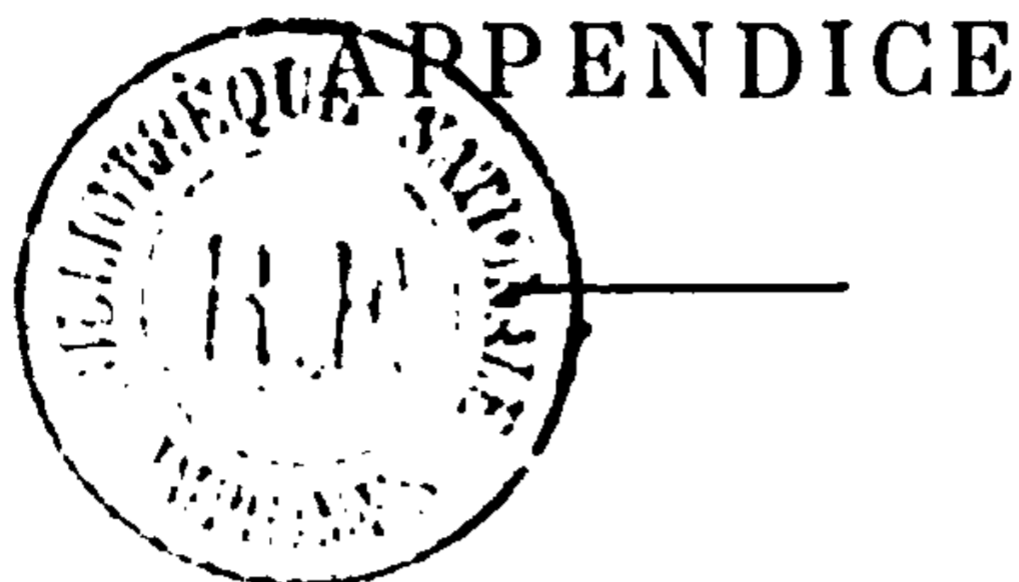
Le Monde céleste	120
Absence de tout égoïsme	122
Extension de la conscience	124
Limitations inévitables	125
Existence céleste. Sa réalité relative	127
Propriétés fondamentales du monde devakhanique	129
L'élémental mental.	133
Simultanéité des impressions mentales.	135
Étude analytique du devakhan. La première région	137
La deuxième région	141
La troisième région	143
La quatrième région	145
La cinquième région. Première subdivision arouplique du plan mental	149
La sixième région	151
La septième région	152
Durée de la période devakhanique.	154
Renoncement au Devakhan	157
La Réincarnation	163

CHAPITRE V

Le Corps bouddhique ou de la Sagesse	166
Digression nécessaire. Les rondes, les races.	170
La conscience bouddhique.	174
Caractéristiques fondamentales du plan bouddhique.	176
Puissante intuition de Plotin.	178
Caractéristiques du corps et de la conscience bouddhiques.	192

CHAPITRE VI

Le corps atmique ou de la volonté.	197
Considérations sur la matière atmique.	198
Immuabilité et subtilité de l'akâsha	201
Le corps atmique	203
La volonté, principe dominant du corps atmique.	205
Le Nirvâna.	210
Conscience nirvânique	214
De sacrifice en sacrifice jusqu'au Nirvâna	216



Dans la traduction des œuvres de Plotin par Rouillet, traduction faite directement d'après le texte grec, la citation transcrite par l'auteur page 213, du livre neuvième de la sixième Ennéade se trouve reproduite ainsi :

« Or pour celui qui est monté au-dessus de toutes choses, ce qui reste à voir c'est Celui-là même qui est au-dessus de toutes choses.

« En effet la vie de l'âme n'ira jamais au non-être absolu ; en s'abaissant elle tombera dans le mal, par conséquent dans ce non-être mais, non dans le non-être absolu. Si elle suit la route différente, elle arrivera non à une chose contraire, mais à elle-même.

« Telle est la vie des Dieux, telle est aussi celle des hommes divins et bienheureux ; détachement des choses d'ici-bas, dédain des voluptés terrestres, fuite de l'âme vers Dieu qu'elle voit seule à seul. »

VI^e ENNÉADE, 9^e livre.

LA
SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE

RENSEIGNEMENTS

La Société théosophique est un organisme composé d'étudiants appartenant, ou non, à l'une quelconque des religions ayant cours dans le monde. Tous ses membres ont approuvé, en y entrant, les trois buts qui font son objet ; tous sont unis par le même désir de supprimer les haines de religion, de grouper les hommes de bonne volonté, quelles que soient leurs opinions, d'étudier les vérités enfouies dans l'obscurité des dogmes, et de faire part du résultat de leurs recherches à tous ceux que ces questions peuvent intéresser. Leur solidarité n'est pas le fruit d'une croyance aveugle mais d'une commune aspiration vers la vérité qu'ils considèrent, non comme un dogme imposé par l'autorité, mais comme la récompense de l'effort, de la pureté de la vie et du dévouement à un haut idéal. Ils pensent que la foi doit naître de l'étude ou de l'intuition, qu'elle doit s'appuyer sur la raison et non sur la parole de qui que ce soit.

Ils étendent la tolérance à tous, même aux intolérants, estimant que cette vertu est une chose que l'on doit à chacun et non un privilège que l'on peut accorder au petit nombre. Ils ne veulent point punir l'ignorance, mais la détruire. Ils considèrent les religions diverses comme des expressions incomplètes de la

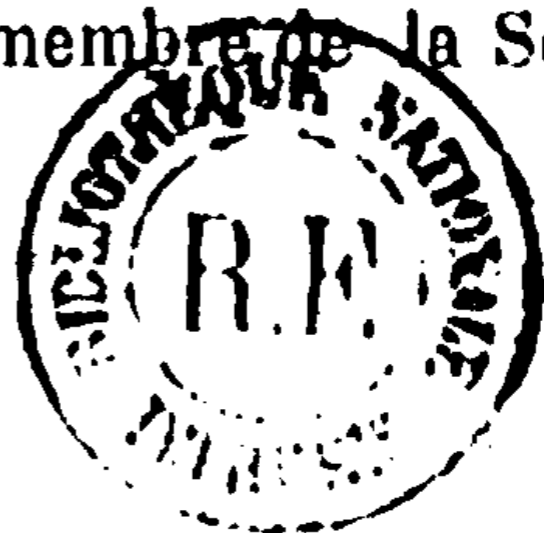
Divine Sagesse et au lieu de les condamner, il les étudient.

Leur devise est Paix ; leur bannière, Vérité.

La Théosophie peut être définie comme l'ensemble des vérités qui forment la base de toutes les religions. Elle prouve que nulle de ces vérités ne peut être revendiquée comme propriété exclusive d'une église. Elle offre une philosophie qui rend la vie compréhensible et démontre que la justice et l'amour guident l'évolution du monde. Elle envisage la mort à son véritable point de vue, comme un incident périodique dans une existence sans fin, et présente ainsi la vie sous un aspect éminemment grandiose. Elle vient, en réalité, rendre au monde l'antique science perdue, la *Science de l'âme*, et apprend à l'homme que l'âme c'est lui-même, tandis que le mental et le corps physique ne sont que ses instruments et ses serviteurs. Elle éclaire les Écritures sacrées de toutes les religions, en révèle le sens caché, et les justifie aux yeux de la raison comme à ceux de l'intuition.

Tous les membres de la Société théosophique étudient ces vérités, et ceux d'entre eux qui veulent devenir théosophes, au sens véritable du mot, s'efforcent de les vivre.

Toute personne désireuse d'acquérir le savoir, de pratiquer la tolérance et d'atteindre à un haut idéal, est accueillie avec joie comme membre de la Société théosophique.



SIÈGE DE LA SECTION FRANÇAISE

DE LA

SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE

59, avenue de La Bourdonnais, Paris

Buts de la Société

1° Former un noyau de fraternité dans l'humanité, sans distinction de sexe, de race, de rang ou de croyance.

2° Encourager l'étude des religions comparées, de la philosophie et de la science ;

3° Étudier les lois inexplicables de la nature et les pouvoirs latents dans l'homme.

L'adhésion au premier de ces buts est seule exigée de ceux qui veulent faire partie de la Société.

Pour tous renseignements s'adresser, selon le pays où l'on réside, à l'un ou l'autre des secrétaires généraux des Sections diverses de la Société dont voici les adresses :

France : 59, avenue de La Bourdonnais, Paris, VII^e.

Grande-Bretagne : 28, Albemarle street, Londres, W.

Pays-Bas : 76, Amsteldijk, Amsterdam.

Scandinavie : 7, Engelbrechtsgatan, Stockholm.

Italie : 70, Via di Pietro, Rome.

Allemagne : Gartenhaus, 17, Motzstrasse, Berlin, W.

Amérique : 7 W. 8th street, New-York.

Indes : Theosophical Society, Benarès, N. W. P.

Australie : 42, Margaret street, Sydney, N. S. W.

Nouvelle-Zélande : Mutual Life Building, Lower Queen street, Auckland.

ÉTUDE GRADUÉE
de l'Enseignement théosophique

Ouvrages élémentaires

ANNIE BESANT. — Introduction à la Théosophie.	0 50
C.-W. LEADBEATER. — Une Esquisse de la Théosophie.	1 25
Docteur TH. PASCAL. — La Théosophie en quelques chapitres	0 50
Docteur TH. PASCAL. — Conférences sur la Sagesse antique à travers les âges.	1 »
Docteur TH. PASCAL. — Conférences à l'Université de Genève.	0 50
ARNOULD. — Les croyances fondamentales du Bouddhisme.	1 »
AIMÉE BLECH. — A ceux qui souffrent.	1 »

Ouvrages d'instruction générale

J.-C. CHATTERJI. — La Philosophie ésotérique de l'Inde.	1 50
ANNIE BESANT. — La Sagesse antique, 2 vol.	5 »
A.-P. SINNETT. — Le Bouddhisme ésotérique.	3 50
A.-P. SINNETT. — Le Développement de l'âme.	5 »

Ouvrages d'instruction spéciale

ANNIE BESANT. — Karma.	1 »
ANNIE BESANT. — La Mort et l'Au-de-là.	1 50

ANNIE BESANT. — Évolution de la Vie et de la Forme	2 50
ANNIE BESANT. — Dharma.	1 »
ANNIE BESANT. — Le Christianisme ésotérique.	4 »
C.-W. LEADBEATER. — Le Plan astral.	1 50
C.-W. LEADBEATER. — Les Aides invisibles.	2 »
C.-W. LEADBEATER. — Le Credo chrétien.	1 50
C.-W. LEADBEATER. — L'Homme visible et in- visible	7 50
Docteur TH. PASCAL. — Essai sur l'Évolution humaine	3 50
Docteur TH. PASCAL. — Les Lois de la destinée.	2 50

Ouvrages d'ordre éthique

La Théosophie pratiquée journellement.	0 50
ANNIE BESANT. — Vers le Temple.	2 »
ANNIE BESANT. — Le Sentier du Disciple.	2 »
ANNIE BESANT. — Les trois Sentiers.	1 »
La Doctrine du Cœur, relié.	1 50
H.-P. BLAVATSKY. — La voix du silence.	1 »
La Lumière sur le Sentier, transcrit par M. C., relié	1 50
La Bhagavad Gita.	2 50

Revue Théosophique française : le *Lotus bleu*,
publie la *Doctrine secrète* en fascicules distincts. Le
numéro 1 fr. ABONNEMENT : France, 10 fr. ; Étran-
ger, 12 fr. Années antérieures, 12 fr.



PUBLICATIONS THÉOSOPHIQUES

40, rue Saint-Lazare, Paris

CONFÉRENCES ET COURS

SALLE DE LECTURE — BIBLIOTHÈQUE — RÉUNIONS

Au siège de la Société : 59, avenue de La Bourdonnais.

Le siège de la Société est ouvert tous les jours de la semaine de 3 à 6 heures, et les dimanches à 10 heures et demie du matin. Prière de s'y adresser pour tous renseignements.

RENYENDE VAN DE MEME LIBRARY

- 1. De geschiedenis van de Nederlanden, door J. van der Meer, 10 v. 1000
- 2. De geschiedenis van de Nederlanden, door J. van der Meer, 10 v. 1000
- 3. De geschiedenis van de Nederlanden, door J. van der Meer, 10 v. 1000
- 4. De geschiedenis van de Nederlanden, door J. van der Meer, 10 v. 1000
- 5. De geschiedenis van de Nederlanden, door J. van der Meer, 10 v. 1000
- 6. De geschiedenis van de Nederlanden, door J. van der Meer, 10 v. 1000
- 7. De geschiedenis van de Nederlanden, door J. van der Meer, 10 v. 1000
- 8. De geschiedenis van de Nederlanden, door J. van der Meer, 10 v. 1000
- 9. De geschiedenis van de Nederlanden, door J. van der Meer, 10 v. 1000
- 10. De geschiedenis van de Nederlanden, door J. van der Meer, 10 v. 1000

PUBLICATIONS THÉOSOPHIQUES

10, rue Saint-Lazare, Paris

CONFÉRENCES ET COURS

SALLE DE LECTURE — BIBLIOTHÈQUE — RÉUNIONS

Au siège de la Société : 59, avenue de La Bourdonnais.

Le siège de la Société est ouvert tous les jours de la semaine de 3 à 6 heures, et les dimanches à 10 heures et demie du matin. Prière de s'y adresser pour tous renseignements.

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

La Doctrine secrète , par H. P. Blavatsky :	
1 ^{er} volume (épuisé, nouvelle édition en prépa- ration)	8 »
2 ^e volume	6 »
3 ^e volume	» »
L'Homme et ses corps , par Annie Besant . .	1 50
Conférences de 1900 , — —	1 »
Le Monde occulte , par A. P. Sinnett.	3 »
Histoire de l'Atlantide , par W. Scott-Elliot, avec 4 cartes coloriées	3 »
L'Islamisme ésotérique , par un M. S. T. .	1 50
Les Mystiques devant la science , par Ls. Revel.	1 50
Les Grands Initiés , par Ed. Schuré	3 50
Lumière d'Asie , par Edwin Arnold.	5 »
Quelques difficultés de la vie intérieure , par Annie Besant.	0 40
L'Évangile de sagesse , par C. W. Leadbeater	0 20
La première leçon de Théosophie , par R. A.	0 20

24-2-04. — TOURS, IMP. E. ARRAULT ET C^{ie}
